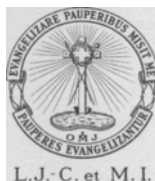


VIE
OBLATE
LIFE

Autrefois/Formerly: ÉTUDES OBLATES
TOME QUARANTE-CINQUIÈME
VOLUME FORTY FIVE

1986



OTTAWA, CANADA

*Hommage
au
Scolasticat Saint-Joseph*

*Que soit bénie cette **Maison centenaire**
qui a vu vivre et se former dans ses murs
tant de jeunes fils de Mazenod
et de Marie Immaculée.*

*Que soient bénis ceux qui l'ont bâtie,
qui l'ont aimée et conservée,
qui y ont donné leur cœur
et usé leur vie.*

*Que soient bénis les Oblats du temps présent qui
habitent encore ce **Château de Dieu**
et jettent un pont-levis
entre le passé et l'avenir.*

*Et que notre prière vienne les aider
à consolider les chaînes du pont-levis,
afin qu'y passent en sécurité
leurs frères de demain.*

La fête du centenaire

Le 8 septembre 1885, le premier scolasticat oblat d'Amérique, d'abord logé au Collège d'Ottawa vint s'installer dans ses nouveaux locaux d'Archville, alors une banlieue d'Ottawa. L'année 1985 marque donc le centenaire de cette maison, aujourd'hui l'Édifice Deschâtelets, mais qui fut pendant presque tout ce siècle le Scolasticat Saint-Joseph. On pourrait le qualifier de «maison paternelle» des Oblats des provinces Saint-Joseph et Notre-Dame-du-Rosaire, ainsi que de plus de 200 Oblats d'autres provinces.

Pour célébrer cet anniversaire, on a cru bon d'organiser une fête de famille qui regrouperait le plus grand nombre possible d'anciens de la maison. Ont été conviés à la fête tous les oblats, pères et frères, des provinces Saint-Joseph et Notre-Dame-du-Rosaire, ainsi que tous les anciens (scolastiques, pères étudiants ou professeurs) des autres provinces.

Les fêtes du centenaire se sont déroulées, tel qu'annoncé, le 19 et 20 août. Au dire de tous, elles furent un immense succès. Elles groupèrent autour du Père Général et du P. Laurent Roy, secrétaire général, quelque 200 Oblats non seulement des provinces Saint-Joseph et Notre-Dame-du-Rosaire, mais aussi de celles de l'Ouest et du Nord canadiens, de celles des États-Unis, ainsi que d'Haïti, d'Amérique latine et d'Afrique.

L'Eucharistie d'ouverture eut lieu au gymnase, bien décoré pour la circonstance. Cette célébration d'une grande beauté liturgique et d'une profonde piété a donné le ton à tout ce qui suivit. Le Père Général présida, entouré de NN.SS. Adam Exner, archevêque de Winnipeg et Jules Leguerrier, évêque de Moosonee, des PP. Henri Goudreault, provincial de Montréal et Reynald Rouleau, provincial de Québec, et des anciens supérieurs du Scolasticat. Dans son homélie, le P. Goudreault retraça l'histoire de la maison et de son rayonnement apostolique pour faire monter à Dieu l'hommage de notre filiale reconnaissance.

Suivit à midi le repas de famille en lequel on inséra la fête des jubilaires de la province. Le P. Jacques Croteau agit comme maître de cérémonie et les jubilaires furent présentés tour à tour, avec beaucoup d'affection et d'humour, par les PP. André Dorval et Léonard Ducharme et le F. Denis Larocque. À chacun on remit un volume-souvenir.

Dans l'après-midi, le Père Général prononça une causerie sur un thème d'une brûlante actualité: «L'entrée de la Congrégation dans la modernité». Devant le défi d'un monde en changement, la réponse de l'Église fut le Concile Vatican II; celle de la Congrégation fut la série des Chapitres généraux de 1947 à 1980 qui aboutit au nouveau texte des Constitutions et Règles. C'est avec une attitude de confiance, d'ouverture et de coopération qu'il convient d'entrer dans cette nouvelle étape de la vie de la Congrégation.

Une veillée de famille, pleine de chants et d'entrain, occupa la soirée, animée par le P. Jean Laperrière. Tous y retrouvèrent avec joie l'atmosphère des soirées d'antan, surtout celles de La Blanche, maison de campagne du scolasticat, située sur les bords du lac MacGregor à Perkins, à 40 kilomètres d'Ottawa.

Les moments libres de la journée furent bien remplis par toutes sortes de rencontres entre confrères qui souvent ne s'étaient pas vus depuis des années. Inutile de souligner la gaieté des conversations. Simultanément on pouvait visiter une grande et très belle exposition de plus de mille cartes et photos artistement présentées qui rappelaient, en quatre sections de 25 ans, le centenaire de la maison. Cette exposition s'étendait sur une espace de 321 mètres carrés et est due au travail du P. Léo-Paul Pigeon, aidé des FF. Germain Roy et Albert Poirier, ainsi que du P. Romuald Boucher, l'archiviste de la maison.

La journée du 20 s'ouvrit par une messe pour les vocations que présida M^{gr} Exner accompagné

à l'autel par des dignitaires et des représentants de différents groupes. À l'homélie le P. R. Rouleau invita les participants à remercier Dieu de la vocation qui est nôtre et à demander par Marie des ouvriers pour la vigne du Seigneur.

Enfin, comme complément sentimental à la fête, il y eut une joyeuse excursion avec dîner à La Blanche. Que de souvenirs ! Le service audiovisuel de la province a suivi en son entier l'évolution de la célébration et film et cassettes seront préparés, qui renseigneront ceux qui n'ont pu assister à la fête et resteront pour tous un souvenir permanent du centenaire.

Les organisateurs des fêtes du centenaire et les autorités provinciales étaient d'accord pour que d'une façon ou d'une autre on organise une célébration à caractère publique, à laquelle des étrangers seraient associés à notre centenaire, e.g. les étudiants pensionnaires et les personnalités religieuses et civiles.

C'est ainsi que furent invités à un dîner et à une messe présidée par M^{gr} Joseph-Aurèle Plourde, archevêque d'Ottawa, le maire d'Ottawa, l'échevin du quartier, les supérieurs majeurs des communautés religieuses de la région, les oblats et les résidents de l'Édifice Deschâtelets. La fête eut lieu le 27 septembre, et, comme celle du mois d'août, s'est avérée un franc succès.

M. Jean-Louis Allard, ancien scolastique, paroissien de la paroisse Ste-Famille, professeur de philosophie à l'Université d'Ottawa, s'est fait le porte-parole des invités pour présenter les hommages aux Oblats à l'occasion de cette grande fête.

Tous les participants des deux célébrations ont été unanimes pour dire que la fête avait été très appréciée, merveilleusement organisée et très bien réussie. Magnifique occasion de ranimer la ferveur de jeunesse et de faire monter vers le Ciel une fervente action de grâce. Pour résumer le tout voici le texte de deux témoignages reçus au terme de ces célébrations:

Nous avons vécu des heures très riches et stimulantes, des heures d'action de grâce et de fraternité, des heures rappelant un riche passé oblat et invitant à continuer de vivre les valeurs qui ont toujours fait la beauté de la vocation oblate.

Nous y avons vécu une véritable expérience communautaire oblate. L'organisation a été de très grande qualité dans toutes ses composantes. Autant les services étaient de première classe, autant l'inspiration qui soutenait l'événement ont permis aux participants de vivre une merveilleuse expérience d'immersion très enrichissante.

Pour en faire participer les absents et perpétuer cet événement d'une haute signification pour l'Église et pour les Oblats, *Vie Oblate Life* a pris l'initiative de consacrer un numéro spécial à cet effet. Nous voulons remercier les auteurs des articles qui nous ont généreusement apporté leur concours pour revivre avec nous ce que fut le Scolasticat Saint-Joseph.

LA DIRECTION

The Centenary Celebrations

On September 8, 1885, the first Oblate scholasticate of North America, at first lodged in the Ottawa College, was installed in its new building at Archville, then a suburb of Ottawa. The year 1985 has been the centenary of this house, today the Edifice Deschatelets, but which was, for nearly the whole of this century, the Scholasticate of St. Joseph. It can be called the motherhouse of the Oblates of the provinces of St. Joseph and Notre Dame du Rosaire, as well as of more than 200 Oblates of other provinces.

In order to celebrate this anniversary, it was decided to organize a family gathering which would bring together the greatest possible number of those who had been trained in this house. Invited to the festivities were all Oblate Fathers and Brothers of the provinces of St. Joseph and Notre Dame du Rosaire, as well as the alumni (scholastics, student Fathers or professors) of other provinces.

The centenary celebrations took place, as announced, on August 19th and 20th. All agree that they were an immense success. Besides Father General and Fr. Laurent Roy, General Secretary, some 200 Oblates attended. They came not only from the provinces of St. Joseph and Notre Dame du Rosaire, but also from the Canadian West and North, from the United States, as well as from Haiti, Latin America and Africa.

The opening Mass was celebrated in the gymnasium, beautifully decorated for the occasion. The beauty of the liturgy, and the atmosphere of profound piety, set the tone for all that followed. Father General presided, accompanied by His Grace, Archbishop Adam Exner of Winnipeg, Msgr. Jules Leguerrier, Bishop of Moosonee, Frs. Henri Goudreault, provincial of Montreal, Reynald Rouleau, provincial of Quebec, and former superiors of the Scholasticate. In his homily, Fr. Goudreault sketched the history of the house and its apostolic influence and offered to God the homage of our filial gratitude.

A family banquet took place at noon wherein the jubilarians of the host provinces were honoured. Fr. Jacques Croteau acted as master of ceremonies and the jubilarians were presented, one after the other, with much affection and humour, by Frs. Andre Dorval and Leonard Ducharme as well as by Bro. Denis Larocque. Each was presented with a souvenir volume.

In the afternoon, Father General discoursed on a subject of great concern: "The entry of the Congregation into modernity." The Church faced the challenge of a world in mutation by holding the Second Vatican Council; the Congregation has responded by a series of General Chapters from 1947 to 1980 which have led to a new text of the Constitutions and Rules. It is with an attitude of confidence, openness and cooperation that we must enter this new phase of the life of the Congregation.

A family celebration, with plenty of song and repartee, took place in the evening. It was enlivened by Fr. Jean Laperrière. It brought back to all the joyous atmosphere of the social evenings of yesteryear, especially those of La Blanche, the country house of the scholasticate, situated beside Lake MacGregor near Perkins, some forty kilometres from Ottawa.

The free moments of the day were well filled by all kinds of meetings between Oblates some of whom had not seen each other for decades. One can imagine the gaiety of the conversations. At the same time, one could visit a large and beautiful exposition of more than one thousand illustrations, maps and photographs, very artistically arranged, which showed, in four segments each of a quarter of a century, the story of the house. This exposition was spread over 321 square meters of floor space and was the work of Fr. Leo Paul Pigeon, helped by Bros. Germain Roy and Albert Poirier, as well as by Fr. Romuald Boucher, archivist of the house.

August 20th began with a mass for vocations presided over by Archbishop Exner,

accompanied at the altar by dignitaries and representatives of various groups. The homelist, Fr. Rouleau, exhorted the assembled Oblates to thank God for the vocation which is ours and to implore through the intercession of the Blessed Virgin Mary that new workers be sent into the vineyard of the Lord.

There followed, as a sentimental bonus, a joyful excursion to La Blanche where dinner was served. This added more fond memories to the store as a whole. The audio-visual department of the St. Joseph Province recorded everything and films and cassettes were made for the enjoyment of those unable to be present, as well as to remain a permanent souvenir for posterity.

The organizers of the Centenary celebrations and the Provincial authorities agreed that in one way or another, there should be a public ceremony whereby friends of the Oblates could be associated with this occasion, e.g. the resident students of the house as well as religious and civic personalities.

Hence they were subsequently invited to a dinner and mass presided over by His Grace, Msgr. Joseph Aurèle Plourde, Archbishop of Ottawa, and to which came the Mayor of Ottawa, the Alderman of the ward, the major Superiors of religious communities of the region, as well as the Oblates and residents of the Edifice Deschatelets. This took place on September 27th and, like that of the month of August, it proved to be a highly successful event.

Mr. Jean Louis Allard, a former scholastic and parishioner of the adjacent Holy Family parish, professor of philosophy at the University of Ottawa, felicitated on behalf of his fellow guests the Oblates on this great occasion.

All those who participated in the two celebrations were unanimous in agreeing that the festivities were greatly appreciated, marvellously organized and very successful. It was a magnificent opportunity to awaken the fervour of youth and to raise hearts and minds in fervent thanksgiving to Heaven. To sum up, we close with the words of two participants who wished to record their sentiments:

- We have been living hours that have been rich and stimulating, hours of thanksgiving and brotherhood, hours that have made Oblates mindful of the wealth of their past and conscious that they must continue to live up to the beauty of their vocation.
- Truly this experience has been one of living our Oblate community life. The organization has been excellent in every respect. All has been done in a first class manner while the inspiration of this occasion has permitted the participants to live a marvelous experience to a depth that has been very enriching.

In order that those absent may share this event so highly significant for the Church and for Oblates, and that it may be perpetuated, *Vie Oblate Life* has taken the initiative of devoting a special number thereto. We wish to thank all the authors who have thus so generously contributed articles whereby all may relive these grateful memories of the Scholasticate of St. Joseph.

THE EDITOR

Homélie du centenaire de l'Édifice Deschâtelets

Autrefois Scolasticat Saint-Joseph - 1885-1985

Bien cher Père général
Bien chers Évêques oblates
Bien chers confrères,

«Qu'il est bon... d'habiter en frères...».

Si le père Léo Deschâtelets était physiquement présent parmi nous, il redirait sans doute avec enthousiasme: «ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum» (Ps 132, 1); «Voyez, qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble»; «How good, how delightful it is for all to live together like brothers».

Merci d'être ici si nombreux.

Merci d'avoir répondu nombreux à notre invitation. Merci d'être avec nous pour célébrer ce centenaire de l'Édifice Deschâtelets, autrefois Scolasticat Saint-Joseph; merci de fêter avec nous ce 10^e anniversaire de la béatification de notre bien-aimé Fondateur; merci de communier aux sentiments de tous les confrères qui ont le privilège de célébrer leurs jubilés en une si belle circonstance.

Ce jour a un siècle.

Nous avions autrefois un programme de télévision qui, en une heure, résumait les principaux événements de la semaine précédente, d'où son titre: «This hour has seven days», «l'heure présente a sept jours». Nous pouvons dire mieux: «*Ce jour du 19 août a un siècle*».

Le sens d'un centenaire.

Célébrer un centenaire, en effet, c'est suspendre le cours ordinaire des choses, nous élever au-dessus de la grisaille de la vie et de la monotonie du train-train quotidien pour mettre en relief, durant quelques heures, ce qu'il y a de plus valable, de plus beau et de plus grand dans cent ans d'histoire vécus sous le dynamisme de la foi, de l'amour de Dieu et du prochain.

Célébrer un centenaire, c'est revoir en famille quelles sont nos origines, nos racines, les valeurs sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour construire le présent et préparer l'avenir.

Célébrer un centenaire, c'est donc entrer en communion avec les trois dimensions du temps, jeter une passerelle qui nous relie au passé et à l'avenir en passant par le présent; c'est prendre conscience que notre engagement aujourd'hui, s'il veut être historique et authentique, doit être solidaire du passé et du futur. Du passé, car il dépend de nous que ce qui fut autrefois produise aujourd'hui tous ses fruits; du futur, car ce que nous faisons aujourd'hui décide du monde de demain. Dans une fête comme celle-ci, notre mémoire du passé n'est donc pas nostalgique et paralysante; elle se veut au contraire prospective et stimulante. Elle nous rappelle le passé et nous invite, non à le canoniser, non à le rejeter, mais à lui être fidèle, à s'appuyer sur lui et, si possible à le dépasser. Une invitation à la fidélité au passé pour le dépasser.

Célébrer un centenaire, c'est surmonter la tentation de l'amnésie et refuser de jeter par-dessus bord notre passé. Sans une conscience nette de celui-ci, le sens de notre identité diminue, notre espérance s'affaiblit et notre marche en avant est privée d'une base solide et d'une orientation qui lui sont pourtant si nécessaires.

Des Indiens de l'Amérique du Sud disaient un jour à leurs visiteurs: «Nous ne nous contentons pas de danser, bien que vous disiez: ils ne font que danser. Nous racontons dans les

fêtes notre histoire et notre histoire nous apprend que nous ne dansons pas sans raison.» Notre mémoire du passé, aujourd'hui, nous apprend que nous ne fêtons pas sans raison. C'est notre histoire qui justifie notre fête; c'est notre histoire qui donne le sérieux à notre fête. Vous n'avez qu'à regarder la belle exposition de photos préparée par le P. Léo-Paul Pigeon et vous saurez pourquoi nous fêtons; vous saurez ce que nous fêtons. Mais en plus de cette exposition, il faut lire un article du P. Maurice Gilbert dans la revue *Apostolat*, article succinct qui donne les renseignements suivants sur l'histoire et le rayonnement de cette maison.

Un siècle de service.

C'est le 8 septembre 1885 que les scolastiques oblats, après avoir été logés à Longueuil entre 1841 et 1848 puis au Collège de Bytown de 1848 à 1885, prirent possession du nouvel édifice, le Scolasticat Saint-Joseph, situé à Archville, sur une ferme du collège, dans la banlieue d'Ottawa. C'est la maison dans laquelle nous sommes aujourd'hui, mais qui a subi plusieurs transformations: deux ailes furent ajoutées en 1925, une nouvelle chapelle et un cinquième étage en 1950, un gymnase, celui dans lequel nous sommes présentement, en 1959, des travaux importants de rénovation en 1967-68. C'est à cette époque que la maison prit une nouvelle orientation, que les scolastiques furent regroupés en petites communautés et que de nombreux étudiants de l'Université Saint-Paul (prêtres, religieuses, religieux) furent accueillis comme résidents. C'est aussi à cette époque (1967-68) que le Scolasticat Saint-Joseph changea de nom pour celui d'Édifice Deschâtelets en l'honneur du P. Léo Deschâtelets, ancien supérieur du Scolasticat Saint-Joseph et Supérieur général de la Congrégation pendant 25 ans.

Durant ce siècle de rayonnement apostolique, principalement mais non uniquement dans la formation, la maison a fourni à l'Église et à la Congrégation 1 442 Oblats prêtres, dont 35% sont en mission, répartis dans de nombreux pays. Plusieurs sont évêques et il nous est très agréable d'avoir avec nous quelques-uns d'entre eux, Son Excellence M^{gr} Adam Exner, archevêque de Winnipeg et Son Excellence M^{gr} Jules Leguerrier, évêque de Moosonee.

Le Scolasticat Saint-Joseph était une maison de formation oblate pour les prêtres mais il n'aurait jamais été ce qu'il fut, n'aurait jamais pu remplir sa mission aussi parfaitement si Pères et Frères n'avaient travaillé étroitement ensemble. Nous rendons donc hommage aujourd'hui et aux Pères et aux Frères qui eurent une part si importante dans le rayonnement de cette maison. Il serait trop long évidemment d'en faire la liste, mais comment ne pas mentionner explicitement le P. Rodrigue Villeneuve devenu par la suite Cardinal Archevêque de Québec, son grand ami, le F. Noël Breton, toujours vivant, doyen de la Province, qui disait ne pas craindre l'épiscopat puisqu'il était déjà coadjuteur, qui invitait les scolastiques en train de se mouiller dans la neige fondante à marcher sur leurs principes et qui, devenu chauve, affirmait au Cardinal Villeneuve que s'il avait une si grande tonsure, c'est qu'il avait reçu bien des petits ordres dans sa vie. Le F. Breton, qui après avoir donné de nombreuses années au Scolasticat, se rendit en mission au Cameroun alors qu'il approchait les 60 ans. Mentionnons aussi les PP. Anthime Desnoyers, Léo Deschâtelets et, d'une façon particulière, celui que nous avons l'honneur d'avoir comme Père Général depuis onze ans et comme célébrant principal aujourd'hui, le R.P. Fernand Jetté, que nous sommes toujours si heureux d'accueillir. Il faut ajouter le F. Marion, grand jardinier, devenu lui aussi missionnaire, le P. Joseph-Étienne Champagne, missiologue convaincu à qui nous devons tant d'heureuses initiatives en sciences missionnaires et qui fut un des principaux artisans du développement de La Blanche. La liste serait trop longue si on ajoutait les FF. Legault, Bourassa, les PP. Simard, Bélanger, Charlebois et combien de vivants toujours actifs qu'il serait prématuré de faire passer à l'histoire puisqu'ils en sont toujours de bons artisans. Cette maison, depuis le début du siècle, a toujours bénéficié des services compétents de religieuses: les Sœurs du Sacré-Cœur de Saint-Jacut, de 1902-1969 et les Petites Sœurs de la Sainte-Famille, depuis 1969. Leur dévouement et leur savoir-faire, leur prière et leur exemple ont toujours grandement contribué à la qualité de la vie de cette maison.

Des œuvres nombreuses ont vu le jour au Scolasticat ou ont été profondément influencées par

des gens du Scolasticat. C'est ici que furent fondés la Société thomiste, l'Aide intellectuelle missionnaire, l'Institut des sciences missionnaires, les revues *Kerygma* et *Anthropologica*. C'est ici que s'est développée la revue *Études Oblates* dont le fondateur, le P. Maurice Gilbert, présent parmi nous, est aussi le président du comité organisateur de la fête du centenaire; c'est ici que furent fondés les Archives oblates, l'Association des scolastiques de l'Immaculée, la Société canadienne d'études mariales, l'Association Saint-Jean-Baptiste qui avait pour objectif l'étude de grands problèmes sociaux, et j'en passe. C'est ici que fut pendant longtemps le siège des facultés ecclésiastiques et le secrétariat de la revue de l'Université d'Ottawa; c'est ici qu'eut lieu la première semaine d'études missionnaires, les premières retraites fermées du diocèse d'Ottawa et nous avons avec nous aujourd'hui, à l'âge de 92 ans, le F. Edmond Gauthier, première recrue de la première retraite fermée prêchée par le P. Rodrigue Villeneuve. Des membres du personnel du scolasticat furent certainement influents dans la création de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario et dans la création du quotidien d'Ottawa, le journal *Le Droit*, qui lutte toujours pour la défense des droits des franco-ontariens. Ce sont les Oblats du scolasticat qui ont fondé, en 1901, la paroisse Sainte-Famille et qui l'ont desservie jusqu'en 1956. Bref, cette maison est au service de l'Église, de la Congrégation et de la société depuis cent ans. Elle a pris en main son milieu et tout en se consacrant à sa fonction première qui en était une de formation et d'éducation, elle n'a jamais cessé d'être ouverte à l'extérieur et cette ouverture même y était pour beaucoup dans la qualité de la formation et de l'éducation qu'elle donnait. Depuis cent ans, elle est une cellule vivante de l'Église, un foyer rayonnant d'apostolat, un centre de préparation de responsables qualifiés. Cette maison a compris que l'œuvre de la formation est essentielle à la vie et à la mission de l'Institut (C. 49). Soucieuse de promouvoir ce qu'on appelle aujourd'hui la pastorale de l'intelligence, elle a compris cette directive que M^{gr} de Mazenod, dans un contexte différent, à une époque différente, donnait au P. Mille: «Tout ce que je demande, c'est que les études n'en souffrent pas. Nous vivons dans un siècle où il faut absolument se mettre à même de combattre les mauvaises doctrines autrement que par les seuls bons exemples» (15 avril 1831). «Il faut qu'à tout prix les sujets, quels qu'ils soient, se prêtent à tout pour perfectionner leurs études et se rendre ainsi propres à servir l'Église qui est attaquée dans ses doctrines par des hommes à qui l'habileté ne manque pas. Je me mets peu en peine que l'éducation se prolonge. L'essentiel est que rien ne demeure enfoui, que chacun tire parti de la dose de talents que le Seigneur lui a départis, en un mot que l'on se mette à même de défendre la vérité et le sacré dépôt de la foi, non seulement par la prière, mais par les paroles et par les écrits s'il le faut» (lettre de M^{gr} de Mazenod au P. Mille, 6 juin 1831).

Le souci d'une bonne formation intellectuelle a toujours été présent dans cette maison. On a toujours voulu rendre les gens aptes à présenter les raisons de leur espérance; on a toujours voulu ouvrir les esprits aux systèmes de pensée et aux expériences religieuses marquant la société; on a toujours voulu former à un esprit critique pour permettre d'exercer dans une société pluraliste le discernement qui s'impose. Professeurs et étudiants, dans cet effort, étaient secondés par un instrument de toute première valeur qui continue de faire la fierté de l'Édifice, la bibliothèque. Mais ils étaient secondés aussi par la vie des associations déjà nommées, par la tenue de congrès, par la venue de conférenciers de tout horizon (missionnaires, gens d'action catholique, prédicateurs, représentants d'autres confessions, laïques engagé(e)s, etc.). Les expériences pastorales auprès des jeunes dans les colonies de vacances et les terrains de jeux, auprès des malades dans les hôpitaux, auprès des gens d'autres cultures dans les missions, les activités nombreuses et variées de La Blanche toutes orientées vers la créativité, la direction spirituelle, la prière et les exercices qui visaient à un approfondissement de la vie de foi, sont autant d'éléments qui, tout en favorisant une solide formation intellectuelle, venait aussi la compléter. C'est l'homme tout entier, corps et âme, intelligence et cœur, qui était visé. On comprenait que plus le niveau de la recherche était élevé, plus intense devait être la vie spirituelle, la vie fraternelle, le contact constant avec la vie de la base.

Comme résultats de cet ensemble, des générations de prêtres oblats sont sorties du scolasticat avec des connaissances approfondies, une solide piété, un esprit missionnaire authentique, une dévotion mariale caractéristique, une bonne connaissance de la vie de la Congrégation, un sens de l'appartenance et la fierté d'être olat. Tout, bien sûr, n'était pas parfait. Mais les défis mêmes qu'offraient les situations imparfaites (pensez, au plan physique, à la Thébaïde des années '50, au préau qui fut transformé en cellules) faisaient partie d'une stratégie de formation et nous en retirions du bon. S'il est vrai, comme le dit Jean Guittou, que la marque du génie, est de compenser par son initiative la faiblesse de l'instrument, nous avons eu de temps à autres, et c'est heureux, l'occasion de montrer que nous avions du génie. Pour ceci aussi, nous voulons rendre grâce à Dieu.

La force de cette maison.

Ce qui fait la force de cette maison, n'est-ce pas la hiérarchie même des valeurs que présentait son programme de formation et d'éducation. Pour n'employer que des catégories ouvertes et générales, disons qu'on a su mettre l'accent sur la permanence sans oublier pour autant le provisoire, sur l'absolu sans négliger le relatif, sur l'immuable sans ignorer la mobilité, sur l'essentiel sans omettre l'accidentel. Le centre a toujours prévalu sur la périphérie, le sujet a toujours eu plus d'importance que l'objet, l'être a toujours eu priorité sur l'avoir et le tout sur la partie. Tout en faisant des analyses, on a toujours eu le souci des grandes synthèses. Le Scolasticat Saint-Joseph n'a jamais connu la faiblesse que déplore et dénonce brutalement Théodore Roszak quand il dit: étudier les arbres en ignorant la forêt, étudier les cellules en ignorant l'organisme, étudier des fragments d'expériences en ignorant le tout qui donne à ces parties leur vraie signification, c'est devenir toujours plus savamment stupides.

La force de cette maison, c'est d'avoir eu un programme d'étude et de formation qui, sans négliger de résoudre l'énigme de l'univers, a toujours cherché à résoudre d'abord l'énigme de l'homme lui-même: qui est-il, d'où vient-il, quelle est sa place dans l'univers, qu'est-ce qui disparaît lorsqu'il meurt, où va-t-il? «S'agissant de ces problèmes», écrit Jean Rostand, «je n'hésiterai pas à dire que j'aurai traversé l'existence dans un état d'incompréhension effarée. Les indications maigres et clairsemées que la science peut nous fournir à cet égard composent un étrange tableau à la Rembrandt, où quelques flaques de lumière ne font que mieux accuser la superficie des noirceurs.» Le plus grand service que nous puissions rendre au monde d'aujourd'hui, un monde en quête de sens, c'est de chercher réponse à ces questions, de former des personnes aptes à éclairer le monde sur ces questions. Mais comme Jean Rostand en témoigne, la réponse la plus profonde à ces questions est inaccessible à ceux qui refusent de franchir le cercle étroit de leurs évidences et qui réduisent tout le mystère de la personne à un simple phénomène humain sur lequel la Révélation n'aurait rien à dire. Devant des questions aussi fondamentales, il faut se faire humbles et petits; il faut accepter la lumière de la foi car c'est aux petits que ces choses sont révélées. Elles appartiennent aux mystères du Royaume et c'est Dieu notre Père qui en livre le secret.

La force de cette maison, c'est aussi son sens de l'adaptation. Adaptation dans son programme de formation, adaptation dans son orientation pour répondre à des besoins toujours nouveaux et s'ouvrir à des groupes nouveaux, adaptation dans les méthodes de travail, dans l'organisation concrète du milieu, etc. Mais sous ces formes nouvelles et sans cesse en voie de transformation, ce sont les valeurs les plus fondamentales qui se vivent et la mission confiée à l'institut qui se poursuit. Grâce à une fidélité sans cesse inventive, comme le disent les Constitutions, notre idéal fondamental, le pourquoi de notre existence, notre projet de vie et notre service évangélique sont sans cesse reformulés en fonction de l'aujourd'hui. Sans cette fidélité inventive nous cesserions de vivre pour devenir un organisme témoin d'une période révolue. La situation présente de notre maison illustre bien ce sens de l'adaptation. À ceux qui ne l'ont pas fréquentée dernièrement, nous voulons dire que cette maison loge toujours globalement d'année en année cent cinquante personnes, réparties comme suit: trois

communautés oblates regroupant quarante-quatre personnes, une centaine d'étudiants et d'étudiantes en provenance d'une douzaine de pays des cinq continents et appartenant à une trentaine de communautés religieuses d'hommes et de femmes et à de nombreux diocèses. Quelques laïques font partie du nombre des étudiants et étudiantes. À ces diverses communautés s'ajoute celle des Petites Sœurs de la Sainte-Famille dont l'exemple de vie religieuse, de service, d'attention aux personnes est une inspiration pour tous. Aux divers groupes que je viens de nommer s'ajoutent plusieurs laïques qui œuvrent aux travaux d'entretien, à la réception, à la cuisine et aux archives. Ce monde mixte et pluraliste qui réside à Deschâtelets est en lui-même une richesse pour tous ses membres. Prendre le petit déjeuner avec une personne de la Corée, le déjeuner avec une personne du Cameroun, le dîner avec une personne des États-Unis ou des territoires canadiens du Nord-Ouest ou de l'Allemagne, jouer au ballon-volant dans une équipe recrutée auprès de six ou sept nations, participer à une liturgie où la même foi regroupe des gens d'une dizaine de cultures, et tout ceci sans avoir à se déplacer, est un luxe que bien peu de maisons peuvent offrir à leurs résidents. L'Édifice Deschâtelets maintient sa bibliothèque ouverte aux Oblats de la région, ouvre ses salles à certaines activités académiques de l'Université Saint-Paul, accueille sur ses terrains et dans son gymnase des groupes qui veulent y faire du sport, continue d'être une maison reconnue pour son hospitalité et l'accueil des visiteurs. L'Édifice Deschâtelets, par la richesse de ses archives, attirent de plus en plus de chercheurs et doit répondre à un nombre croissant de demandes de renseignements. L'Édifice Deschâtelets continue toujours de jouer un rôle important dans le milieu, car les Oblats, pour ne parler que d'eux, ne travaillent pas seulement qu'à l'Université Saint-Paul et à l'Université d'Ottawa; ils sont présents dans les paroisses, dans les diverses aumôneries de religieuses, de foyers de l'âge d'or, de bases militaires, dans des mouvements familiaux, dans le counseling et la direction spirituelle, dans les mouvements de jeunes, dans certaines associations nationales et internationales, dans les tribunaux ecclésiastiques, etc.

Il me semble qu'aujourd'hui, du haut du ciel, en ce 10^e anniversaire de sa béatification, M^{gr} de Mazenod, devant ce qui fut accompli et ce qui se continue, doit faire sienne cette parole de la liturgie: «Je rends toujours grâce à mon Dieu quand je fais mention de vous: chaque fois que je prie pour vous tous, c'est toujours avec joie, à cause de ce que vous avez fait pour l'Évangile en communion avec moi, depuis le premier jour jusqu'à maintenant. Et puisque Dieu a si bien commencé chez vous son travail, je suis persuadé qu'il le continuera jusqu'à son achèvement au jour où viendra le Christ Jésus» (Ph 1, 3-6). Ce vœu, nous le faisons tous nôtre. Puisse cette maison, qui a suscité tant de valeureux témoins depuis sa fondation, et dont la fécondité repose sur sa fidélité à la tradition mais aussi sur sa créativité, continuer d'être un phare pour l'Église, pour la Congrégation et pour la Société! Puisse-t-elle encore longtemps contribuer à former des gens toujours plus compétents et rayonnants! Puisse-t-elle, grâce à la lumière du mystère de Dieu qui donne un sens à l'histoire et un but à l'aventure humaine, fournir à toutes les générations qui la fréquenteront des raisons de vivre, des raisons de s'engager et des raisons d'espérer. Amen.

Henri GOUDREAU, O.M.I.
Provincial

Le Scolasticat au Collège de Bytown (Ottawa) 1848-1885

SUMMARY - Shortly after arriving in Canada in 1841, the Oblates, mindful of their need for recruits, sought to found a seminary wherein they could train future Oblates. Before being definitely established at Archville in 1885, the scholasticate was lodged in the College of Ottawa (the future University of Ottawa). While following courses of Theology, the scholastics helped the professors of the college by teaching, supervising and by engaging in other tasks required by the institution. This arrangement, although very common throughout the country, was far from being ideal. After much hesitation and discussion, the Scholasticate of St. Joseph was finally founded.

À l'occasion de ce numéro spécial sur le centenaire du Scolasticat Saint-Joseph, le directeur de la Revue m'a suggéré de rédiger quelques pages sur les relations entre le Scolasticat et l'Université d'Ottawa. Puisque les textes du T.R.P. Général, du R.P. Provincial et du P. Sylvio Ducharme mentionnent ces relations depuis 1885, j'ai songé à rappeler aux lecteurs que le Scolasticat n'a pas eu une génération spontanée. En effet, le Codex historicus du Scolasticat débute en ces termes:

Le Scolasticat de la Province du Canada qui pendant longtemps n'avait été qu'une annexe du Collège Saint-Joseph à Ottawa ne pouvait rester toujours dans une situation si anormale, vu surtout l'augmentation considérable des vocations en ces dernières années. Plusieurs fois l'administration de la Province avait *émis* le vœu que le Scolasticat fût séparé du Collège et constitué en maison régulière et indépendante. Enfin, en l'année 1883 il fut arrêté que sans plus de retard ce plan serait réalisé.¹

C'est cette «*pré-histoire*» que les pages qui suivent veulent retracer dans le but de faire un peu plus de lumière sur l'histoire de l'établissement des Oblats au Canada pour mieux comprendre l'évolution et la physionomie de la province durant le premier demi-siècle de son existence.

I - De Marseille à Montréal.

Venus de France en 1841, à la demande de M^{gr} Bourget, les Oblats prêchent des missions dans les diocèses du Bas-Canada. Bien que leur maison provinciale ait toujours été à Montréal, c'est très tôt de Bytown que s'exerce l'influence qui marque profondément la physionomie de la province oblate du Canada fondée en 1851. Cela est dû à deux causes principales.

La première est que, depuis 1844, c'est le P. Eugène Guigues qui dirige les missions oblates du Canada. Lors de sa nomination comme premier évêque de Bytown (1848), il continue à exercer sa fonction de «*visiteur extraordinaire*». Il sera nommé provincial de 1856 à 1864, après le retour en France du P. Santoni (1851-56). C'est le P. Henri Tabaret, supérieur du Collège de Bytown, qui lui succède (1864-67). Ce dernier continuera d'être membre du Conseil provincial jusqu'en 1885, année de la fondation du scolasticat. La qualité exceptionnelle de ces deux personnages a marqué profondément toute cette période. Mais il y a une autre cause de l'influence de Bytown (Ottawa) sur l'évolution de la province oblate.

À leur arrivée au Canada, les Oblats, tout comme les Jésuites venus en 1842, eurent à surmonter bien des obstacles avant de pouvoir s'installer définitivement dans le Bas-Canada. Les Sulpiciens à Montréal et le clergé séculier du diocèse de Québec ne voyaient pas avec beaucoup d'enthousiasme ces religieux, récemment arrivés de France, prendre trop de place sur le terrain déjà occupé par le clergé local. Cette conjoncture eut pour effet de renforcer l'option fondamentale des Oblats envers les pauvres et les plus démunis de services religieux. Si dans les diocèses de Montréal et de Québec on hésite à leur confier des établissements stables, il ne manque pas de travail ailleurs et les Oblats sont inondés de demandes venant des diocèses du Haut-Canada et des

États-Unis. Missionnaires dans l'âme, ils sentent un attrait irrésistible vers les plus défavorisés: les colons qui se dirigent vers les régions qui longent la rivière Ottawa et le Saguenay, les gens des chantiers, les francophones émigrés aux États-Unis et, pauvres entre les pauvres, les populations autochtones.

C'est dans ce contexte qu'ils s'établissent à Bytown avant même de s'installer dans les villes de Montréal et de Québec. Comme tout est à bâtir, la première préoccupation de M^{gr} Guigues est de fonder un collège qui servira de «pépinière de sujets» pour le diocèse et aussi pour la province oblate qu'il dirige.

Il est significatif qu'on mettra bien des années avant de parler de fonder un scolasticat, alors que le Conseil provincial se penche à maintes reprises sur le besoin d'un noviciat et d'un juniorat.

Même s'il ne nous appartient pas de retracer l'histoire de ces deux maisons, il importe de signaler au passage que le P. Tabaret fut un des plus ardents promoteurs de la fondation du juniorat². Quant au noviciat, c'est à Longueuil qu'il commence avant de s'établir à Lachine, en 1866. C'est là que le juniorat fait ses débuts en 1871, avant d'être transféré au Collège d'Ottawa en 1876 et d'obtenir son autonomie comme Juniorat du Sacré-Cœur en 1891, après que les tentatives de l'établir au Québec (Rimouski, Pointe-Bleue) eurent échoué.

C'est donc au Collège de Bytown que, de 1848 à 1885, les recrues oblates qui n'étaient pas déjà prêtres reçoivent leur formation théologique et se préparent au sacerdoce.

II - Les scolastiques au Collège d'Ottawa.

Pour comprendre la situation, il faut retourner aux origines du Collège de Bytown, en 1848. Dans l'esprit de son fondateur, M^{gr} Guigues, qui vient d'être nommé évêque du nouveau diocèse où tout est à construire, le Collège sera un séminaire comme les collèges classiques dans plusieurs diocèses du Bas-Canada. Il sera l'instrument privilégié pour la formation du clergé diocésain dont l'évêque a tant besoin pour les paroisses qu'il faudra fonder en raison du flot continu des colons qui s'installent sur les deux rives de la rivière Ottawa. C'est aux Oblats qu'il en confie d'abord la direction et l'enseignement avant qu'il réussisse à leur en transférer la propriété et la responsabilité totale en 1856.

Lorsqu'on examine le premier personnel du Collège, on y trouve le F. Napoléon Migneault. Ce dernier, qui avait étudié au Collège de Saint-Hyacinthe, entre au noviciat à Bytown (Ottawa) le 8 novembre 1848, fait sa profession perpétuelle le 8 novembre 1849 et est ordonné prêtre le 24 décembre suivant par M^{gr} Guigues³. Durant ces années, tout en complétant sa théologie, il enseigne les éléments latins (1848); le latin, les mathématiques et les belles-lettres (1849). Il est, dès le début, chargé officiellement, tout novice qu'il est, de remplacer le P. Édouard Chevalier, supérieur et directeur du Collège lorsque celui-ci s'absente. Une fois ordonné prêtre, il est nommé directeur (1849-50), puis supérieur (1850-51) du Collège. Même s'il quitte la congrégation pour le clergé diocésain, il a été le premier scolastique oblat formé au Collège.

De 1848 à 1885, des scolastiques font ainsi partie du personnel du Collège où, tout en poursuivant leurs études de théologie et en se préparant au sacerdoce, ils assument des fonctions d'enseignement et aident à la bonne marche de l'œuvre⁴.

C'est là la pratique mais la théorie n'était pas acceptée aussi facilement. Le Collège était l'œuvre de l'évêque de Bytown. Parmi les Oblats du Bas-Canada, plusieurs n'y sont pas attachés de tout cœur. On s'en rend compte lorsque M^{gr} Guigues, en 1851, offre à la province oblate qui vient d'être fondée et placée sous la direction du P. Santoni de lui transférer la propriété et la direction du Collège. Le P. Jacques Santoni avait été maître des novices en France de 1845 à 1851. Il semble avoir eu des difficultés d'adaptation à son nouveau milieu qui était si

différent de tout ce qu'il avait connu jusque-là.

Les négociations furent longues et très difficiles. Quelques lignes du procès-verbal d'une réunion du Conseil provincial en témoignent. Conscients que l'enseignement dans les collèges ne fait pas partie des fins de la Congrégation, les membres du Conseil y voient toutefois un certain avantage:

Ne nous serait-il pas avantageux d'avoir un collège qui pourrait être pour nous une pépinière de sujets et où les profès pourraient terminer leurs études théologiques? Sur cette première question la majorité du Conseil s'est prononcée pour l'affirmatives.

Ceci dit, le Conseil accumule les objections et finalement décide de ne pas accepter l'offre de M^{gr} Guigues. Quelques années plus tard, c'est M^{gr} de Mazenod lui-même qui, malgré les objections du Conseil provincial, signera une entente avec l'évêque de Bytown pour que le Collège devienne une œuvre oblate. Le P. Santoni est rappelé en France et M^{gr} Guigues est nommé provincial.

Le Collège continue d'assurer la formation théologique et sacerdotale des scolastiques oblats. Voici quelques textes qui mettent cette fonction en évidence. Le premier est de M^{gr} Guigues tel que rapporté dans le procès-verbal d'une réunion du Conseil provincial:

5° – Le R.P. Provincial a exposé ensuite la nécessité dans laquelle nous sommes de prendre quelque moyen efficace pour que nos sujets, les jeunes surtout, puissent se mettre à même de parler la langue anglaise [...]. Divers projets ayant été exposés et examinés à cet effet, on s'est arrêté à deux [...].

I - Le premier [...] consiste à faire venir de France de jeunes Oblats que l'on placerait dès leur arrivée, dans notre Collège de Bytown où, tandis qu'ils achèveraient leurs études théologiques et autres, on prendrait un soin particulier de les former à cette langue: ce qui ne serait pas bien difficile, l'éducation qu'on donne dans le Collège se donnant principalement dans cette langue, puisqu'on est dans la partie anglaise de la province et que l'anglais est la langue de la plupart des élèves; [...].⁶

On aura remarqué l'importance qu'on accorde à la langue anglaise, conséquence évidente de la nécessité où les Oblats se trouvent de se développer en dehors du Bas-Canada. Cette préoccupation sera constante jusqu'au début du vingtième siècle.

Quelques mois plus tard, dans un rapport qu'il fait au Supérieur Général, le P. Tabaret énumère les «subdivisions que comprend le Collège» de Bytown:

1° - Desservir la paroisse de Saint-Joseph (l'église n'ayant pas encore été livrée au culte, je me suis dispensé de toute communication sur ce point).

2° - Achever l'éducation des jeunes Oblats de la Province et les préparer à la prêtrise. Nous en avons actuellement trois [...].

3° - Former les ecclésiastiques du diocèse de Bytown. L'année dernière nous en avons six et nous en attendons trois autres de France.

4° - Former la jeunesse catholique du diocèse et la mettre à même de pouvoir un jour occuper les diverses charges de la société et défendre les intérêts du Catholicisme⁷.

On constate que la formation du clergé oblat et diocésain figure en toute première place.

Au début, les scolastiques logent à l'évêché comme d'ailleurs les pères et frères du Collège. Lors du transfert du Collège du voisinage de la cathédrale à la Côte de sable⁸, professeurs et étudiants y déménagent.

Un autre témoignage de cette époque nous est fourni dans une lettre du P. Tabaret au T.R.P. Joseph Fabre qui avait succédé à M^{gr} de Mazenod comme Supérieur Général. On y discerne l'esprit qui l'anime:

L'avenir du Catholicisme dans cette partie du pays réclame de bons prêtres formés à la science ecclésiastique et aux vertus de leur saint état; [...].

Sans doute que si l'on envisage cette question au point de vue de l'abstraction, on peut dire que nous ne sommes pas obligés à faire ce bien plutôt qu'un autre. Mais la Providence, en se servant de la Congrégation des Oblats pour

créer le diocèse d'Ottawa, ne semblait-elle pas nous imposer l'obligation de continuer l'œuvre commencée par notre Vénéré Fondateur? [...]

Il me semble que cette œuvre peut faire un grand bien parmi nous en facilitant à nos jeunes Pères les moyens de développer en eux le goût des études et ainsi les mettre à même de rendre plus de services à la Congrégation tout en les prémunissant contre les difficultés qui ne nous ont déjà fait perdre que trop de nos sujets. [...] Depuis treize ans que je suis en Canada, j'ai vu plusieurs pères quitter la Congrégation. Cela sans doute tenait à plus d'une cause; mais je suis convaincu que le manque de goût pour l'étude y était pour beaucoup. [...]

Le Noviciat, ici, semble entrer dans une vie nouvelle. ¶ Notre province, avec les charges qui pèsent sur elle, aura bien de la peine à faire face à cette nouvelle dépense, il nous serait impossible de supporter en même temps le noviciat et le scolasticat. Eh bien! que l'on modifie le personnel du Collège et je crois pouvoir assurer que ce dernier à lui seul sera en état de se charger des frères Oblats⁹.

Parmi les suggestions qu'il fait pour corriger la situation déplorable du Collège, nous ne retenons que celle qui se rapporte à notre sujet:

En supposant que le plan que je vous propose ne serait pas réalisable dans les circonstances présentes, je crois de mon devoir de vous en soumettre un autre. Il consisterait: 1) à faire choix de deux Oblats que l'on jugerait avoir les qualités requises pour prendre la direction de l'œuvre dans un avenir prochain et qui viendraient au plus tôt achever leur théologie à Ottawa tout en se formant aux us et coutumes du pays; 2) détacher du Scolasticat d'Angleterre deux sujets irlandais que l'on enverrait dans une de nos maisons de Dublin pour y suivre les cours de l'Université Catholique et qui, après avoir pris leur grade, viendraient faire leur théologie au Collège et en prendre plus tard la direction conjointement avec les Pères français¹⁰.

Il ressort de ces textes que le Collège d'Ottawa était le lieu privilégié de la formation théologique, sacerdotale et missionnaire des scolastiques. Il semblait alors tout naturel que les scolastiques oblats et les séminaristes diocésain soient formés dans la même maison puisqu'on faisait de même à Marseille sous l'œil vigilant de M^{gr} de Mazenod.

On aura noté que le P. Tabaret ne songe pas à confier la direction du Collège à des Canadiens. C'est aux Irlandais qu'il songe pour «prendre plus tard la direction conjointement avec les Pères français». Sauf pour l'année 1875-76, alors qu'un Père canadien, Joseph Fournier, remplira cette fonction, ce sont des Pères français qui seront modérateurs des scolastiques et des séminaristes durant toute la période qui nous intéresse. En voici la liste: Jean-François Allard (1849-51), Pierre Aubert (1851-53), Henri Tabaret (1853-58), Adolphe Tortel (1858-68), François Lepers (1868-73 et 1876-78), Prosper Boisramé (1873-74), Michel Froc (1874-75), Joseph Fournier (1875-76) et Joseph Mangin (1878-85) qui sera le premier supérieur du Scolasticat Saint-Joseph. Parmi ceux-ci, c'est sans doute le P. Lepers qui a exercé l'influence la plus profonde comme nous le verrons plus loin. Dans sa correspondance conservée aux Archives de la Maison provinciale à Montréal, il parle du «Scolasticat de Saint-Joseph» se référant sans doute au Collège dont saint Joseph est le patron¹¹.

À quelques reprises, on avait songé à envoyer les recrues canadiennes en France après leur noviciat. Une décision du Conseil provincial en ce sens, durant le mandat du P. Santoni, ne semble pas avoir eu de suite¹². Seuls les PP. Théophile Lavoie et G. Burke ont fait leur théologie au Scolasticat d'Autun. Le P. Florent Vandenberghe, provincial depuis un an, écrit au Supérieur Général:

J'ai soulevé la question des scolastiques pour savoir si l'on préfère les retenir ici ou les envoyer à Autun. Tous les membres du Conseil sont d'avis de les retenir au Canada [...]. ¶ faut ajouter que c'est par le moyen des scolastiques que l'on fait marcher le Collège. Comme les choses sont arrangées cette année, nos frères peuvent étudier et profiter tout en acquérant un peu d'expérience¹³.

Le P. Tortel, modérateur des scolastiques, était lui aussi de cet avis. «La question de nos scolastiques que l'on veut encore avoir à Autun nous est venue comme une bombe ». Le provincial expliquera l'année suivante que c'est bien à contrecœur qu'il tolère la situation:

Tout en cherchant à nous suffire, nous nous rendrions faibles si nous ne cherchions à nous unir solidement au cœur de la Congrégation. [...] Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, nos études laissent beaucoup à désirer et il faudra du temps avant que nous puissions séparer notre scolasticat du Collège et du Séminaire d'Ottawa. L'entretien du Noviciat nous coûte 2,000\$. S'il fallait en faire autant pour le scolasticat, nous succomberions à la

charge.¹⁴

Tous les scolastiques ne faisaient pas toutes leurs études au Collège d'Ottawa. Le *Codex historicus* parle d'enseignement de la théologie à Saint-Pierre de Montréal en 1864. En 1870, on enseigne la philosophie au noviciat de Lachine durant l'année qui suit la profession. Le *Codex historicus*, l'année suivante, mentionne aussi des cours de théologie¹⁵. La grande majorité des novices, toutefois, après la profession, se rendent au Collège d'Ottawa.

III - Le programme de formation théologique.

Il n'est pas facile de suivre pas à pas l'histoire de la formation des scolastiques au cours de ces années. Résumons ce que les recherches du P. Carrière ont mis à jour au sujet du programme d'études ainsi que des Oblats qui ont fait leur théologie au Collège.

Au début, le programme de théologie n'était pas très chargé. On offrait un cours de morale (A. Tortel) et un cours de dogme (Joseph Lefebvre, le futur provincial). Quelques années plus tard, le P. Tortel s'en plaint et demande qu'on y ajoute des classes d'Écriture Sainte, de droit canonique et d'histoire ecclésiastique. Avec l'arrivée du P. François Lepers, le programme commence à se diversifier: classe d'éloquence sacrée en 1868, d'Écriture Sainte et d'histoire ecclésiastique en 1869. Une dizaine d'années plus tard, on ajoute une 4^e année au cours de théologie et on introduit le droit canonique. Cette même année (1877), on augmente à deux ans les cours de philosophie¹⁶.

Pour la première fois, en 1878, l'annuaire du Collège fait mention d'une «école de théologie». C'est cette année-là que M^{sr} Thomas Duhamel demande à Rome d'élever son Collège au rang d'université catholique au même titre que l'Université Laval qui jouissait de ce titre depuis deux ans. Devant les objections rencontrées à Rome et alimentées par l'Université Laval, il demande qu'on lui accorde à tout le moins le pouvoir de conférer les grades en théologie. Même s'il n'a obtenu ni l'une ni l'autre de ses requêtes, il est très fier de décerner au P. Tabaret, en 1879, le grade de docteur en théologie qu'il a obtenu de Léon XIII lui-même. Quelques années plus tard (1882), une grande fête est organisée au Collège lors de la remise de quatre doctorats en théologie que M^{sr} Duhamel a obtenus de Léon XIII pour les PP. Joseph Mangin, Jean-Baptiste Balland, Michel Froc et Joseph-Jules Fillâtre¹⁷.

La théologie prenait de plus en plus d'importance au Collège. Si on ne pouvait songer à la mise sur pied de facultés de médecine et de droit qui auraient fait du Collège une véritable université, on voulait mériter ce titre en organisant une véritable faculté de théologie.

La décision de fonder un scolasticat et de l'établir à Archville où le P. Tabaret avait acheté une ferme était sans doute basée d'abord sur le besoin de former de mieux en mieux les scolastiques dont le nombre augmentait sans cesse. Elle se situe par ailleurs admirablement dans le développement du Collège d'Ottawa qui était déterminé à jouer pleinement son rôle d'université catholique.

IV - Qui sont les scolastiques formés au Collège?

Grâce au *Dictionnaire Biographique des Oblats de Marie Immaculée au Canada* du P. Carrière, j'ai pu identifier 110 Oblats qui ont fait, au moins en partie, leurs études théologiques et leur préparation au sacerdoce au Collège d'Ottawa, avant la fondation au Scolasticat Saint-Joseph. Dix-sept étaient venus de France, six d'Irlande et d'Angleterre, deux des États-Unis et un de Belgique. Quatre-vingts autres avaient fait leur cours classique dans un ou plusieurs des collèges suivants: Assomption (19), Sainte-Thérèse (15), Saint-Hyacinthe (11), Collège de Montréal (10), Trois-Rivières (5), Joliette (4), Nicolet (3), Petit Séminaire de Québec

(3), Sainte-Marie (2), Juniorat oblat de Lachine (2), Bourget (Rigaud), Académie Sainte-Marie (Montréal), Sorel, Marieville, Varennes, Saint-Laurent (Montréal) et Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Treize avaient fréquenté le Collège d'Ottawa.

Pendant leurs études de théologie, la plupart d'entre eux enseignent au Collège et une quarantaine, une fois prêtres, y font un stage plus ou moins prolongé comme professeurs.

On ne peut examiner tous les fruits qui nous permettraient de juger l'arbre. Il n'en reste pas moins que, parmi *les* Oblats formés au Collège, plusieurs feront leur marque dans la Congrégation. M^{gr} Augustin Dontenwill étudie au Collège de 1874 à 1878. Il y fait sa théologie de 1880 à 1885, y enseigne de 1885 à 1889 alors qu'il est envoyé en Colombie pour remplacer le P. James McGuckin qui vient d'être nommé recteur de l'Université d'Ottawa. Sacré évêque en 1897, il sera élu Supérieur Général (1908-31). Le F. Servule Dozois, étudiant en théologie de 1877 à 1881, enseigne au Collège de 1881 à 1885. Il devient provincial en 1903 et dès l'année suivante est nommé Assistant Général (1904-32). Le premier Canadien à occuper le poste de provincial (1891-97), le P. Joseph Lefebvre, fait sa théologie au Collège de 1855 à 1858. Il y enseigne de 1858 à 1864. Le premier Canadien nommé supérieur du Scolasticat Saint-Joseph (1906-13), le P. Guillaume Charlebois, fait sa première année de théologie au Collège avant la fondation du scolasticat. Sa première obédience fut pour le Collège (1888-90). Il retourne alors au Scolasticat comme professeur et économiste. Il sera plus tard provincial (1913-21). Les scolastiques Henri-Antoine Constantineau (1833-88)¹⁸ et Édouard Émery (1877-81) seront nommés recteurs de l'Université d'Ottawa (1898-1901 et 1901-05). Le premier supérieur du Juniorat du Sacré-Cœur (1891-1902), le P. Maxime Harnois, a étudié la théologie au Collège (1870-72).

Selon le P. Jean-Louis Bergevin, parmi les anciens du Collège (1848-77), 15 ont été ordonnés pour le diocèse d'Ottawa, 9 pour d'autres diocèses de l'Ontario, 10 pour des diocèses des États-Unis, un de la Nouvelle-Écosse. Deux sont devenus Jésuites.

Cette liste est sûrement incomplète puisque le rapport que le P. Tabaret fait au gouvernement pour l'année 1861 mentionne que

Amongst the students who have gone forth from its halls, might be mentioned 36 Priests at present employed in the Diocese of Ottawa, and who have received the whole or part of their education at the College¹⁹.

Parmi ceux qui ont été ordonnés prêtres, le P. Bergevin signale avec fierté ceux qui ont accédé à l'épiscopat: M^{gr} Thomas Duhamel, évêque puis archevêque d'Ottawa; M^{gr} Alexander MacDonell, évêque d'Alexandria; M^{gr} Patrick Ryan, auxiliaire puis évêque de Pembroke; M^{gr} William McDonell, deuxième évêque d'Alexandria²⁰.

Il apparaît donc clairement que, malgré les imperfections et les conflits que ne manque pas de créer la situation complexe d'étudiants en théologie qui doivent aussi enseigner au Collège, le Collège d'Ottawa a tout de même rendu d'éminents services à l'Église canadienne et à la Congrégation des Oblats.

C'est avec l'examen de ces conflits qui seront résolus par l'établissement du Scolasticat Saint-Joseph en 1885 que nous terminons ces quelques pages.

V - Tension grandissante entre le Scolasticat et le Collège.

La période que nous retraçons n'a cependant pas été sans difficultés ainsi qu'on s'en rend compte en lisant la correspondance des pères de l'époque. Le 4 octobre 1869, le P. Lepers s'en plaint au provincial:

...l'étude des matières classiques absorbe une trop grande partie de leur temps; plusieurs négligent leur théologie dogmatique surtout: et sans vouloir condamner un système regrettable au point de vue des études ecclésiastiques, on est exigeant à l'excès pour la correction des devoirs d'élèves de sorte que le moindre professeur avec quelques élèves a

besoin au moins de deux heures sérieuses d'étude pour préparer les classes ou corriger les copies²¹.

L'année suivante, il constate que les Canadiens

...ne sont pas studieux par caractère et il faut plus d'une fois revenir sur ce point. La presque totalité se contente fort volontiers du strict nécessaire dans toutes les branches des études ecclésiastiques: ils n'aiment pas en général les études spéculatives et sérieuses; c'est beaucoup si on peut développer leur intelligence pour les mettre à la hauteur de leur position; ils ont bien envie de paraître, mais pourvu qu'il ne leur en coûte pas trop²².

Il est un peu moins sévère quelques jours plus tard:

...faire marcher de concert leurs classes et leurs études théologiques; donner leurs soins à leurs classes et leur application à leurs propres études, c'est là une chose qui exige de leur part de la générosité et dont ils s'acquittent avec une bonne volonté dont il faut leur tenir compte²³.

Le P. Boisramé, qui avait presque vingt ans d'expérience au Grand Séminaire de Fréjus et dans les scolasticats et noviciats de France et d'Irlande, est envoyé au Canada comme modérateur des scolastiques au Collège d'Ottawa. Il n'est pas satisfait de la situation qu'il y trouve:

Que nos scolastiques ne soient point à leur place au Collège, vous le savez, le compte rendu fait au Chapitre général (1873) le dit positivement. Personnellement, à part une ou deux exceptions, je trouve qu'au lieu de faire des progrès dans l'esprit religieux, ils le perdent. [...] Ils échappent à l'action et à l'influence du modérateur et de ceux qui sont préposés à la direction. [...] Pourquoi d'un autre côté, puisqu'il y a déjà un • cours de théologie à Lachine, n'y pas laisser nos scolastiques? On dira: mais le Collège? Assurément je souhaite toute sorte de prospérité au Collège. Il me semble qu'il marcherait mieux encore si le Scolasticat et le Séminaire n'y étaient pas²⁴.

Le rapport présenté au Chapitre général auquel le Père fait allusion est plus nuancé:

Le scolasticat continue toujours d'être uni au Collège d'Ottawa. Nos Frères scolastiques, qui sont nombreux, ont rendu au Collège des services réels; il est probable que, sans eux, le Collège n'eut pas su se soutenir. Il y a certainement des inconvénients dans une position aussi compliquée, et l'on peut douter qu'ils soient compensés par les avantages qu'en reçoit le scolasticat. Néanmoins, on peut dire que le travail auquel sont soumis nos Frères scolastiques au Collège développe et fait apprécier leurs facultés, leur sens pratique, l'énergie de leur caractère et l'étendue de leur dévouement. Jusqu'à présent, nos Frères ont donné l'exemple du bon esprit qui les anime. Il n'est pas moins vrai que la situation actuelle ne peut être considérée que comme transitoire. Depuis l'année 1867, le scolasticat du Canada a donné seize Prêtres, ayant tous acquis une instruction suffisante et étant tous formés aux doctrines enseignées dans la Congrégation²⁵.

Pour sa part, le P. Fournier, le premier Canadien qui a remplacé temporairement le P. Lepers comme modérateur des scolastiques et directeur du grand séminaire d'Ottawa, se plaint au provincial du peu d'égard que les Pères et les élèves du Collège ont pour les scolastiques qui y enseignent:

Les élèves les traitent avec mépris. On refuse de leur obéir et cela ouvertement. Leur autorité n'est nullement soutenue par qui de droit. Il leur est à peu près défendu de punir. S'ils envoient les élèves aux autorités, les élèves reviennent sans punition et recommencent de nouveau leur tapage²⁶.

Lorsque le P. Lepers reprend la direction des scolastiques et des séminaristes, il juge la situation de plus en plus intolérable:

Il est à désirer que l'œuvre du Scolasticat puisse au plus tôt être retirée du Collège pour vivre sa vie. Plus le nombre augmente et plus c'est une charge difficile de *les* suivre dans tous les dédales du Collège. S'il doit en arriver onze ou douze l'année prochaine, ne vaudrait-il pas mieux, si la chose est possible, d'en sacrifier quelques-uns au Collège pour quelque temps et de mettre les autres à part pour *les* former à leur vocation et à des études plus sérieuses. C'est le manque d'études sérieuses qui empêche plusieurs de se développer comme ils le pourraient²⁷.

Il y revient quelques mois plus tard:

C'est ce qui fait soupirer après la séparation; car les choses ne changeront pas beaucoup: les médiocres ne feront jamais des religieux, les bons ne se formeront point comme ils le pourraient. [...] Je vous prie de presser les choses autant que cela vous est prudemment possible. [...] Vous ne vous étonnez point que je vous parle des besoins de l'œuvre: je ne dirais point; delenda est Carthago, mais plutôt toujours Roma ædificanda²⁸.

Durant la visite canonique de la province, le P. Louis Soullier, assistant général, avait décidé que «le scolasticat, provisoirement adjoint au Collège d'Ottawa, sera aussi doté d'un domicile

spécial ...

Il faut signaler toutefois ce que le P. Lepers écrit au provincial:

Il avait déclaré que les scolastiques étaient dans la maison pour leurs études, qu'ils étaient prêts au Collège pour les besoins des classes: il avait fortifié l'action du Modérateur de sorte que l'on reconnaissait, parmi les pères, le scolasticat régulièrement constitué. Ce sont ces deux points que l'on voudrait ruiner peu à peu par de nombreux plans [...] ³⁰.

Il semble bien que le Supérieur Général ait finalement cédé à des pressions venues du Canada parce que le procès-verbal du Conseil provincial du 30 août 1878 note ce qui suit:

3° - Le Conseil a été ensuite saisi de la question du scolasticat de la Province. La lettre que nous a envoyée le T.R.P. Général et qui demande la séparation immédiate d'avec le Séminaire diocésain d'Ottawa pour être établi à notre maison de Hull a reçu toute l'attention du Conseil et cela surtout pour faire droit aux désirs de notre T.R.P. Général et aux vœux de l'administration générale. La lettre du R.P. Admoniteur a été lue et soumise au plus sérieux examen toujours par le mobile d'une obéissance fidèle et cordiale aux moindres désirs de l'Autorité.

Un tel préambule ne peut que préparer un refus. Mais continuons la lecture.

Après examen, le Conseil ose encore soumettre son humble opinion. Tous les membres du Conseil sont unanimes à désirer la séparation qui ne peut être qu'avantageuse, positis ponendis, aux véritables intérêts de la Province et à nos jeunes sujets en particulier. Mais cette séparation bien que ardemment et sincèrement désirée par tous rencontre des objections à vrai dire insurmontables pour le moment.

1° - Les frais d'installation et d'entretien dans n'importe quelle maison, au Noviciat de Lachine, ou à Buffalo, seraient une charge bien lourde et par le temps qui court une imprudence au sujet de nos finances. La maison de Hull dont parle le projet n'a pas arrêté un seul instant la délibération du Conseil qui n'a rien vu là de pratique.

2° - Une autre difficulté aussi sérieuse et encore plus insurmontable est celle du personnel. En ce moment nous sommes gravement embarrassés pour pourvoir vaillamment le Séminaire diocésain d'Ottawa qui est en même temps le Scolasticat de la Province et ce serait précisément le moment choisi pour inaugurer un autre séminaire. On peut aligner des belles phrases sur le papier mais il est bon aussi de ne pas perdre de vue la réalité quelque désenchantante qu'elle puisse être. Nous sommes actuellement sans modérateur; nous avons à peine un ou deux professeurs et l'on nous demande de plus un Supérieur, un Modérateur et des Professeurs qui, séparés, puissent former quelque chose de sérieux et de rassurant pour l'avenir de la Province. Évidemment, il faut que le projet malgré sa beauté subisse l'impérieuse nécessité des circonstances.

Et ces circonstances, nous croyons à propos de le consigner ici, ne sont pas aussi mauvaises qu'on nous les présente. L'expérience de dix ans passés au Collège et consacrés à l'œuvre permet à un membre du Conseil (le père Tortel, 1858-68) de l'attester en toute bonne foi et en toute simplicité. Fort de cette expérience, ce membre osa protester contre le préjugé que le Supérieur actuel du Collège (le père Tabaret) ne voit que son œuvre et sacrifie l'éducation et l'instruction de nos Frères scolastiques aux intérêts de cette même œuvre. Nous savons que cela n'est pas et que des actes tout à fait transitoires de dévouement ne paraîtront à personne un tort fait à l'éducation de nos jeunes gens. Il faut bien reconnaître encore que la présence des séminaristes séculiers crée le stimulant et le ressort de l'émulation pour l'insouciance et la paresse qui sont aussi tenues puissamment en échec par les examens publics faits sérieusement en présence de l'autorité diocésaine et des RR.PP. du Collège. Si l'on veut aussi tenir compte de nos SS. Règles et en accomplir les prescriptions scrupuleusement au sujet des droits respectifs du Modérateur et du Supérieur ainsi qu'à propos de l'admission aux SS. Ordres, il n'y aura rien dans le statu quo qui mette en péril les intérêts de nos Frères scolastiques et nous attendrons que la Providence vienne à notre aide pour mettre à exécution le projet de la séparation actuellement irréalisable ³¹.

C'est dans ce contexte qu'il importe de lire le rapport du P. Antoine au Chapitre général de 1879:

Le scolasticat continue à être uni au Séminaire d'Ottawa, on n'a pu faire autrement jusqu'à présent; le personnel de professeurs et les ressources manquant pour procurer une installation que tous désirent et qui plus tard pourra s'effectuer, on l'espère du moins; cependant, l'état actuel offre des avantages.

Plusieurs des Frères scolastiques, étant employés à faire des classes au Collège d'Ottawa, donnent occasion de juger de leur sens pratique comme du dévouement dont ils sont animés; l'on est heureux de pouvoir constater qu'ils sont doués d'un bon esprit et pleins de zèle pour accomplir l'une des œuvres les plus importantes de la province: celle de l'enseignement. C'est le scolasticat qui a fourni le plus grand nombre des bons professeurs, aujourd'hui élevés à la prêtrise, que possède le Collège ³².

Le P. Antoine, à quelques reprises, songea à Buffalo comme emplacement pour le scolasticat, mais chaque fois, le Conseil général s'y opposa parce que la Congrégation ne pouvait fournir le personnel supplémentaire qui était nécessaire à cette fondation.

Entre-temps, le P. Mangin, qui avait été directeur du grand séminaire d'Ottawa en 1866, avant d'exercer son ministère aux États-Unis jusqu'en 1878, avait été rappelé au Collège comme Modérateur des scolastiques (1878-85). Il n'est pas du tout satisfait de la situation. Le nombre des étudiants ayant augmenté, les scolastiques doivent enseigner davantage, et cela d'autant plus que les séminaristes ne le font plus, écrit-il au Supérieur Général:

Autrefois les Séminaristes du diocèse étaient aussi employés au Collège, mais M^{sr} (Duhamel) s'y est opposé et, depuis quelques années, ils n'ont que leur théologie à faire, en sorte que nos frères, se trouvant vis-à-vis d'eux dans un état d'infériorité, les frères le comprennent et s'en plaignent; mais que faire?

Je sais que le dernier chapitre qui a fait un si grand intérêt aux études s'est occupé de notre situation. Je sais aussi que vous avez recommandé au R. Père Provincial de voir à ce que nos frères ne soient pas trop employés au Collège; mais que peuvent ces recommandations en présence des besoins croissants du Collège? On se trouvera toujours en face de cet axiome: il n'y a pas moyen de faire autrement, quand on pourra on le fera. C'est très bien, mais c'est qu'en attendant nos frères ne font que des études incomplètes et resteront toujours dans la suite des sujets incomplets d'où l'avenir aussi bien que l'honneur de notre congrégation se trouvent fortement engagés dans cette question: S'il faut que le pauvre Collège d'Ottawa qui coûte tant de sacrifices et rapporte si peu, vive, soit, mais il ne faudrait pas pourtant que ce soit au détriment de l'œuvre qui seule peut assurer l'avenir de la province. Si au moins on se contentait de sacrifier une fois pour toutes 4 ou 5 frères à cette œuvre-là, les autres pourraient étudier en paix; mais non il faut qu'ils y passent tous les uns après les autres, on n'en excepte que ceux qui ne sont bons à rendre aucun service.

Pardonnez-moi, mon très révérend père, ces réflexions qui peut-être sont hors de propos. Elles me sont suggérées par le vif désir que j'ai de voir nos frères placés dans des conditions plus favorables pour leurs études et aussi pour leur formation religieuse, que celles dans lesquelles ils se trouvent à présent. C'est aussi le désir le plus ardent du professeur de dogme, le R. père Froc qui souffre autant et plus que moi de cet état de choses, car c'est surtout la partie dogmatique qui est négligée presque totalement par les uns et considérablement par tous³³.

À la suite de cette intervention, le Conseil général défend que les scolastiques continuent d'enseigner au Collège pour qu'ils se consacrent exclusivement à l'étude de la théologie. On fait cependant une exception pour le F. Leyden, professeur de hautes mathématiques, que le Collège ne peut remplacer et qui, par ailleurs, «à raison de son talent, peut faire sa classe et suivre le cours de théologie, sans détriment pour ses études»³⁴.

C'est au Conseil provincial du 7 février 1883 que la séparation du scolasticat d'avec le Collège d'Ottawa fut décidée.

La mesure est très grave au point de vue financier et aussi pour le personnel. Pourtant, vue les avantages de cette séparation et surtout la volonté expresse de nos Supérieurs majeurs réclamant l'exécution de cette mesure aussitôt qu'elle serait possible, on est convenu d'aller de l'avant confiants que nous sommes aux bénédictions promises à l'obéissance. Bien que la question du Noviciat anglais prime celle de la séparation du scolasticat, le Conseil est d'avis de séparer les deux maisons aussitôt que possible³⁵.

La décision du Conseil suscita bien des discussions dans la communauté oblate d'Ottawa. Pour en finir, le provincial réunit à nouveau son Conseil à l'issue de la retraite annuelle au Collège d'Ottawa le 30 août 1883. Voici ce qu'en dit le procès-verbal:

Le R. P. Provincial a ensuite exposé les 3 projets relatifs à la location du scolasticat:

1° – Prendre l'aile du côté de l'église St-Joseph pour l'usage des scolastiques en leur abandonnant le jardin derrière l'église [...].

2° – Bâtir sur le terrain déjà acquis de l'autre côté de la rue derrière l'église en achetant un certain nombre de lots pour l'agrandissement du terrain. On pourrait y construire également une église dont le besoin se fait sentir pour séparer les deux populations qui fréquentent l'église déjà existante.

3° — Construire sur le terrain de la ferme, en agrandissant la propriété pour dédommager le Collège³⁶.

Le P. Philémon Provost, économiste provincial, favorise le premier plan qui serait moins coûteux. Le P. Bournigalle «rejette entièrement le premier projet» et se prononce pour le second parce que sa proximité n'entraînerait pas la multiplication des professeurs. C'est le P. Mangin, modérateur des scolastiques, qui aura finalement gain de cause. Il insiste qu'il faut donner aux scolastiques une maison bien à eux, séparée et même éloignée du Collège et du Grand Séminaire. Il ne s'oppose d'ailleurs pas à ce que les professeurs affectés au scolasticat puissent

donner des cours au Grand Séminaire rattaché au Collège.

La construction commence à l'automne de cette année. En raison du coût trop élevé des plans proposés au Conseil provincial du 9 octobre, on ne bâtera «que le corps principal avec l'aile destinée à la chapelle »³⁷. C'est dans cet édifice que le scolasticat s'installera définitivement au début de septembre 1885, sous la direction du P. Mangin, premier supérieur.

En terminant cet exposé, qu'il me soit permis de rendre hommage à ces Pères venus de France et dont la plupart ont réussi à s'adapter aux conditions souvent pénibles et défavorables dans lesquelles ils se trouvaient placés dans une terre étrangère à plus d'un titre. Ils ont été de véritables missionnaires qui ont bâti une Église locale et une province que le Scolasticat Saint-Joseph parviendra à «canadianiser» pour de bon. Les recrues canadiennes qui ont étudié la théologie au Collège tout en enseignant et en se préparant au sacerdoce missionnaire ont droit, elles aussi, à notre admiration et à notre respect. Les uns et les autres ont préparé dans l'ombre et à travers maints obstacles la fondation du Scolasticat Saint-Joseph dont nous fêtons le Centenaire et qui a assuré une formation intellectuelle, religieuse, sacerdotale et missionnaire de très haute qualité à plus de 1 500 prêtres oblats.

Les succès du Scolasticat Saint-Joseph seront évidemment plus éclatants que son prédécesseur logé au Collège d'Ottawa. Il n'est peut-être pas tout à fait inutile qu'on ait pris le temps de s'arrêter aux débuts très modestes qui ont préparé son entrée en scène.

Roger GUINDON, O.M.I.

NOTES :

- 1 *Codex historicus* du Scolasticat Saint-Joseph, 1885-1910, p. 1.
- 2 Cf. G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire de la congrégation des missionnaires oblats de Marie Immaculée dans l'est du Canada*, t. VII, Ottawa, 1968, p. 78-82.
- 3 G. CARRIÈRE, *Dictionnaire biographique des oblats de Marie Immaculée au Canada*, t. H, Ottawa, 1977, p. 391.
- 4 Il faut bien se rappeler que la formation du clergé diocésain dans les séminaires (autant au Haut-Canada qu'au Bas-Canada) s'est effectuée dans les collèges classiques où les séminaristes donnaient des cours, «faisaient de la discipline» et suivaient quelques cours de morale et de dogme.
- 5 *Registre du Conseil provincial*, 21 septembre 1853, vol. 2, T. I, p. 20.
- 6 Conseil provincial, 9 mai 1857, T. I, p. 65-66.
- 7 H. Tabaret à M^{gr} de Mazenod, 29 novembre 1857.
- 8 La Côte de sable est située à un mille au sud de la cathédrale et deviendra le site permanent du Collège d'Ottawa et des églises du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph.
- 9 H. Tabaret à J. Fabre, 19 octobre 1863. to *Ibidem*. 11 Lettre 4 mai et 26 décembre 1869; 10 octobre 1876. Montréal, Archives provinciales o.m.i.
- 10 *Ibidem*.
11. Lettre 4 mai et 26 octobre 1869 ; 10 octobre 1876. Montréal, Archives provinciales, o.m.i.
- 12 Conseil provincial, 15 avril 1854.
- 13 Lettre au P. J. Fabre, 31 janvier 1868. Cité dans G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire*, T. VII, p. 38.
- 14 IDEM, 9 octobre 1869. Cité dans G. CARRIÈRE, *loc. cit.*, p. 39.
- 15 G. CARRIÈRE, *loc. cit.*, p. 26-27.
- 16 G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire*, T. VI, p. 229-236.
- 17 Le Collège d'Ottawa recevra sa charte civile en 1866 et sa charte pontificale en 1889.
- 18 11 demeure au Collège, ainsi que le P. Germain-Honorius Gauvreau, lorsque les autres scolastiques déménagent à Archville. Cf. *Les fêtes du Scolasticat*, 29-31 août 1910, p. 63 et 129.
- 19 G. HoiGINS, *Doctonentary history*, T. XVIII, p. 174.
- 20 J. L. BERGEVIN, *L'Université d'Ottawa. Vocations sacerdotales et professions libérales*, 1848-1928. Ottawa, 1929, p. 19.
- 21 L. du P. L. Lepers au P. F. Vandenberghe, 4 octobre 1869.
- 22 IDEM, 26 septembre 1870.
- 23 IDEM, 5 octobre 1870.

- 24 L. du P. P. Boisramé au P. J.-E. Antoine, 20 mai 1874.
25 *Missions O.M.I.*, 1873, p. 324-325.
26 L. du P. J. Fournier au P. J.-E. Antoine, 10 janvier 1876.
27 LEPERS, 28 décembre 1876.
28 IDEM, 2 avril 1877.
29 *Missions O.M.I.*, 1879, p. 363.
30 L. du P. F. Lepers au P. J.-E. Antoine, 23 octobre 1877.
31 Conseil provincial, 30 août 1878, p. 235-236.
32 *Missions O.M.I.*, 1879, p. 365.
33 L. du P. J. Mangin au P. J. Fabre, novembre 1879.
34 Conseil général, 14 juin 1880.
35 *Registre du conseil provincial*, 7 février 1883, vol. 2, p. 257.
36 *Ibidem*, 30 août 1883, p. 258.
37 *Ibidem*, p. 261.

Une volonté constante de progrès

SUMMARY — This is the witness of an Oblate who spent the major part of his life at St. Joseph's Scholasticate. The personnel of this house ardently devoted themselves to the task of imparting a most comprehensive kind of training to the young Oblates confided to their care. The extent and depth of the branches of knowledge which they deployed and the many means used to facilitate their assimilation are characteristics indelibly impressed in the memory of the author. It was desired that everything be of the best quality possible and that the available resources be exploited to the maximum. Three things were considered indispensable: an earnest personal and community spiritual life, an unremitting effort of study in view of attaining an integral culture, and an apostolic and missionary orientation responsive to the directives of the Church.

Cet article puise à même mes souvenirs; souvenirs ravivés par la célébration du centenaire de la maison. Il se rapporte à mon premier séjour au Scolasticat de 1928 à 1953. Ce n'est pas le résultat de patientes recherches dans nos riches archives.

L'écrit a donc avant tout valeur de témoignage. Un témoignage qui se veut honnête; mais reste inspiré par une mémoire du cœur nécessairement sélective.

Premières impressions.

Dès mon arrivée au Scolasticat, je fus agréablement impressionné par l'accueil cordial, joyeux et de bon goût qu'on y faisait aux nouveaux profès que nous étions. C'était à «La Blanche», maison de campagne. Puis ce qui me frappa ce fut la richesse de vie qui animait la communauté que dirigeait le père J.-M.-R. Villeneuve. Richesse par l'ampleur et la variété des éléments de cette vie (y compris les séjours à la maison de campagne «La Blanche»); mais richesse aussi par l'élan vital et l'étonnant esprit de marche en avant qui comblaient mes attentes et qui m'ouvraient à des perspectives insoupçonnées. Sortant du noviciat, marqué de la calme influence du très estimé père Guillaume Charlebois, maître des novices, je me trouvais plongé tout d'un coup au sein d'une véritable ruche, débordante de vie généreuse, profonde, variée. Une vie totalement consacrée à la tâche qui était sa raison d'être.

La tâche commune c'était bien sûr, la formation des scolastiques. On s'y appliquait consciencieusement avec une ardeur peu commune. L'ampleur et la profondeur des connaissances auxquelles on avait recours et la variété des moyens mis en œuvre pour mener la tâche à bonne fin restent des caractéristiques qui s'imposent à ma mémoire.

Exploitant au mieux les ressources disponibles (qui étaient limitées), on voulait que tout, tout, soit de la meilleure qualité possible.

Ici, je veux rendre hommage aux oblats du Scolasticat de cette époque. Je mentionne en particulier la merveilleuse contribution quotidienne tant au spirituel qu'au temporel de notre groupe de frères «convers» à l'œuvre de la maison. Cette œuvre, ils la comprenaient, ils l'aimaient en vrais fils de famille; de tout leur cœur et de tous leurs talents variés.

Un modèle de formation.

Le Scolasticat vivait à l'heure de *«L'un des vôtres»*. La biographie et surtout le biographe de Paul-Émile Lavallée maintenaient bien en évidence l'idéal qui inspirait notre formation. Notre vécu était tout à la fois vaste, varié, profond, intense. Il évoluait dans une atmosphère d'ouverture, de confiance, de simplicité dans les contacts et de joyeuse fraternité.

On cherchait à acquérir une formation qui ne négligerait aucun des trois éléments considérés comme indispensables : une vie spirituelle individuelle et communautaire fervente, une vie d'études intense et ouverte à une culture intégrale, une orientation apostolique et missionnaire à

l'écoute des directives de l'Église du temps.

Il faut signaler en tout cela une créativité jamais à bout de souffle et une ouverture vraiment courageuse, compte-tenu des normes et coutumes qui prévalaient à l'époque.

Ensemble on s'appliquait à une constante recherche de la perfection dans tous les domaines; en quête des moyens les plus aptes à la favoriser. Cette poursuite du parfait s'effectuait de façon solidement équilibrée, grâce à un ordre de valeurs clairement défini et centré sur un meilleur service de l'Église du Christ.

Progresser pour mieux servir.

Rien n'était considéré trop bon pour nous préparer à notre tâche de religieux-prêtres oblats.

En 1935, lors du cinquantenaire, le cardinal Eugenio Pacelli, secrétaire d'état de Pie XI, dans une lettre adressée au père Donat Poulet, supérieur, s'exprimait en ces termes:

Votre Scolasticat de Saint-Joseph ne peut-il pas aussi se vanter bien légitimement d'avoir été le champ d'études et d'action de Celui que la Providence devait appeler à illustrer par l'éclat de la Pourpre Romaine l'Église métropolitaine de Québec? Quand on sait que Son Éminence le cardinal Rodrigue Villeneuve y a passé trente ans de sa vie, dont dix comme supérieur, on ne peut s'étonner qu'une Maison ait conservé une si profonde empreinte, qui la place au premier rang dans le champ de la formation spirituelle, religieuse et intellectuelle, avec la caractéristique d'une particulière dévotion au Siègne de Pierre.

C'était nous confirmer dans nos convictions. Nous avions conscience de participer à la vie d'une maison de formation de grande valeur, qui se situait à la pointe du progrès; et nous en étions fiers. D'autres collaborateurs à *Vie Oblate Life* retracent les origines de la maison, ses réalisations et son rayonnement de même que l'influence du père J.-M.-R. Villeneuve. Je veux insister sur ce qui me semble caractériser le Scolasticat durant cette période de son plein essor qu'on a qualifié de «sommets», au cours de nos fêtes du centenaire. Je m'applique donc à illustrer comment se concrétisait cette recherche équilibrée et constante du plus parfait que j'ai mentionnée plus haut.

En bref, cette recherche consistait en une application consciencieuse à mieux faire ce qui se faisait déjà et en un accueil sans délai du nouveau qu'on discernait devoir être une amélioration. C'était, menées de pair, la fidélité à perfectionner l'acquis et l'ouverture généreuse, immédiate à ce qui dans le nouveau était discerné comme devant être une amélioration.

Formation missionnaire.

Le contact régulier avec des oblats – évêques, prêtres et frères missionnaires – contribuait entre autres facteurs, à développer l'esprit missionnaire chez les scolastiques. De même des lectures et des conférences; notamment celles du brillant père Pierre Duchaussois. Mais l'ouverture du Basutoland (Lesotho) aux oblats de la Province, et plus tard celle de l'Amérique latine, fut sans conteste un stimulant d'une extraordinaire efficacité.

Au Scolasticat on était bien convaincu que le zèle surnaturel, le renoncement et un certain degré de savoir-faire, de débrouillardise étaient indispensables au futur missionnaire. Mais on croyait que cela restait nettement insuffisant. On tenait à ce que le futur missionnaire soit solidement fondé en doctrine. En une doctrine bien éclairée par des études qui le préparent à une pastorale adaptée aux peuples à évangéliser tels qu'ils sont en leur réalité. C'était une approche qui tout en étant simple n'acceptait pas d'être simpliste. Pas question de se satisfaire d'une préparation de qualité moindre; pas pour des missionnaires des pauvres respectueux de leurs ouailles et dignes de leur vocation. Toute intervention, venant de l'extérieur et qui était perçue comme allant à l'encontre de cette conviction était rejetée sans hésitations ou bien elle était tout simplement ignorée discrètement...

Les ressources du temps dans le domaine missionnaire, c'étaient d'abord les documents pontificaux, surtout ceux de Benoît XV et de Pie XI. Puis ce fut l'éclairage que fournissait la

missiologie naissante. De là une série continue d'initiatives: le recours à la compétence du père Albert Perbal, la spécialisation à Rome du père Jos.-É. Champagne, l'organisation et la conduite de semaines d'études missionnaires par le père Léo Deschâtelets, la fondation de l'Aide intellectuelle missionnaire et l'introduction de cours de missiologie dans le programme régulier de la théologie.

Tout cela conduisit à la fondation de l'Institut des sciences missionnaires à l'Université, grâce à l'indomptable ténacité du père J.-É. Champagne.

Le scolasticat peut être fier du nombre et de la qualité des missionnaires qu'il a préparés et fournis aux églises du nord canadien, de l'Afrique, du Laos, des Philippines, de l'Amérique latine et de la Scandinavie.

Vie oblate et vie de prière.

Dans le riche ensemble de notre vie au Scolasticat, la fidélité aux exercices de prière communautaire avait une place de choix. L'importance du sujet justifierait un ample développement. Dans le cadre de cet article je me limite à mettre en relief le caractère proprement oblat de notre formation et le soin qu'on apportait à la prière liturgique.

Mais auparavant je veux au moins mentionner l'importance donnée dans la formation des scolastiques à une dévotion fervente à la Vierge Marie et à une connaissance approfondie de la théologie mariale.

L'apport unique dans ce domaine du regretté père Marcel Bélanger mérite d'être mieux connu.

Notre dévotion mariale connut une manifestation sommet lors de notre collaboration active à la préparation et à la réalisation du Congrès Marial national d'Ottawa en 1947. L'accueil fait en cette occasion à la Vierge pèlerine du Cap-de-la-Madeleine servit de préparation immédiate à cette extraordinaire manifestation de dévotion mariale populaire.

Formation oblate.

Cinq fois par semaine, le supérieur entretenait les scolastiques d'un sujet de spiritualité.

En 1928 paraissait la «nouvelle édition des saintes Règles». La plupart du temps, le père Villeneuve nous en commentait le texte durant cette demi-heure de «lecture spirituelle». Il était particulièrement compétent en la matière, ayant lui-même grandement contribué à la préparation du texte et à son adoption en chapitre général. Ses successeurs continuèrent cette tradition durant des années.

Notre connaissance de l'histoire de la Congrégation était singulièrement favorisée par le développement de nos archives auxquelles nous avons accès. Mais on s'appliquait également à nous tenir au courant de la vie actuelle de notre famille religieuse.

Les *Études oblates* (revue et autres publications) contribuaient pour leur part à une meilleure connaissance de la «spiritualité de la Congrégation».

Grâce à la bienveillance de la Maison Générale et au travail acharné des pères Léo Deschâtelets, J.-É. Champagne et Dorius Laferrière, nous avons au Scolasticat une copie dactylographiée d'un bon nombre d'écrits du Fondateur; de même que des actes des chapitres généraux.

Nous puisions librement à ces sources; particulièrement aux écrits de M^{gr} de Mazenod. Mais nous ne nous contentions pas d'une connaissance de tonalité historique. C'était surtout pour nous une manifestation de notre très vivante dévotion au Fondateur. L'oratoire de «La Mission» abritait une relique de son cœur, une réplique de l'autel «des vœux» de la chapelle d'Aix et une copie de la statue de la «Vierge au sourire». Nous avons là le lieu privilégié de notre piété

quotidienne. Une manifestation de «caractère privé», bien sûr, en attendant le jour ardemment désiré de la béatification.

Durant plusieurs années, paraissait chaque jour au babillard de la salle des scolastiques un texte intitulé «La pensée du Fondateur». C'était un extrait de ses écrits qu'on «actualisait» en le mettant en rapport avec un article des Règles ou avec un événement de la vie courante.

Le crédit de cette initiative et du travail quotidien qu'elle exigeait revient à un groupe de scolastiques convaincus. On croyait vraiment au Fondateur !

Vie liturgique.

Nous avons une vie liturgique qui savait être solennelle aux grandes fêtes, mais qui était toujours priante, soignée et simple en sa dignité. Comme dans d'autres domaines, le Scolasticat manifestait une grande ouverture au renouveau liturgique qui était en cours; grâce surtout à l'apostolat éclairé et courageux des Bénédictins, de Dom Gaspar Lefebvre en particulier.

Très tôt on mit en pratique une participation plus active à la célébration de l'Eucharistie sous la forme de ce qu'on appelait alors la «messe dialoguée». Quand, plus tard, Pie XII annonça la restauration de l'antique vigile pascale, c'est dans la nouvelle chapelle du Scolasticat qu'on la célébra dès que le décret fut en vigueur.

Mais ce qui est le plus en évidence dans notre vie liturgique à cette période, c'est le soin apporté au renouveau du chant liturgique et de la musique religieuse. On n'hésita pas à prendre les grands moyens pour mettre en pratique le *Motu proprio* de saint Pie X.

Don Lucien David, bénédictin français, fut invité à nous enseigner le chant «grégorien»: théorie et pratiques. Afin de donner suite à cette initiative, on envoya le père Conrad Latour étudier la musique sacrée à la *Schola Cantorum* de Paris. Ce même père Latour publia le recueil de cantiques, bien connu alors, et qui avait été fait en conformité des critères du *Motu proprio*. Puis on recourut aux services hautement compétents du père Jules Martel de l'Université d'Ottawa.

À l'école de ces maîtres, les scolastiques apprenaient à bien chanter. D'ailleurs certains d'entre eux devinrent des directeurs de chorale dont la compétence était reconnue. Je ne mentionne ici que le nom du père Maurice Giroux.

Nous avons du beau chant grégorien et aussi de la polyphonie classique fort appréciée. La chorale du Scolasticat connut des succès qui à l'occasion furent remarqués du grand public.

Formation pastorale.

C'est seulement vers la fin de l'époque dont il s'agit que la «pastorale» prit vraiment de l'ampleur dans la formation régulière des futurs prêtres. Mais l'orientation pastorale y était présente depuis toujours.

Des rencontres et des conférences maintenaient les scolastiques en contact avec les «pères du ministère»: prédication, retraites fermées, paroisses. La pratique de la «régence» commença plus tard.

Nous avons un professeur d'éloquence sacrée qui en plus de donner des cours, supervisait les «sermons» des scolastiques: composition et présentation en public. Le «service royal» et le «service marial» devenaient la chaire de cette présentation publique de plusieurs de ces sermons.

Dans le but de stimuler à une meilleure éloquence, on n'hésita pas à avoir recours pendant un certain temps aux services d'un professeur de l'extérieur; un laïc dont la compétence professionnelle était reconnue.

Quelques scolastiques eurent l'avantage de s'initier à l'enseignement du catéchisme à l'École de Mazenod sous la direction du curé oblat de la paroisse Sainte-Famille. Ils en profitèrent. Leur expérience les immunisa contre le malheureux préjugé qu'exprimait un brillant professeur de théologie à savoir que le porteur d'un diplôme de licence en théologie était habilité «et amplius» à l'enseignement du catéchisme. Le Scolasticat connut le privilège de compter au sein de son personnel des anciens, vrais modèles de pasteurs; tel l'inoubliable père Louis-M. Beaupré. Toujours disponible, animé d'une rare sagesse et d'un saint réalisme entreprenant, le père Beaupré se situait à l'extrême opposé des ennuyeux qui ne savent que réciter les louanges du passé.

Les autorités faisaient un choix de lecture, au réfectoire, qui nous tenaient à jour sur ce qui se passait «dans le monde». Elles invitaient des clercs et des laïques engagés dans divers domaines du monde du travail, des développements socio-économique et politiques. On nous donnait l'occasion de rencontrer et d'entendre des personnalités de l'étranger, tels Joseph Wilbois, maître-ingénieur français qui nous annonçait la venue des robots, «nos futurs esclaves d'acier», tels les philosophes Jacques Maritain et Étienne Gilson, tel le théologien Marie-Dominique Chenu, o.p., et d'autres encore.

On supervisait consciencieusement les travaux de genre historique, socio-économique, politique et de philosophie appliquée que faisaient des scolastiques dans un regroupement qui fonctionnait sous l'égide de saint Jean-Baptiste, patron des canadiens-français.

On voulait ainsi nous tenir au courant d'une pastorale ouverte aux situations concrètes et changeantes du monde contemporain. Le supérieur y pourvoyait aussi au cours des «lectures spirituelles» que j'ai déjà mentionnées.

Les relations avec les autres maisons de formation étaient très bonnes, non seulement au cours de compétitions sportives ou à l'occasion des fêtes, mais aussi dans le but d'échanger sur des problèmes de formation et de pastorale. Vers le milieu des années 40, le Scolasticat suscita la tenue de rencontres formelles, suivies, qui groupaient les supérieurs de grands séminaires et de scolasticats du secteur de langue française.

Action catholique.

À l'époque on s'éveillait à une participation organisée, active et responsable des laïques, à l'apostolat de l'Église. L'action catholique et surtout l'action catholique spécialisée fut acceptée d'emblée par le personnel dirigeant du Scolasticat; de même que la nécessité d'y préparer les futurs prêtres oblats, quelque soit d'ailleurs le champ d'apostolat où ils seraient appelés à travailler.

Certains pères du personnel apportaient une aide suivie à des confrères aumôniers d'action catholique. Ils le faisaient surtout en fin de semaine et durant les vacances, ajoutant ainsi à leur tâche de professeur à service complet et à celle de directeurs spirituels des scolastiques. Ces mêmes pères participaient aussi de façon active à des réunions et à des sessions d'action catholique.

Pouvant ainsi mieux comprendre de l'intérieur cet apostolat nouveau, on estimait pouvoir aider plus efficacement les scolastiques dans leur formation pastorale.

Cependant, malgré des pressions, parfois indiscretes, exercées de l'extérieur, le Scolasticat n'accepta pas d'appliquer à la vie de la communauté les méthodes et l'organisation de l'action catholique.

On voyait certainement grand profit à s'imprégner de l'esprit de réalisme et de collaboration active qui caractérisaient les mouvements d'action catholique. Mais on estimait que la mise en pratique d'une organisation de la vie qui était si bien adaptée à des laïques, comportait d'autre part trop d'équivoques pour qu'on puisse l'appliquer telle quelle à la vie de jeunes religieux. Ceux-ci se préparant à exercer un rôle proprement sacerdotal et à vivre

quotidiennement au sein d'une communauté religieuse au sens plénier du terme.

La vie d'études.

L'insistance sur les études était de règle dans notre maison. Cela faisait partie d'une recherche de perfection en tout; d'une recherche qui se voulait équilibrée. Les pages précédentes ont tenté de décrire comment cela se passait dans certains domaines de la formation oblate intégrale qu'on poursuivait. La même règle s'appliquait aux études. Le Scolasticat était reconnu pour la valeur des études qu'on y faisait.

Notre vie intellectuelle était réellement remarquable. Remarquable par la qualité de l'enseignement (compte tenu de l'époque) et remarquable par l'importance qu'on octroyait aux études dans la pratique quotidienne.

Malgré des ressources financièrement bien restreintes, on y allait avec largesse quand il s'agissait de la préparation du personnel enseignant. Des stages d'études de perfectionnement ou de spécialisation étaient pratique courante. Cela se faisait la plupart du temps, à l'étranger, surtout en Europe: Rome, Paris, Louvain, Fribourg entre autres. On complétait ainsi la préparation des professeurs en philosophie, en théologie, en Écritures saintes, en histoire de l'Église et en droit canonique.

La tenue à jour de notre excellente bibliothèque, non seulement nous fournissait un remarquable instrument de travail; elle constituait par elle-même un enseignement efficace. La bibliothèque nous redisait constamment que le savoir des prêtres oblats missionnaires des pauvres ne se limitait pas nécessairement à la fréquentation de manuels, même excellents d'ailleurs.

Vu dans cette perspective certaines acquisitions de notre bibliothèque devenaient des gestes singulièrement éloquentes. Je signale particulièrement l'acquisition de la collection complète de la Patrologie Migne (grecque et latine), l'achat d'éditions critiques des principaux manuscrits de la Bible (ancien, nouveau Testament), l'achat d'éditions critiques de philosophes d'importance, en particulier des anciens philosophes grecs. S'ajoutaient à cela des instruments de travail et des études spéciales qui permettaient la fréquentation de ces sources. Fréquentation modeste, bien sûr, mais tellement éclairante sur ce que signifie une vie d'études ouverte.

Notre maison méritait son qualificatif de scolasticat «intellectuel», entre autres qualificatifs.

Scolasticat «intellectuel».

N'empêche que vu de l'extérieur, le Scolasticat d'Ottawa apparaissait à plusieurs comme étant de caractère à prédominance intellectuelle. Cela nous valait taquineries et boutades; mais aussi un certain degré d'incompréhension et de critique à l'intérieur de la Congrégation.

Aussi longtemps que cela restait dans les bornes d'une pratique de bonne «charité de confrères», il suffisait d'un peu d'humour pour que tout se passe bien. Mais l'humour ne suffisait plus si on allait plus loin. Aussi lorsque, à un moment donné, on fit des démarches pour que des scolastiques destinés aux missions soient confiés à une autre maison de formation oblate (à court de sujets), laissant les autres à Ottawa, surtout ceux qu'on orientait vers l'enseignement, la réaction du personnel dirigeant du Scolasticat «intellectuel» d'Ottawa ne se fit pas attendre: Un refus péremptoire. Pas question de mettre en danger l'intégralité de la formation oblate donnée à Ottawa en paraissant atténuer le caractère missionnaire de cette formation.

Le Scolasticat et l'Université d'Ottawa.

Je termine en traitant très brièvement de ce sujet. Les relations entre le Scolasticat d'alors et l'Université d'Ottawa; surtout avec ce qu'à un moment donné on a convenu d'appeler les Facultés

ecclésiastiques. Ces relations ont été des plus étroites. Très étroites, tout en respectant parfaitement l'autonomie de chacune des deux institutions concernées et au grand profit de chacune d'elles.

Il est sûr que pour un scolasticat à la recherche du parfait, dans les études comme dans le reste de sa vie, fonctionner avec des facultés universitaires était un très grand avantage. Quel stimulant pour les professeurs et pour les étudiants ! Quelle occasion précieuse d'être ouvert à un milieu qui n'est pas restreint aux murs, si vastes soient-ils d'un séminaire. La formation des scolastiques a grandement profité du milieu universitaire.

D'autre part le Scolasticat a fourni une contribution décisive, prépondérante aux premières années des Facultés ecclésiastiques et à leur approbation officielle par Rome. (Ajoutons en passant que la *Revue de l'Université d'Ottawa* est née et a connu ses armées «d'enfance» au Scolasticat. J'ai déjà signalé les origines de l'Institut des sciences missionnaires).

Vint ensuite la remarquable contribution du Séminaire Saint-Paul aux Facultés ecclésiastiques – sans oublier les pères de la rue Laurier qui enseignaient à ces mêmes facultés.

La contribution du Scolasticat pour prépondérante qu'elle ait été, n'a jamais été de caractère possessif. Un seul fait suffit à le démontrer sans réplique possible. Pendant des années professeurs et étudiants quittaient le Scolasticat et se rendaient aux salles de cours de philosophie et de théologie de la rue Wilbrod. On tenait à ce que les Facultés ecclésiastiques de l'Université soient bien autonomes c'est-à-dire qu'elles ne dépendent pas en fait d'aucune institution qui ne soit pas l'Université elle-même.

Dans cette perspective, on comprend bien le sens et la portée du singulier hommage que le père Gilles Marchand alors recteur de l'Université d'Ottawa a rendu au Scolasticat en 1935, lors des fêtes du cinquantenaire de la maison. Je cite de son allocution un résumé écrit en style télégraphique: «Un mot: relations entre le scolasticat et l'Université. Si l'Université a été comblée des faveurs du Saint-Siège, elle le doit pour une grande part au Scolasticat Saint-Joseph. Il a de quoi faire des jaloux [...] Particulièrement [à cause de la] constitution nouvelle. Actions de grâces. Nous les devons ces faveurs pour une bonne part au Scolasticat. C'est surtout cette maison qui formait les facultés ecclésiastiques et qui attira les regards du Saint-Siège. Tous les progrès ont germé ici depuis longtemps. Toutes les organisations ont originé dans «la salle des Pères» [du Scolasticat]... «reconnaissance officielle de l'Université. Les relations doivent continuer!»

Donc relations de collaboration très favorables de part et d'autre. Non pas relations de mariage bien sûr, mais quand même relations pour le meilleur et pour le reste aussi.

Si le Scolasticat d'Ottawa a été qualifié d'«intellectuel» dans un sens non favorable par certains confrères oblates, il l'a été en raison de sa relation étroite et unique avec l'Université d'Ottawa... Car la question reste posée et fait périodiquement surface: pourquoi des oblates missionnaires des pauvres ont-ils charge d'une institution universitaire?

Je remercie les oblates du Scolasticat: maîtres, confrères, scolastiques et frères. Mon article ne veut pas se contenter d'être celui de «laudator temporis acti». J'ai reçu beaucoup. J'ai reçu beaucoup et je reste marqué par l'esprit qui animait «la vieille maison» comme aimait l'appeler le père Léo Deschâtelets. J'y ai appris que dans le concret de la vie, la fidélité à un ordre de valeurs bien défini et reconnu, ainsi que la disposition au changement qui aide à mieux servir selon cet ordre de valeurs sont des parties indissociables d'une authentique recherche de la perfection.

Les oblates d'alors étaient très respectueux du passé. Quand ils changeaient ce qui s'était fait avant eux, ils n'entendaient pas condamner ce passé. Bien au contraire. Pour eux la fidélité au passé ne consistait pas à se contenter de le conserver tel quel pour le remettre tel quel au retour du maître. Le passé était pour eux un talent qu'il faut faire valoir et faire

fructifier au risque inévitable du temps et de la culture qui change.

C'est du moins ce que j'ai compris.

Sylvio DUCHARME, O.M.I.
Ottawa

Le rayonnement intellectuel, social et pastoral du Scolasticat Saint-Joseph

SUMMARY — After experiencing many difficulties in the beginning, the Scolasticate of St. Joseph began radiate its religious, intellectual and social influence far beyond the region of Ottawa. Thanks to competent and dynamic staff members — the most prominent amongst them by far being Fr. J. M. R. Villeneuve — and close ties with the University of Ottawa, the house of studies of the future Oblate priests of Archville became a centre of immense activity.

The author dwells on some fifteen of the widely varied and major accomplishments: the choir, closed retreats, the St. John the Baptist Association, the daily newspaper LE DROIT, the Thomist Society, the Review of the University of Ottawa, the Canadian Society of Marian Studies, Oblate Heritage, Missions, Institute of Missiology, Intellectual Aid to Missionaries, etc.

The author presents a story of the past from which many will derive light and inspiration, a past which has become a chapter of the history of the Church, a past which is perpetuated at present, in persons, institutions, books, and especially in hearts and minds.

Pendant les vingt-cinq premières années de son existence, le Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, bien qu'identifié déjà à l'Université, joue simplement son rôle de formation, plutôt bien que mal, d'ailleurs¹. Nous pouvons en croire le deuxième supérieur, celui que la tradition locale a toujours désigné comme «le bon Père Duvic», lorsqu'il écrivait en 1904:

Nos scolastiques se souviennent qu'ils sont au scolasticat pour étudier et devenir des apôtres, des prêtres instruits, des hommes de doctrine... Il ne m'appartient guère de dire quelle est la force ou le niveau de nos études et on risque toujours beaucoup à faire des comparaisons; néanmoins je puis affirmer hardiment que la doctrine de St-Thomas est en honneur parmi nous, soit en théologie, soit en philosophie, et que la force moyenne de nos élèves n'est inférieure à celle d'aucun autre scolasticat, séminaire ou université d'Amérique².

Un européen, fût-il le plus compréhensif et le mieux intégré au milieu, ne pouvait guère aller plus loin. De toutes façons, un autre n'en aurait sans doute pu dire davantage. C'est peu de temps après, cependant, que la vie du Scolasticat, jusque-là contenue entre ses murs, va éclater de toutes parts. Le mérite en revient d'abord aux pionniers, des Français surtout, qui furent des maîtres distingués et des précurseurs. Dès qu'ils commencent à être remplacés par des Canadiens, une personnalité émergée d'un coup des rangs de ces derniers va, pendant deux décennies, servir de point de ralliement ou de catalyseur, le « petit père » Rodrigue Villeneuve.

À partir de ce moment surtout, le Scolasticat, en plus de répondre à sa mission spécifique, rayonne largement à l'extérieur, au-delà même de la région d'Ottawa. Le R.P. Henri Goudreault a mentionné, dans son homélie du centenaire, plusieurs aspects de cette influence religieuse, intellectuelle ou sociale³. Le R.P. Maurice Gilbert, alors supérieur de la maison, avait déjà de son côté, il y a vingt-cinq ans, touché le même sujet⁴. Nous inscrivons donc les pages qui suivent dans leur sillage, en explicitant ce qui n'a été que suggéré, mais en ne faisant encore qu'effleurer, pour ainsi dire, la question. Si l'on désirait jauger vraiment l'influence qu'a pu exercer au près et au loin le Scolasticat, il faudrait commencer par inventorier ce dont lui sont redevables les quelque mille cinq cents oblats qu'il a préparés et qui se sont retrouvés partout, dans tous les postes et dans toutes les sphères d'activité. Nous devons nécessairement nous restreindre à quelques aspects particuliers du rayonnement direct du Scolasticat, surtout en dehors de la Congrégation comme telle.

I - Un extraordinaire éveilleur: le P. J.-M.-R. Villeneuve.

N'ayant pas connu personnellement le cardinal Villeneuve, nous n'étions peut-être pas tout d'abord porté en mettre en évidence, comme entrée en matière, le rôle qu'il a joué comme professeur, directeur et supérieur (de 1907 à 1930), d'autant plus que certains aspects de son épiscopat en font aujourd'hui un personnage controversé⁵. Pourtant, pour ce qui

est de son rôle au Scolasticat, une fois éteintes les passions qui ont autrefois agité les esprits, les témoignages concordent: il fut un éveillé exceptionnel, un esprit comme il s'en trouvait peu chez nous, un homme d'action en même temps. Ce n'est pas qu'il ait toujours eu raison. Par exemple, maintenant que l'on est plus sensible aux valeurs du pluralisme ou de la tolérance, sa polémique avec le P. Éphrem Longpré, o.f.m., sonne péniblement à nos oreilles. Ou encore, ses quelques articles sur le féminisme, sur le suffragisme en particulier, prouvent assez que le don de clairvoyance n'est jamais accordé à personne en plénitude⁶.

Ceci dit, il faut reconnaître dans le P. Villeneuve l'homme qui a sorti le Scolasticat de son *honestam mediocritatem* et qui a, en même temps, imprimé à l'Université d'Ottawa et, par ricochet, à un milieu beaucoup plus large, un immense élan. L'âge n'étant pas à la spécialisation, il a, pour ainsi dire, profité à plein de la conjoncture. Il sera un généraliste comme il n'en existe plus, malgré une santé fragile et — handicap plus sérieux et qu'on lui fera sentir à l'occasion — bien qu'il n'ait pas suivi le cours classique traditionnel. Le P. Villeneuve enseignera au Scolasticat, en vingt-trois ans, presque toutes les matières du programme. Il acquerra ainsi, grâce à un labeur souvent ingrat et sans cesse renouvelé, une culture étendue alliée à une maîtrise des grands principes qui, à cette époque, permettait de tout examiner avec assurance. Le P. Georges Simard et lui étaient, à ce point de vue, du même sang, même si le premier s'autorisait de saint Augustin plus directement que de saint Thomas d'Aquin. Tous les deux partageaient la même conviction de trouver dans les thèses générales de la philosophie et de la théologie une réponse aux questions les plus concrètes ou les plus brûlantes, le futur cardinal avec cependant plus de spontanéité et d'audace que son précautionneux confrère.

Voici le profil que traçait le P. Jean-Charles Laframboise du P. Villeneuve comme professeur du Scolasticat:

Il n'est pas exagéré de dire que la carrière véritable du cardinal Villeneuve commence au moment où il assume les lourdes responsabilités du professorat au Scolasticat Saint-Joseph au sein de nos facultés de philosophie et de théologie. À cette heure, il est déjà marqué de sceau des intellectuels. [...] Il avive constamment sa passion naturelle de savoir et d'apprendre. Il ne craint pas d'asseoir la structure de son édifice intellectuel sur des assises solides. [...]

Un commerce aussi assidu et sérieux avec les sources mêmes de la doctrine chrétienne ne pouvait faire autrement que de mettre le jeune et brillant professeur en possession des principes mêmes des sciences et de la sagesse. On admire sa vaste érudition, la lucidité de son esprit, la maîtrise avec laquelle il puise dans la somme de ses connaissances les solutions à tous les problèmes qu'on lui soumet. Il semble qu'il a étudié toutes les questions, qu'il a fréquenté toutes les avenues du savoir ecclésiastique⁷.

Lionel Groulx, l'ami avec qui le P. Villeneuve avait plusieurs fois passé une partie de ses vacances à La Blanche, avec qui il avait parcouru, d'une démarche inquiète et hésitante, l'Acadie, avec qui il avait partagé tant de projets et tant d'espoirs, souffrira plus tard de certaines prises de position de l'évêque et du cardinal. L'amitié refroidie ne fut cependant jamais rompue, malgré une prévention grandissante du chanoine à l'égard de l'Université d'Ottawa. Dans ses *Mémoires*, celui-ci reconnaîtra n'avoir connu au Canada, durant sa vie, que deux hommes qui possédaient un esprit et une culture d'envergure européenne: Henri Bourassa et le cardinal Villeneuve⁸. Relent de colonialisme mis à part, le compliment porte. L'estime avait d'ailleurs été réciproque⁹. Se référant aux années du Scolasticat, le chanoine évoque encore «un très noble esprit qui se tient des antennes vives, ardentes, vers tout le champ du savoir», «un esprit d'une rare curiosité intellectuelle et qui cherche à communiquer autour de soi, parmi les jeunes scolastiques dont il est le professeur et parfois aussi le directeur spirituel, la soif et la flamme dont il brûle¹⁰».

Le P. Rodrigue Normandin rappelle de son côté le Scolasticat des années 1920 «où, grâce à la prévoyante et vigoureuse impulsion donnée aux études par le P. Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, plus tard cardinal, une nouvelle génération d'hommes se levait qui auraient une influence prépondérante dans le milieu universitaire d'Ottawa, dans la Province et au centre même de la Congrégation». C'est que le P. Villeneuve avait «depuis longtemps compris, parfois à

ses pénibles dépens, que le rayonnement d'une congrégation ayant pour but premier l'évangélisation des pauvres devait quand même s'appuyer sur les valeurs intellectuelles¹¹ ».

On observe en effet à cette époque une immense force centrifuge qui manifeste de mille façons au dehors le Scolasticat, en la personne surtout du P. Villeneuve. Tout est dit, ou presque, dans cette page du P. Laframboise qu'on pourrait se contenter de commenter:

Il [le P. Villeneuve] est partout. On l'invite partout. Il est toujours prêt à diffuser la vérité, à tenir la plume. Il sera l'initiateur des retraites fermées dans le diocèse d'Ottawa. Il jouera un rôle discret mais combien efficace dans l'organisation des syndicats catholiques. Il participe constamment aux assises des Semaines Sociales. Mais c'est auprès des jeunes surtout qu'il exerce son apostolat de prédilection, au scolasticat d'abord et au dehors ensuite. Les aumôniers de l'A.C.J.C. ne connaissent pas d'auxiliaire plus enthousiaste que le P. Rodrigue Villeneuve. Il aime à cultiver chez les jeunes un patriotisme éclairé et combatif. Nous sommes au plus fort de la lutte franco-ontarienne. À notre journal *Le Droit* il donne l'appui et le concours de sa plume et de ses idées. [...]

Il nous a révélé d'abord l'importance et l'avenir de l'Université d'Ottawa. Il a lancé ses enfants à la conquête du Basutoland et de bien d'autres territoires apostoliques. Il a préparé des animateurs de mouvements de jeunesse, des aumôniers de syndicats sociaux, des prédicateurs de retraites paroissiales, des organisateurs de retraites fermées, des fils dévoués de Marie Immaculée et, par-dessus tout, des prêtres entièrement dévoués à l'Église et au Pape.

Tout ce travail, le cardinal Villeneuve l'accomplit dans le silence, dans le rayonnement du scolasticat, séjour de paix et de prière que souvent l'épreuve visite mais jamais ne trouble¹².

On notera ce dernier mot. Le P. Villeneuve ne pouvait manier tant d'idées, entretenir tant de relations, s'immiscer dans tant d'affaires sans heurter des sensibilités et sans rencontrer de l'opposition. Celle-ci vint parfois de ceux mêmes dont il aurait été en droit d'attendre plus de support et de compréhension. Son affection pour la Congrégation des Oblats n'en sera jamais entamée et son testament témoigne de ses sentiments inaltérés envers le Scolasticat:

Si quelqu'un s'étonnait que dans ce testament j'ai fait si large la part que j'attribue au Scolasticat Saint-Joseph, je le prierais d'observer que c'est à cette maison que je dois mon sacerdoce, toute ma préparation d'esprit et de cœur à l'Épiscopat¹³.

Le P. Villeneuve appartient à une époque pas très éloignée encore, mais qui a pris très tôt une allure presque mythique. Son souvenir a un peu éclipsé ses successeurs dont plusieurs furent remarquables et qui furent tous, non seulement ses héritiers ou les continuateurs de son œuvre, mais encore les inventeurs de nouvelles formes de rayonnement. Il y eut les Desnoyers, les Poulet, les Deschâtelets, mais aussi cinq autres supérieurs qui ont exercé ensuite des fonctions parmi les plus élevées et qui prolongent toujours, dans leur sphère respective, l'influence du vieux Scolasticat.

2 - Les liens entre le Scolasticat et l'Université d'Ottawa.

La vocation particulière du Scolasticat Saint-Joseph fut d'être étroitement associé à l'Université d'Ottawa. On a souvent évoqué le mot du P. William Murphy, recteur de 1905 à 1911, qui faisait de cette maison le «sanctuaire de l'Université». Cette formule ambigüe laisse très imparfaitement deviner ce que furent, de fait, les rapports entre les deux institutions.

Le Scolasticat était d'ailleurs né à l'Université et, même après 1885, des scolastiques, selon l'usage du temps, continuèrent à y enseigner jusque vers 1900, malgré les inconvénients du système¹⁴. Il conviendrait de signaler ensuite les liens innombrables établis par ses anciens qui, pendant longtemps, constituèrent la majorité des professeurs et des administrateurs de l'Université. Ainsi, les Oblats qui ont donné leur nom à des pavillons universitaires, sauf le P. Henri Tabaret qui était Français et d'une autre époque¹⁵, sont tous sortis de cette maison: les P. William Stanton, Georges Simard, Gilles Marchand, René Lamoureux, Auguste Morisset, Médéric Montpetit et Roger Guindon.

On peut distinguer dans la longue et fructueuse association entre le Scolasticat et les facultés ecclésiastiques de l'Université trois étapes: la première qui va jusqu'à la fondation de l'École supérieure; la seconde qui en est une de transition et de réorganisation; la troisième, enfin, qui

marque l'autonomie grandissante des facultés universitaires.

1 – Les longs commencements.

C'est M^{gr} Joseph-Thomas Duhamel, plutôt que les autorités oblates, qui poursuivit les démarches qui aboutirent, le 5 février 1889, à la signature par Léon XIII du bref faisant de l'Université d'Ottawa une Université pontificale. L'une des raisons invoquées par l'archevêque d'Ottawa pour obtenir cette faveur était l'accroissement du nombre des étudiants en philosophie et en théologie, dû au bon recrutement des Oblats¹⁶. Au Scolasticat Saint-Joseph, encore tout jeune, on ne tarda pas à mesurer les conséquences de la situation. Avant la fin de 1889, un des professeurs, le P. François Gohiet, demandait à l'administration générale si la maison faisait oui ou non partie de l'Université¹⁷. La réponse viendra du P. Aimé Martinet, assistant-général, lors de sa visite de 1891: «L'Université nous procure un avantage; c'est pourquoi le Scolasticat n'est pas seulement affilié à l'Université, il en fait partie intégrante.» Qu'est-ce à dire? Le visiteur précise: «Les Pères sont professeurs, les Frères sont élèves. Tous les Frères se prépareront pour les grades universitaires en philosophie, en théologie et en droit canon dès que ces facultés seront canoniquement établies¹⁸.» La mesure ne constituait pas qu'une formalité, elle entraînait des changements de programme comme on le note dans le *Codex historicus*:

Le R.P. Martinet ayant décidé dans son acte de visite que le Scolasticat ferait désormais partie de l'Université sous le rapport des études, et que nos frères auraient à se préparer pour prendre leurs grades..., nous étions obligés de transformer notre règlement, d'avoir un plus grand nombre d'heures de classes et de donner plus de temps à la partie dogmatique de la théologie ainsi qu'aux mathématiques pour les philosophes¹⁹.

On répète souvent, à partir de ce moment, que le Scolasticat fait «partie intégrante» de l'Université²⁰. De fait, pour toute la période qui va de 1889 à 1928, les facultés ecclésiastiques s'identifient pratiquement au Scolasticat, le Grand Séminaire que dirigent alors les Oblats n'ayant présenté qu'un nombre restreint de candidats aux diplômes. Le P. Guillaume Charlebois fut le premier Canadien à faire partie du personnel du Scolasticat, en 1890, et il occupa divers postes avant de devenir supérieur en 1906. D'autres vont ensuite assurer la relève et, parmi eux, deux dont l'influence sur le milieu va s'avérer décisive, le P. Simard en 1906, que des raisons de santé vont rapidement amener à résider ailleurs, mais qui enseignera de nombreuses années au Scolasticat, et surtout, comme on l'a dit, le P. Villeneuve, en 1907²¹.

Le désastreux incendie qui ravageait l'Université en 1903 et les agitations nationalistes du temps en avaient amené certains à remettre en question l'engagement des Oblats dans l'enseignement. Le P. Simard estimait que le P. Villeneuve lui-même avait connu, à cet égard, une importante évolution à laquelle il n'aurait pas été personnellement étranger. Selon lui, «par sa formation initiale, par ses lourdes charges, il [son confrère] était lié à des aînés qui considéraient sans enthousiasme une tâche bien onéreuse en personnel et en argent²²». Toujours selon le P. Simard, «jusqu'aux approches de 1926, aux yeux de ses pères et des ses scolastiques, il parut un peu réticent et flottant, cherchant semble-t-il, quelle formule définitive insérerait l'enseignement parmi les fins de la Congrégation²³». Par ailleurs, le P. Gaston Carrière, après avoir étudié de près les documents, conclura qu'il n'y a jamais eu de «conversion» en faveur de l'Université chez le P. Villeneuve, puisque celui-ci lui aurait été favorable dès le début²⁴. Nous serions porté à lui donner au moins en partie raison. Les interventions du P. Simard n'ont pas été aussi décisives qu'il aimait le croire et, peut-être même, ont-elles eu parfois un effet contraire à celui qu'il escomptait. Ensuite le P. Villeneuve n'a jamais explicitement mis en doute la place des Oblats à l'Université. On observe néanmoins chez lui, à partir de 1926, un changement très net d'attitude. Une question se pose notamment. Si, avant cette date, le P. Villeneuve était déjà apparu clairement comme le champion de l'Université, comment se fait-il que les Pères de cette maison lui opposèrent M^{gr} Louis Rhéaume, dans une curieuse manœuvre pour essayer d'empêcher son élection comme membre du chapitre général?

Toujours est-il qu'à Rome le P. Villeneuve contribua à faire reconnaître de nouveau la place de l'éducation parmi les fins de la Congrégation²⁵. Il revint de son périple européen avec une énergie renouvelée et, dès lors, s'appliqua avec succès à gagner le milieu à ses idées, notamment par un texte intitulé «L'Université d'Ottawa, excellence apostolique de cette œuvre²⁶». Le P. Laframboise se réfère à ces années:

Le milieu d'Ottawa est en effervescence surtout à partir du Scolasticat Saint-Joseph. [...] Nous sommes vraiment à un tournant de notre petite histoire, après des années de quasi-stagnation et de pauvreté intellectuelle. [...] La personnalité et le long supériorat du P. J.-M. Rodrigue Villeneuve ont enthousiasmé les Oblats jeunes ou moins jeunes pour l'œuvre de l'Université d'Ottawa. Le supérieur du Scolasticat qui sera toujours universel dans ses visions apostoliques et missionnaires est soutenu et encouragé par ses confrères et ses élèves.

Ce témoignage se termine sur ces notes: «L'autorité provinciale ne partage pas toutes ses idées²⁷». Malgré des nuages qui s'accumulent, on est prêt à franchir une nouvelle étape.

2 – Transition et réorganisation.

En se référant aux «deux fidèles serviteurs de l'Université» que furent le P. Simard et le P. Villeneuve, le P. Carrière n'hésitait pas à rattacher à leur influence les initiatives qui ont contribué, à partir de 1928, à redonner un second souffle aux facultés ecclésiastiques²⁸. Les deux avaient des idées, le second avait, de plus, le don de les faire passer en acte. Le P. Villeneuve, qui est alors doyen de la faculté de théologie, convainc le recteur, l'austère P. Uldéric Robert, de l'opportunité d'établir une École supérieure pour préparer au doctorat dans les sciences ecclésiastiques. À ses côtés, le P. Anthime Desnoyers collabore efficacement à cette fondation²⁹.

La nouvelle structure était, de fait, déjà prévue par la charte mais, selon le mot indulgent du P. Simard, elle avait jusque-là «fonctionné dans l'intimité» et d'ailleurs, il faut le dire, bien au ralenti³⁰. On jugeait désormais le moment arrivé d'ouvrir les cours à d'autres catégories d'étudiants, tout en revigorant l'enseignement et les programmes. Ce fut fait en 1928 pour la théologie et en 1930 pour la philosophie. Plusieurs doctorats dans ces deux disciplines furent décernés en quelques années. Quant à la faculté de droit canonique, elle fut mise sur pied en 1929, avec le P. Villeneuve comme premier doyen, mais elle prit quelques années avant d'entrer vraiment en activité³¹.

L'École supérieure n'allait subsister que peu de temps. La Constitution apostolique *Deus scientiarum dominus*, du 24 mai 1931, entraînait une autre réorganisation. L'Université d'Ottawa réagit rapidement et, dès 1932, on mettait en application les nouvelles normes. Le 15 novembre 1934 les statuts révisés de l'Université recevaient leur approbation définitive et le P. Joseph Rousseau devenait modérateur des facultés ecclésiastiques, remplacé l'année suivante par le P. Arthur Caron.

Pour l'heure, la majorité des étudiants continuait à se composer de scolastiques, mais, pour marquer la distinction entre le Scolasticat et les facultés universitaires, celles-ci étaient logées rue Wilbrod, dans l'édifice des sciences communément appelé «le Musée».

Le Scolasticat Saint-Joseph n'était d'ailleurs plus le seul à recevoir les étudiants de la Province oblate. Le Scolasticat de Richelieu, ouvert en 1930 (à Chambly, en attendant le parachèvement de l'édifice destiné à le recevoir), devait fonctionner jusqu'en 1942. Cette fondation était apparue à beaucoup, notamment au P. Villeneuve, comme une atteinte aux liens traditionnels qui unissaient l'Université et le Scolasticat Saint-Joseph. Un mémoire envoyé en 1929 aux autorités provinciales et générales par les membres du conseil d'administration de l'Université comportait treize considérants, dont le premier se lisait comme suit: «Considérant que le Scolasticat de la Province fait partie intégrante de l'Université et qu'il en constitue essentiellement les facultés pontificales, à savoir de théologie, de droit canonique et, pour une très large part, de philosophie³²...» Les enjeux dépassaient d'ailleurs les simples rapports du Scolasticat et de l'Université. Les échanges furent vifs, des solidarités furent rompues, des personnes en restèrent

longtemps marquées. Le cardinal tirera quelques années plus tard la leçon: «Confiance. 1930 qui paraissait la fin a été un principe fécond³³.»

3 — Vers l'autonomie des facultés ecclésiastiques.

Il avait été question, dès 1898, de construire le Grand Séminaire diocésain à proximité du Scolasticat, «de manière que scolastiques et séminaristes vivant séparés pour le reste fussent réunis pour suivre les mêmes cours universitaires³⁴». Suite à la réorganisation de 1932, on avait fondé l'Institut de philosophie pour laïques, en 1934, et, deux ans plus tard, commençait la construction, sur un terrain acquis du Scolasticat, d'un séminaire mis sous le patronage de saint Paul et qui recevra des clercs séculiers et réguliers. Les facultés ecclésiastiques devaient y trouver en même temps «un abri digne de leur importance et de leur rôle³⁵». Effectivement, la majorité des cours se donneront désormais au Séminaire qui se répartira, avec le Scolasticat, la majorité des professeurs. Même si ce dernier devait se réjouir de voir enfin largement partagés les rêves et les ambitions qu'il avait longtemps nourris presque seul, ce fut pour certains l'occasion de sacrifices dont le P. Marcel Bélanger se faisant l'écho avec, peut-être, un excès de sensibilité: «L'âme du Scolasticat Saint-Joseph paraît passer tout entière dans ce geste magnifique de remise totale de son âme à l'Université pontificale d'Ottawa, tout en gardant sa personnalité de Scolasticat d'une importante province religieuse³⁶».

Après deux agrandissements successifs du Séminaire, en 1941 et en 1945, l'espace vint bientôt à faire encore défaut. On projeta alors de construire, afin de répondre aux besoins des facultés ecclésiastiques, un édifice distinct et cela pour plusieurs raisons, dont celles-ci que rapporte le P. Normandin:

Assurer plus d'autonomie aux facultés en les reliant directement à l'administration centrale de l'Université; mettre matériellement en évidence la distinction à faire entre l'enseignement universitaire et une œuvre de formation cléricale ou religieuse comme le Séminaire ou le Scolasticat; fournir aux enseignants de meilleures conditions de travail scientifique; satisfaire au besoin d'espace pour une clientèle de plus en plus nombreuse et, éventuellement, plus variée; enfin, rendre plus accessible les divers services d'un secteur important de l'Université³⁷.

Le projet traîna en longueur, mais le P. Bélanger, entre autres, continua à s'y intéresser de près jusqu'au jour où, en 1959, on prenait possession d'un nouveau Centre des facultés ecclésiastiques, placé sous le patronage de Marie, Siège de la Sagesse, d'où son titre apparemment prétentieux de *Centre Sedes Sapientiae*. Le R.P. Roger Guindon, qui avait fait depuis 1947 partie du personnel du Scolasticat, fut nommé supérieur de la résidence oblate alors reliée au Centre et il devenait, deux ans plus tard, directeur des études ecclésiastiques. L'évolution se termine en 1965, alors que l'Université d'Ottawa obtient une nouvelle charte civile. Les Oblats conservent la direction des facultés ou autres organismes de sciences ecclésiastiques et l'institution qu'ils forment désormais prend le nom d'Université Saint-Paul qui retient les anciennes chartes et constitue une fédération avec l'Université d'Ottawa.

C'est dans ce contexte mouvant, que le Scolasticat a vécu la dernière phase de son histoire. L'autonomie qu'avaient désormais acquise à bon droit les facultés pontificales n'empêchèrent nullement d'ailleurs professeurs et étudiants de cette maison de participer pleinement aux projets suscités à cette époque.

On peut conclure cette section par la phrase suivante du P. Léo Deschâtelets, tirée de son rapport au chapitre de 1947, où il devait être élu supérieur général: «L'Université ne serait pas ce qu'elle est sans le scolasticat et celui-ci n'aurait pas émergé au-dessus des institutions semblables au Canada sans cette ambition de mettre en valeur l'œuvre que le S. Siège avait confiée aux Oblats de Marie Immaculée³⁸.» Un recteur de l'Université, le P. G. Marchand, avait déjà, pour sa part, souligné en 1934, ce que l'Université devait au Scolasticat:

En 1889, c'est parce que, avec le séminaire diocésain, le scolasticat pouvait assurer un personnel enseignant et un groupe d'élèves suffisant que Rome a décidé de donner au Collège d'Ottawa des pouvoirs universitaires et quand, plus tard, pour donner au monde moderne la direction dont il a besoin, le Saint-Siège décida de renouveler l'organisation universitaire catholique, c'est encore parce que le scolasticat Saint-Joseph pouvait, à lui seul, assurer la

mise en marche du nouveau plan d'études universitaires que la Sacrée Congrégation des Séminaires et Universités décida qu'il était expédient de donner à Ottawa l'insigne faveur que nous recevions le 15 novembre dernier³⁹.

3 - Fondations ou œuvres de caractère religieux et pastoral.

Nous allons revenir à plusieurs initiatives sorties du Scolasticat et qui ont eu des liens plus ou moins directs avec l'Université. Les circonstances, le besoin ou le zèle tout simplement ont rattaché également au Scolasticat, dès les premières décennies, d'autres œuvres qui étaient appelées à se développer et même à lui survivre. Nous mentionnerons ici la fondation de la paroisse de la Sainte-Famille, la promotion du chant liturgique, l'introduction au Canada des Sœurs du Sacré-Cœur et l'institution, dans le diocèse, des retraites fermées.

1 – La paroisse Sainte-Famille.

Après de longues discussions, le Scolasticat avait été construit plutôt qu'en ville à la ferme de l'Université, où les étudiants trouveraient de l'air pur, préoccupation caractéristique de cette fin du XIX^e siècle où le spectre de la tuberculose menaçait spécialement les jeunes. La localité s'appelait Archville. Elle changea ensuite son nom pour celui d'Ottawa-Est, avant de s'intégrer à la ville même d'Ottawa. Le terrain du Scolasticat bordait la rue principale du village, d'où notre rue Main d'aujourd'hui. Dans les environs se trouva bientôt une population catholique d'une centaine de familles relativement éloignées d'un lieu de culte catholique⁴⁰.

M^{gr} Duhamel pensa sans tarder à fonder sur ce territoire une paroisse dont il offrit la direction aux Oblats. Les avis chez eux étaient partagés. Au Scolasticat on se montrait plutôt favorable, mais on se heurta d'abord au refus des autorités supérieures. Celles-ci finirent par donner leur aval. On fit valoir que l'on offrirait ainsi « aux jeunes prêtres l'occasion de s'habituer à la prédication et au ministère des âmes⁴¹ » ou de s'initier « à l'enseignement du catéchisme et au gouvernement d'une paroisse⁴² ». Cependant, la motivation principale d'après le supérieur d'alors était celle-ci: « il y avait là des âmes abandonnées, des pauvres à évangéliser, des ignorants à instruire, un bien considérable à faire que personne ne voulait faire, ni ne pouvait faire aussi facilement que nous⁴³ ».

On se contenta momentanément d'installations de fortune. La vieille maison blanche, qui avait servi pour les excursions et les vacances, fut rapidement transformée par les Frères à la fin de 1900⁴⁴. Une école, confiée aux Sœurs Grises de la Croix, ouvrait ses portes le 3 janvier 1901, alors qu'une église était inaugurée le 24 mars. La paroisse était bilingue et reçut comme premier curé le P. G. Charlebois, bientôt remplacé par son frère Charles. Dès l'année suivante, on construisit sur le terrain du Scolasticat une église dont le style dénonçait le caractère supposé provisoire, mais qui devait servir jusqu'en 1958. Une école fut érigée en 1901, face à la rue Hazel, qui passa à Canadian Martyrs, lors de la division de la paroisse en 1920. Cette école ayant été incendiée en 1944, le Scolasticat en racheta le terrain. L'école française avait été construite à une certaine distance (École de Mazenod) et les Sœurs du Sacré-Cœur y remplacèrent les Sœurs Grises en 1938.

En la personne d'un curé assisté d'autres prêtres, d'un frère sacristain et de Scolastiques, les Oblats du Scolasticat assurèrent la desserte de la paroisse jusqu'à ce qu'elle passe au clergé séculier en 1956⁴⁵.

2 - Promotion du chant liturgique.

On peut rattacher, en partie du moins, au ministère exercé à l'église Sainte-Famille, l'intérêt pour la musique sacrée qui aboutira à la fondation d'une École de musique à l'Université. Quelques années à peine après la fondation de la paroisse, on faisait état des « chants harmonieux » et des « joyeux cantiques » grâce auxquels les scolastiques rehaussaient la solennité des célébrations,

mais aussi du fait que, sous la direction du P. François Blanchin, on avait introduit, «avant même de connaître les intentions du Souverain Pontife», «le chant d'ensemble exécuté par la foule des assistants alternant avec le chœur, pour les parties ordinaires de la messe⁴⁶».

On connut au Scolasticat, dans les années qui suivirent, un véritable mouvement liturgique⁴⁷. On y introduisait en 1914, en même temps qu'à l'église Sainte-Famille, le chant grégorien. Lorsque le P. Conrad Latour prit la direction de la chorale en 1925, elle jouissait déjà d'une certaine réputation. Le jeune directeur donnait en 1928 une conférence qui sera publiée sur *Pie X, le musicien*. Lorsqu'il quitte pour la *Schola Cantorum* de Paris en 1930, le rédacteur du *Codex historicus* note que «son départ n'a pour but que de préparer une chaire de musique ou du moins de chant grégorien à l'Université⁴⁸.» De fait, dès son retour l'année suivante, on ouvrit une École de Musique sacrée rebaptisée bientôt École de Musique, puis École de musique et de déclamation.

Au moment où il partait pour l'Europe, le P. Latour avait terminé la préparation de son recueil de cantiques. Le Scolasticat se chargea de la première édition (1931) qui fut suivie, en trente ans, de six autres⁴⁹. Le P. Latour dirigea l'École de Musique jusqu'en 1939, alors qu'il fut remplacé par le P. Jules Martel. On continuera à cultiver au Scolasticat la belle musique et on participera dans ce domaine à diverses activités, comme celles du chœur Palestrina.

3 – Introduction au Canada des Sœurs du Sacré-Cœur.

Le P. Jean Duvic s'expliquait ainsi à propos des religieuses arrivées au Scolasticat en 1902:

P. Villeneuve annonce l'intention des Oblats, d'inviter bientôt chez eux des jeunes gens pour une période de réflexion. Il entre aussitôt en relation avec le P. Papin Archambault, s.j., l'initiateur de l'œuvre au pays, il se trouve des collaborateurs et organise une première retraite au Scolasticat, du 4 au 8 août 1911⁵⁴.

Nous possédons le témoignage d'un observateur, le scolastique Eugène Guérin, qui, au lendemain même de la clôture, mettait au courant son oncle, l'archevêque de Saint-Boniface:

Si la plupart des Pères du Scolasticat apportèrent leur contribution dans la prédication de cette retraite, le Père Villeneuve se réserva toutefois la part du lion, soit dans la prédication, soit dans l'organisation. Encore ce matin, en lui annonçant mon intention de vous écrire, il me répétait: Veuillez bien dire à Monseigneur Langevin que l'idée maîtresse de toute notre retraite, c'était de faire de ces jeunes gens des catholiques convaincus pour eux-mêmes et des catholiques d'action».

Le F. Guérin ajoute: «Aussi il n'est pas exagéré de dire qu'ils ont été bourrés d'idées.» A part de dogme et de morale, on avait traité en particulier de questions sociales et du problème des écoles en Ontario⁵⁵.

Les retraites ne pouvaient naturellement se tenir que durant la période des vacances. En quatorze ans, soit de 1911 à 1924, on en dénombre pourtant soixante-six, avec mille quatre cents participants, appartenant à plusieurs groupes: membres de l'A.C.J.C., collégiens, jeunes ouvriers, hommes mariés, voyageurs de commerce. On organisa également quelques retraites de langue anglaise, de même que des retraites pour dames au Couvent des Sœurs Grises de la Croix, rue Rideau⁵⁶.

On songea dès 1916 à un établissement distinct destiné aux retraites, mais la Maison de Hull ne devait s'ouvrir qu'en 1925. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'elle s'appellera la Maison du Sacré-Cœur car le Scolasticat était entré dans le courant de dévotion qui, avec Montmartre et le P. Victor Lelièvre, prenait l'allure d'une cause familiale⁵⁷.

Il n'est pas toujours facile de distinguer avec netteté, dans l'influence du Scolasticat, ce qui relève directement de l'apostolat religieux et ce qui s'inscrit dans une perspective plus immédiatement sociale et même politique. On aurait pu le montrer à propos des retraites fermées; on le constatera aussi à propos de ce qui suit.

4 - Préoccupation d'ordre social ou national.

1 - L'Association Saint-Jean-Baptiste.

Un des professeurs de la première heure, le P. Gohiet, avait publié en 1892 un ouvrage réunissant une série de conférences prononcées à Ottawa et à Québec sur la question ouvrière⁵⁸. Le P. G. Charlebois et le P. Villeneuve se préoccupèrent, de leur côté, de maints problèmes sociaux et nationaux. Mais sans aucun doute, un organisme a contribué plus que tout autre, pendant plus de cinquante ans, à éveiller au Scolasticat les consciences à cet égard: *L'Association Saint-Jean-Baptiste*. Celle-ci devait son origine au *Comité du bon parler français* mis sur pied par le P. Deus Dalpé en 1910, mais immédiatement transformé sous l'influence de l'A.C.J.C. et de sa technique des cercles d'études. Elle comportait à l'origine quatre sous-comités: rapports de l'Église et de l'État; éducation; libéralisme; et enfin, bon parler français, histoire de respecter l'ancien mandat. L'Association avait pour but de fournir des idées sur les questions d'actualité religieuse, nationale ou sociale, en même temps que de susciter le goût d'approfondir ces sujets et de promouvoir les œuvres qui s'y rattachent⁵⁹. Les constitutions de 1902 définissaient, à l'article 1^{er}, la fin de l'Association:

L'Association Saint-Jean-Baptiste a pour but essentiel de préparer les Scolastiques de langue française du Scolasticat Saint-Joseph à une vie efficacement apostolique en les initiant quelque peu, à la lumière des principes de la saine théologie et de la saine philosophie, aux graves problèmes religieux, sociaux et nationaux dont la connaissance s'impose, de nos jours surtout, au zèle du clergé canadien-français⁶⁰.

Avec les années, les méthodes de l'Association avaient évolué. Le nombre des scolastiques rendait son fonctionnement assez lourd. À une époque plus récente, alors que d'autres moyens s'offraient pour s'informer et même s'engager, son utilité ne paraissait plus aussi évidente aux yeux de tous et certains s'impatientsaient un peu de voir qu'elle représentait une sorte de vache sacrée à laquelle il n'était pas permis de toucher. Mais pour comprendre le rôle qu'elle a joué, il faut se reporter à une époque où elle offrait l'occasion par excellence d'étudier des questions qui n'avaient pas encore trouvé de place dans le *curriculum*.

2 – L'engagement du P. Villeneuve.

Pendant presque deux décennies, le Scolasticat Saint-Joseph se reconnaît surtout, au-dehors, par le P. Villeneuve. C'est un prédicateur et un conférencier demandé. Il joue un rôle actif dans divers mouvements. Surtout il écrit: dans *Le Droit*, dans la *Revue dominicaine*, dans *l'Action française*, dans *La Nouvelle France*, dans *La Bannière* qui est alors le seul périodique spécifiquement oblat au Canada. On est presque effaré devant la liste des sujets qui l'intéressent et dont il traite: éducation, œuvre de presse, mariage et divorce, féminisme, capitalisme, unions ouvrières, et même Société des nations ou impérialisme⁶¹. Le P. Villeneuve rédige, en 1921, la lettre pastorale de l'archevêque d'Ottawa sur le syndicalisme⁶². Il fait partie, dès le début, de la commission générale des Semaines sociales du Canada, fondées en 1920, et dont il restera membre jusqu'à son départ pour Gravelbourg; il y présentera lui-même quatre leçons: sur les grèves (1920), sur le capital et le travail (1922), sur la famille (1923), sur les rapports entre l'autorité religieuse et l'autorité civile (1928)⁶³. L'A.C.J.C. aura droit de sa part à une attention particulièrement fervente, puisqu'il voit dans les jeunes qui en font partie ceux qui préparent l'avenir de l'Église et de la patrie⁶⁴. On ne s'étonnera pas qu'il se soit penché en même temps avec prédilection sur le rôle des Universités⁶⁵.

Enfin, son action et sa réflexion ne s'inscrivent pas dans l'abstrait. Comme le remarque plus tard le P. Simard, qui évolue dans le même monde d'idées:

À Ottawa, minuscule Dominion où se croisent les partis politiques, les races, les langues et les confessions du Canada, il lui a été donné de suivre et d'apprendre à juger les tendances, les visées, les passions les plus diverses et les plus irréductibles⁶⁶.

Le P. Villeneuve commencera à se préoccuper de l'enseignement «bilingue» en Ontario,

à un moment où l'on n'aurait même pas encore osé penser à des écoles françaises⁶⁷. Il se portera à la défense des thèses proposées dans *L'appel de la race* d'Alonié de Lestre⁶⁸. Il sera pendant longtemps en étroite relation avec Henri Bourassa, avant de s'inquiéter de certaines de ses options. Il s'interrogera sur le séparatisme et l'avenir politique des canadiens-français. Il osera même parler ouvertement de l'épineuse question du bilinguisme dans l'Église et du droit des fidèles à être desservis par un clergé de leur langue. Bref, il paraît sur tous les fronts, maintenant à travers tant d'interventions une attitude et une ligne de pensée qu'on peut discuter, mais qui porte en elle une grande cohérence.

3 – La fondation du «Droit».

Lors de la création de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario, en 1910, on avait lancé le projet d'un hebdomadaire. L'idée fut reprise au Congrès de 1912, où le P. Charles Charlebois lut un texte sur «Les Canadiens français d'Ontario et la presse», concluant que l'on se devait de fonder un journal⁶⁹. Le Règlement XVII rendait le besoin plus urgent encore et l'on envisageait maintenant la mise sur pied d'un quotidien. Avant la fin de l'année on avait obtenu une charte fédérale et formé le conseil d'administration dont faisait partie le P. Charlebois qui était alors de résidence au Scolasticat, à titre de curé de la paroisse Sainte-Famille. C'est lui qui avait été, dès le début, l'âme du projet et qui restera longtemps le principal animateur de l'entreprise.

À sa réunion du 10 février 1913, quelques semaines avant la parution du premier numéro du *Droit*, on soulignait la contribution du P. Charlebois: «Le comité de direction du Syndicat d'Œuvres Sociales désire exprimer sa gratitude aux supérieurs des Oblats pour avoir mis le R.P. Charles Charlebois à la disposition de notre œuvre⁷⁰». Celui-ci se consacre désormais corps et âme à l'A.C.F.E.O. et au journal. On le libère de la paroisse. Il parcourt l'Ontario, il entretient une énorme correspondance, participe à toutes sortes de comités et de réunions pour gagner des sympathisants à la cause. Il évite cependant les grandes tribunes où il est moins à l'aise. Le sénateur Belcourt dira de lui: «Le P. Charles... est la magnifique bête de somme, sans qui rien ne se ferait, qui voit à tout ce que l'on ne voit nulle part⁷¹.» Il continuera d'habiter le Scolasticat jusqu'en 1917. À sa mort, *Le Droit* lui rendait ce tribut: «Le père Charles entrera vite dans la légende. Car ce modeste, cet humble eut à décrire des grands coups d'épée, des gestes qui frappent l'imagination; il a bâti des œuvres qui durent, il a marqué une époque, la plus tragique de la minorité franco-ontarienne⁷².»

5 - Fondation de sociétés d'études et de périodiques.

On a travaillé ferme au Scolasticat. Celui-ci fut toujours avant tout une maison de formation cléricale, mais soucieux de communiquer avec les institutions à vocation similaire et préoccupé de prolonger son enseignement par l'écriture. M^{sr} Duhamel avait songé en 1892 à confier aux Oblats du Grand Séminaire et du Scolasticat la rédaction d'une feuille qui serait intitulée *Semaine religieuse d'Ottawa* ou *Bulletin catholique*⁷³. Parmi les pionniers, les PP. Gohiet, Duvic ou Blanchin ont publié livres et articles. Avec le P. Villeneuve, le rythme s'accélère. Nous l'avons vu traiter de questions sociales, il s'occupe aussi de questions religieuses, canoniques ou historiques, il publie des cours, des sermons, des conférences, la biographie du scolastique Paul-Émile Lavallée, *L'un des vôtres*, qu'on peut relire aujourd'hui comme le précieux reflet d'un milieu et d'une époque⁷⁴. Avec la réorganisation des facultés ecclésiastiques, les professeurs du Scolasticat vont s'engager dans la voie de la spécialisation et produire un grand nombre de travaux de haute tenue⁷⁵. Le Scolasticat lui-même assurera la publication d'un bon nombre d'ouvrages à titre d'éditeur ou de coéditeur. On cherchera en même temps à stimuler la recherche et à institutionnaliser les échanges par diverses sociétés d'études, à l'intérieur ou en marge de l'Université.

1 - «La Société thomiste» de l'Université d'Ottawa.

C'est le P. Villeneuve qui eut l'idée de fonder, avec le concours des professeurs des autres

maisons d'études de la région, la Société thomiste de l'Université d'Ottawa. On consulta le supérieur du Grand Séminaire et ceux des communautés religieuses des environs, les Dominicains, les Rédemptoristes, les Montfortains et les Spiritains. La réponse fut favorable et la Société voyait le jour à l'automne de 1929. Ses statuts lui donnaient comme objectif «d'unir les professeurs de théologie et de philosophie de la capitale pour un effort commun à promouvoir les intérêts de la doctrine catholique, particulièrement du thomisme tel que recommandé par l'Église». La première réunion eut lieu le 1^{er} novembre et la présidence échet au P. Villeneuve.

La Société est demeurée en activité pendant plus de trente-cinq ans. La liste des rapports qui y ont été présentés est impressionnante. Ils ont servi, en partie, à alimenter la section spéciale de la *Revue de l'Université*⁷⁶.

2 – «La Revue de l'Université d'Ottawa».

L'École supérieure de théologie est à peine en place que l'on pense à une revue de type universitaire. C'est encore le P. Villeneuve qui, «avant de quitter Ottawa pour Gravelbourg à préparé les âmes, les esprits et les courages pour lancer la *Revue de l'Université d'Ottawa*⁷⁷». Lors du dixième anniversaire, le cardinal parlera d'une revue «conçue avec audace comme un organe au Canada de haute doctrine» et se qualifiera lui-même de «témoin tout proche de ses origines⁷⁸». On lui avait fait l'honneur de signer l'article qui ouvrait la première livraison (janvier-mars 1931): «*Le rôle de la philosophie dans l'ouvre des Universités catholiques.*»

La *Revue* s'était donné comme secrétaire un professeur du Scolasticat, le P. Raoul Leblanc qui, pendant quinze ans, assumera toutes les tâches, de la direction à la correction des épreuves, tout en demeurant professeur de philosophie jusqu'en 1935, alors qu'il passe à la résidence de l'Université. Dès l'année qui suit sa fondation, la *Revue* réserve aux sciences ecclésiastiques une section spéciale, paginée à part. Les professeurs du Scolasticat y collaborèrent assidûment jusqu'à sa suppression, après la réorganisation de 1965⁷⁹, et ils publièrent également plusieurs ouvrages aux Éditions de l'Université, lancées en 1937 par le P. Leblanc dont on louera «l'enthousiasme persévérant» et «le scrupuleux souci de perfection⁸⁰». Le P. Laframboise rendit le plus bel hommage à la *Revue* et à ses artisans de la première heure en écrivant: «C'est elle au fond qui nous permit de nous révéler à nous-mêmes⁸¹...»

3 – «La Société canadienne d'Études mariales».

Il existait bien sûr dans la Congrégation une tradition mariale dont le P. Villeneuve avait fait, en 1916, un rapide inventaire⁸². Cependant, il semble que c'est à Rome, du P. Cornélis Freithoff, o.p., professeur à *l'Angelicum* que le P. Bélanger a reçu la poussée qui fera de lui non seulement un ardent dévot de Marie, mais aussi un mariologue distingué. Il y aurait beaucoup à dire sur son activité au Scolasticat, où il fit partie du personnel de 1935 à 1952, de même que sur son enseignement et ses publications. Mais son nom demeure attaché à une initiative particulière.

Le Congrès marial d'Ottawa, organisé en 1947 par M^{gr} Alexandre Vachon, fut pour le P. Bélanger l'occasion de fonder la *Société canadienne d'études mariales* qu'il présentait lui-même comme «la sœur cadette d'associations européennes du même nom⁸³». La Société fut inaugurée le 2 février 1948, avec un grand luxe d'approbations et de parrainages, mais le P. Bélanger ne s'était réservé que le titre de secrétaire de la section française (la seule à avoir fonctionné) qu'il conservera pendant vingt ans. Il a contribué lui-même aux travaux de la Société et s'est occupé de la publication des six volumes qui ont recueilli les travaux des journées d'études de 1954 à 1958. Il avait lancé en 1956 un bulletin mensuel intitulé *Ère mariale*, rédigé presque entièrement par lui, mais qui ne parut qu'un an⁸⁴. Le soir de sa vie a été assombri par la remise en question de certaines des causes pour lesquelles il avait consacré son intelligence et son énergie, avec d'ailleurs un souci constant de rigueur et d'équilibre⁸⁵.

4 – La valorisation de l'héritage oblat.

L'histoire oblate, la tradition oblate, la spiritualité oblate même, dans un pays comme le nôtre surtout, n'appartiennent pas qu'aux Oblats. C'est pourquoi nous incluons cette page sur un héritage qui, à première vue, ne comporterait qu'un intérêt familial. Cet héritage, on a commencé de bonne heure au Scolasticat à le chérir, à l'explorer et à le développer. *Cuique suum*. Le cardinal Villeneuve s'est défendu d'être à l'origine de ce mouvement: «On a pu dire toutes sortes de choses sur moi, déclarait-il en 1935. Par exemple, les recherches sur la Congrégation, ça revient au R.P. G. Charlebois⁸⁶.»

En tout cas, on instituait en 1918, au sein de *l'Association Saint-Jean-Baptiste*, un sous-comité d'Histoire de la Congrégation, initiative pour laquelle le supérieur, le P. Dalpé, «a longuement et chaleureusement félicité les ff. Scolastiques⁸⁷». Il existait déjà à ce moment un embryon d'archives qui eurent leur premier local à elles en 1929. Le P. Villeneuve s'y était intéressé en même temps qu'il poursuivait lui-même des recherches sur les Constitutions et Règles. C'est cependant le P. Deschâtelets qui leur donna leur première organisation et qui les enrichit d'un grand nombre de copies faites à Rome. Il devait en demeurer directeur presque sans interruption de 1927 à 1943. C'est donc à juste titre que les Archives prirent son nom, le 19 mars 1948⁸⁸. Dans le discours prononcé à cette occasion, il déclarait, en faisant allusion au récent chapitre général: «On a fait la réputation du Scolasticat par les Archives. On considère le Scolasticat Saint-Joseph comme un centre d'amour de la Congrégation et d'études d'histoire de la Congrégation⁸⁹.» De son côté, le P. Joseph-Étienne Champagne faisait œuvre de pionnier en entreprenant en 1941-1942 le microfilmage d'archives de l'Ouest canadien, travail qui a été poursuivi systématiquement dans la suite pour de nombreux dépôts d'Amérique et d'Europe.

Les archives ont été depuis prises en mains par l'administration provinciale. Elles ont été enrichies de fonds considérables et constituent aujourd'hui une des plus importantes collections du genre au pays. Classement et catalogage sont tenus à jour par un personnel compétent, toujours disposé à répondre aux demandes des chercheurs de la Congrégation ou de l'extérieur, ceux-ci se faisant de plus en plus nombreux.

Il se faisait donc au Scolasticat, comme ailleurs, des travaux sérieux sur l'histoire des Oblats, sur leur Fondateur, M^{gr} Joseph-Eugène de Mazenod, sur leur spiritualité aussi, bien que le mot n'était pas encore en vogue. Il manquait un organe qui puisse permettre la circulation de l'information et de la réflexion, qui serve aussi de stimulant à la recherche. C'est le R.P. Gilbert, revenu en 1938 du Scolasticat de Rome, qui se résolut à doter la Congrégation de cet instrument.

Il ne faut pas oublier, cependant, que les *Études Oblates* son nées au Scolasticat de Richelieu. Pour une fois, le P. Deschâtelets avait hésité. Mais les circonstances feront que le R.P. Gilbert revienne bientôt au Scolasticat Saint-Joseph, y ramenant une publication qui, peut-on dire, y avait été conçue et lui appartenait de droit.

La première livraison était parue au début de 1942, avec la bénédiction du P. Desnoyers, assistant-général, et du P. Marchand, provincial. Cette revue a amplement rempli ses promesses. Le R.P. Gilbert en gardera la direction pendant trente ans, secondé par des confrères et par des scolastiques qui s'occupaient de l'administration et de l'expédition. Il trouvera aussi le moyen d'adjoindre à la revue des Éditions qui publièrent dans la collection «Bibliothèque oblate» treize ouvrages de 1943 à 1964 et, dans la collection «Archives d'histoire oblate», de 1954 à 1968, vingt-trois grands cahiers miméographiés au Scolasticat et qui ont recueilli des travaux d'envergure qui n'auraient pu être mis en circulation autrement.

La revue prenait en 1974 le nom de *Vie Oblate, Oblate Life*. Elle fait désormais une part plus grande aux questions d'actualité, mais continue à remplir le rôle qu'on s'était fixé à l'origine⁹⁰. Les *Études Oblates* comme *Vie Oblate Life* et les collections mentionnées plus haut étaient d'abord

destinées aux Oblats, mais on peut les consulter à différents endroits et elles constituent, pour les historiens, une source qu'ils auront avantage à découvrir et à utiliser.

6 - Au service des missions.

Il est un aspect du rayonnement du Scolasticat Saint-Joseph qui s'inscrit de façon privilégiée dans la double ligne de la vocation oblata et de la vocation universitaire, c'est le service des missions, en particulier par le biais des sciences missionnaires. En certains quartiers on avait pu, un temps, soupçonner le Scolasticat de tiédeur à l'égard des missions étrangères. Le Canada dans son entier n'était-il pas encore lui-même pays de missions? Cependant la majorité des missionnaires oblats du Grand Nord étaient des européens, surtout des français, qu'on trouvait aussi partout dans l'Ouest et même à Québec, à Montréal ou à Ottawa.

La Province du Canada comprenait pourtant elle-même sur son propre territoire plusieurs missions indiennes et, dès les premières décennies, des anciens du Scolasticat se trouvèrent engagés à beaucoup d'endroits dans l'œuvre d'évangélisation. C'est le P. Villeneuve qui va faire taire les inquiets et mettre le cap sur des destinations nouvelles. Il ne s'agit pourtant pas d'un mouvement rattaché à une seule personne, mais bien d'un engagement continu, représenté par d'autres personnalités de premier plan, comme les PP. Deschâtelets et Champagne et, parmi les vivants, les PP. Jetté et Goudreault. L'engagement missionnaire qui s'est d'abord situé au niveau de l'action directe s'est très tôt doublé d'une préoccupation plus théorique.

1 – Regards vers l'Afrique.

Le XIX^e et le début du XX^e siècles avaient marqué pour les Oblats l'épopée du «Grand silence blanc», des «Glaces polaires», des «Apôtres inconnus». Paradoxalement, l'attention des canadiens se portaient plutôt vers d'autres cieux, l'Asie ou l'Afrique. Le P. Villeneuve a vite perçu ces orientations et les conséquences qu'elles pourraient exercer sur le recrutement. Il encourage les scolastiques à correspondre avec des missionnaires de l'étranger et il projette d'envoyer des recrues en Afrique. Le P. Odilon Chevrier sera le premier canadien à recevoir une obédience pour le Basutoland (Lesotho) en 1921.

Au chapitre de 1926, on évoque une union du Vicariat du Basutoland avec la Province du Canada. Le 23 juillet 1928, M^{sr} Jules Cénez, en s'adressant au provincial, propose lui-même le rattachement en se choisissant du même coup un successeur: «Le Canada aurait alors le gouvernement de la Mission. [...] Il n'y a pas de doute qu'une administration rajeunie par un généreux effort du Canada... donnerait à la mission une nouvelle et forte impulsion...» l'évêque pensait avoir trouvé la façon dont les choses pourraient s'arranger: «Faites donc nommer le Père Rodrigue [Villeneuve] Vicaire apostolique, et vous verrez comme tout ira bien⁹¹!» Le vicariat religieux du Basutoland sera effectivement rattaché à la Province du Canada en 1930 et le restera jusqu'en 1947. Le P. Albert Perbal estimait que le P. Villeneuve avait sauvé la mission oblata du Basutoland⁹². Ce dernier s'intéressera aussi à d'autres théâtres missionnaires, notamment à la Baie d'Hudson. Plus tard, on le sait, l'effort se portera vers d'autres directions encore, notamment vers l'Amérique du Sud.

2 – L'Institut de missiologie.

C'est au P. Deschâtelets que le P. Villeneuve transmet le flambeau. On le chargea bientôt d'un cours de missiologie. C'est à son initiative et sous sa présidence que se sont tenues les premières *Semaines d'Études missionnaires du Canada* (Ottawa, 1934; Québec, 1936). Devenu membre du Conseil central de l'Union *missionnaire du clergé au Canada*, il était délégué en 1936 au congrès international de l'Union, à Rome. On décida à cette occasion de créer un secrétariat général et le P. Deschâtelets fut retenu à titre de sous-secrétaire de l'organisme, pour seconder le fondateur, le P. Paolo Manna, p.i.m.e. Rentré au pays en 1938, il continua à promouvoir de diverses manières la cause des missions⁹³.

Cette fois, c'est le P. Champagne qui *va* prendre la relève. Son supérieur, le P. Donat Poulet, notait de lui, avant sa première obédience: «Son idéal est d'aller en mission, mais après avoir étudié la science des missions⁹⁴». On avait hésité à lui accorder cette faveur, mais on finit par céder devant cet homme décidé. Il décroche son doctorat en 1938 avec une thèse qui fut publiée plus tard sur les missions de l'Ouest canadien⁹⁵. Il hérite du cours de missiologie et envisage bientôt la fondation d'un véritable institut de missiologie⁹⁶. Après avoir essuyé un refus en 1945, il obtient le *placet* à l'Université en 1948.

L'Institut, rattaché à la faculté de théologie, devait recevoir son approbation définitive de Rome en 1950. Il offrait déjà deux séries de cours. Une devait aboutir à un doctorat en théologie avec «majoration» en sciences missionnaires. Le premier à obtenir ce diplôme, fut le R.P. Jetté, avec une thèse sur la nature de la missiologie qu'il situait résolument à l'intérieur du traité sur l'Église⁹⁷. L'autre série de cours était destinée aux missionnaires eux-mêmes et conduisait plus tard à des diplômes civils en histoire des religions.

Le P. Champagne, définissait ainsi, dans le dernier rapport qu'il rédigea, les buts et l'esprit de l'Institut: «L'Institut, en tant qu'organisme missionnaire, veut être un laboratoire d'idées et de méthodes au service des missions. L'esprit de l'Institut est un esprit de service des missions⁹⁸.» L'institut était logé au Scolasticat et son directeur, à même la bibliothèque de la maison, avait réuni au sous-sol une collection de livres et de revues. Il fut bientôt secondé par le R.P. Jetté, à titre de secrétaire de l'institut, et par d'autres dans la suite. Lui-même comprenait difficilement le point de vue plus pragmatique des administrateurs de la faculté de théologie et manœuvrait contre vents et marées, avec une foi et une confiance à toute épreuve, pour maintenir et défendre l'œuvre de sa vie, malgré certaines années, le faible nombre des étudiants. Ses successeurs récolteront ce qu'il avait semé. L'Institut fait maintenant partie de l'Université Saint-Paul et a pris en 1969 le nom d'Institut des sciences missionnaires.

3 – Dans le sillage de l'Institut de Missiologie.

Le P. Champagne commença par ressusciter en 1949 les *Semaines d'Études missionnaires* qu'il rattacha à l'Institut. Il fut le principal organisateur de ces réunions, avec la collaboration du P. F. Jetté qui en devint secrétaire. On ne peut que mentionner le rôle joué par le P. Champagne dans d'autres organismes comme *l'Union missionnaire du clergé*, *l'entraide missionnaire* ou les *Cercles missionnaires des étudiants en théologie*.

Après avoir pris contact avec des scientifiques, le P. Champagne fondait en 1952 le *Centre de recherches d'anthropologie amérindienne*, destiné à grouper des savants et des missionnaires familiers des autochtones du Canada et de leur milieu. Le Centre, rattaché à l'Institut de missiologie, se dota en 1955 de la revue *Anthropologica*, d'abord miméographiée au Scolasticat, puis imprimée à partir de sa neuvième livraison. Les objectifs du Centre lui-même furent élargis et il devint le *Centre canadien de recherche en Anthropologie*⁹⁹.

La dernière réalisation du P. Champagne fut la revue trimestrielle *Kerygma*, lancée en 1967 et qui se voulait «un organisme de communication entre les missionnaires eux-mêmes d'une part; entre les missionnaires et l'Institut de Missiologie d'autre part¹⁰⁰.»

Avec sa thèse, la principale publication du P. Champagne, son *magnum opus*, fut son *Manuel d'action missionnaire*, paru en 1947¹⁰¹ et dont le R.P. Marcello Zago a fait une analyse à la fois sympathique et critique¹⁰². Celui-ci déplorait notamment l'absence dans l'ouvrage de la dimension œcuménique¹⁰³. Cependant, dès le début des années 1950, le P. Champagne s'intéressa à la question et donna plusieurs années un cours sur le sujet (histoire des grandes conférences œcuméniques; position du Saint-Siège), ce en quoi il devait être au Canada un précurseur. Le Scolasticat jouera d'ailleurs un rôle appréciable dans le démarrage du mouvement œcuménique dans la région d'Ottawa et même au niveau national.

4 – «L'Aide intellectuelle missionnaire».

L'Aide intellectuelle missionnaire a été pendant plus de trente ans l'un des organismes les plus dynamiques et les plus efficaces du petit monde du Scolasticat. Le scolastique Alphonse-Arthur Brault, l'un des trois pionniers de l'équipe initiale (avec Jean-Louis Benoît et Paul-Henri Dionne), exprime au P. Champagne, retourné à Rome pour compléter sa thèse, que c'est lui qui, peut-être à son insu, est à l'origine de cette œuvre:

L'idée-source est venue de vous... Voici comment. Vous aviez constaté ce qui se faisait en Europe... et vous désiriez ardemment quelque chose de semblable au Canada. Mais vous étiez tellement pris par les Archives ici que cela vous était impossible. Mais vous avez fait part de votre brillante idée à votre intime «alter ego», le P. O. Meunier...¹⁰⁴

Ce dernier trouve des oreilles attentives. L'initiative reçoit sans difficulté l'appui de l'autorité: «Le P. Desnoyers, supérieur d'alors, poussait la jeune association de tout son poids. L'œuvre ferait pendant à la chaire de missiologie de l'Université!»

L'organisation était essentiellement destinée à fournir aux missionnaires (oblats ou autres) de la solide nourriture intellectuelle sous forme de livres et de périodiques. On délaissa vite l'envoi de livres usagés pour procurer aux missionnaires des ouvrages de leur choix. Faute de pouvoir répondre à toutes les demandes, on organisa un service de librairie qui pouvait au moins accorder aux acheteurs un important escompte. Le financement s'effectuait par divers moyens: collection de timbres, tirages, dons directs. L'A.I.M. aura ainsi expédié de par le monde des dizaines de milliers de livres¹⁰⁵.

Conclusion.

Le bilan un peu impressionniste que nous venons d'établir, si incomplet et si imparfait qu'il soit, révèle un milieu d'une densité de vie débordante. Il était plus facile de parler de l'époque lointaine que du proche passé, des disparus que des vivants. Nous avons conscience de nous être montré à l'égard de ces derniers d'une discrétion probablement excessive. Il ne s'agissait pourtant pas, dans notre intention, d'idéaliser en bloc le temps révolu.

Le P. Deschâtelets lui-même, en s'adressant aux scolastiques en 1960, prenait d'infinies précautions: «On ne rejette pas totalement le passé, le passé peut avoir des défauts, des faiblesses... mais il n'y a pas que des défauts et des faiblesses. Il y a dans le passé des richesses¹⁰⁶.» Ces expressions ne pouvaient assurément constituer dans sa bouche qu'une litote, d'autant plus qu'il parlait justement des traditions de famille. Il avait lui-même conscience d'être à la charnière de diverses générations et de constituer un lien avec les premiers professeurs et les premiers supérieurs dont il avait souvent entendu parler par des aînés.

C'est un peu la somme de ce passé qu'il a récapitulé, de ce passé dont beaucoup ont tiré lumière et inspiration, de ce passé qui fait partie de la mémoire de l'Église. Ce passé, d'ailleurs, se perpétue dans le présent, dans des personnes, dans des institutions, dans des livres, dans les esprits et les cœurs surtout. Le mot qui avait inspiré les fêtes de 1910 se trouve autrement approprié aujourd'hui: *Forsan et hæc olim meminisse juvabit*.

Émilien LAMIRANDE

NOTES :

1 Il n'existe pas d'histoire du Scolasticat Saint-Joseph (1885-1971), même si on en trouve des tranches ici ou là. On souhaiterait qu'on s'attache à cette tâche pendant que demeurent encore au milieu de nous de nombreux témoins des meilleures heures de son passé.

Les documents inédits cités au cours du présent travail se trouvent tous aux Archives Deschâtelets.

2 J. Duvic, «Scolasticat d'Ottawa», dans *Missions*, 42 (1904), p. 155.

3 Voir plus haut, p. 13.

4 M. GILBERT, «Le 75^e anniversaire du Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa», dans *Études Oblates*, 19 (1960), p. 86; cf. ID., «Cent ans au service de l'Église. Scolasticat Saint-Joseph-Édifice Deschâtelets», dans *L'Apostolat*, 55 (mai 1985), p. 12-13.

5 Il faudra sans doute encore du temps avant qu'on puisse écrire une véritable biographie du cardinal Villeneuve. Pour la période qui nous intéresse, une importante documentation a été réunie par G. CARRIÈRE, *Docteur du Christ. Le card J.-M.-R. Villeneuve, O.M.L., Archevêque de Québec, 1882-1947*, Ottawa, 1962-1965, 3724 pp. en 13 vol. dactylographiés.

6 L'ouvrage de G. Carrière mentionné à la note précédente inclut, divisée par tranches correspondant aux grandes étapes de sa vie, une bibliographie du Card. Villeneuve.

7 J.-Ch. LAFRAMBOISE, «In Memoriam. S.É. le cardinal J.-M. Villeneuve, o.m.i.», dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, désormais cité *RUO*, 17 (1947), p. 5-6.

8 L. GROULX, *Mes Mémoires*, Montréal, t. II, 1971, p. 205.

9 Dans son fameux discours au cercle universitaire de Montréal, en 1934, le cardinal mentionnera L. Groulx à côté de L.-A. Paquet, d'É. Montpetit et de Marie-Victorin: *Quelques pierres de doctrine*, Montréal-Ottawa, 1938, p. 91.

10 L. GROULX, *op. cit.*, t. I, 1970, pp. 216-217; cf. p. 240.

11 R. NORMANDIN, *Notice nécrologique du P. M. Bélanger*, p. 6.

12 J.-Ch. LAFRAMBOISE, Une belle vie, un grand cœur., dans *L'Apostolat*, 13 (mars 1947), p. 6, reproduit dans *Missions*, 74 (1947), p. 230. Un portrait du P. Villeneuve paraissait dans *L'Action française*, 14 (1925), pp. 20-24, sans signature, mais que tout le monde a attribué au P. G. Simard.

13 Dans *Missions*, 74 (1947), p. 221.

14 Cf. G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada*, t. VII, Ottawa, 1968, p. 67.

15 Le P. Tabaret n'était cependant pas étranger au Scolasticat. C'est lui qui avait fait pencher pour l'emplacement de la «ferme» plutôt que pour un site à proximité de l'Université: Cf. G. CARRIÈRE, *op. cit.*, pp. 45-46. Le cimetière du Scolasticat conservera sa dépouille qui avait d'abord été déposée dans la crypte de l'église Saint-Joseph.

16 Cf. R. LAURIN, »M^{gr} Duhamel et l'Université catholique d'Ottawa», dans *Études Oblates*, 16 (1957), p. 357.

17 G. CARRIÈRE, *op. cil.*, t. VI, 1967, p. 230.

18 Acte de visite du P. A. MARTINET, assistant-général, 16 novembre 1890. Cf. Acte de visite du P. J. LEFEBVRE, provincial, 26 janvier 1894.

19 *Codex historicus* du Scolasticat, 8 septembre 1891.

20 Cf. J. Duvic, *loc. cit.*, p. 156; J.-M.-R. VILLENEUVE, dans *Les Fêtes du Scolasticat des Missionnaires Oblats de M-I, Ottawa, Canada, août 1910*, [Ottawa], 1912, p. 34.

21 G. SIMARD, «Le père Donat Poulet, o.m.i.», dans *RUO*, 21 (1951), p. 10.

- 22 ID., «Le Cardinal Villeneuve», dans *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 41 (1947), p. 152.
- 23 *Ibid.*, pp. 152-153.
- 24 Cf. E. LAMIRANDE, *Le P. Georges Simard o.mi Un disciple de saint Augustin à l'Université d'Ottawa*, Ottawa, 1981, p. 70.
- 25 Cf. E. MARCOTTE, «Cette magnifique université», dans *Études Oblates*, 7 (1948), p. 295.
- 26 On lit dans ce court texte la phrase décisive suivante: «Au moins faut-il que tous nous soyions convaincus de l'excellence de notre œuvre universitaire...»
- 27 J.-Ch. LAFRAMBOISE, *Notice nécrologique du P. C. Latour*, p. 4.
- 28 G. CARRIÈRE, *Trois quarts de siècle au service des sciences sacrées (1889-1964)*, dans *RUO*, 34 (1964), pp. 244-245.
- 29 Cf. M. GILBERT, *Notice nécrologique du P. A. Desnoyers*, p. 5.
- 30 G. SIMARD, «L'École supérieure de l'Université», dans *RUO*, 1 (1931), p. 407.
- 31 J.-Ch. LAFRAMBOISE, *Notice nécrologique du P. J. Rousseau*, p. 3. Le P. Villeneuve offrit à l'automne 1929 une série de cours publics: cf. *Le Droit*, du 21 octobre au 23 décembre.
- 32 Cité dans G. CARRIÈRE, *Docteur du Christ*, p. 1789.
- 33 Note au P. D. Poulet, non datée.
- 34 L. du P. E. Antoine au P. J. Jodoin, Paris, 21 janvier 1898, citée dans G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire*, t. VI, p. 309.
- 35 A. CARON, «Allocution à l'occasion d la bénédiction de la pierre angulaire du Séminaire universitaire», dans *RUO*, 7 (1937), p. 129.
- 36 M. BÉLANGER, Les soixante ans du Scolasticat Saint-Joseph., dans *RUO*, 16 (1946), p. 115.
- 37 N. NORMANDIN, *Notice nécrologique du P. M. Bélanger*, p. 8.
- 38 Dans *Missions*, 74 (1947), p. 42.
- 39 Allocution lors du cinquantenaire du Scolasticat, dans *L'Apostolat*, 6 (1934-1935), p. 421.
- 40 J. Duvtc, *loc. cit.*, pp. 166-167.
- 41 M^{sr} J.-Th. Duhamel et le P. C. Augier au pape (le rescrit est du 25 mars 1901).
- 42 J. Duvtc, *loc. cit.*, p. 167.
- 43 *Ibid*
- 44 *Codex historiais'* du Scolasticat, 3 décembre 1900.
- 45 Cf. G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire*, t. VII, pp. 71-72; Ch. BRUYÈRE, *Paroisse Sainte-Famille d'Ottawa*, Ottawa, 1981.
- 46 J. Duvic, *loc. cit.*, p. 170.
- 47 Cf. A. VACHON [E. MARCOTTE], «Un grand liturgiste canadien: le cardinal Villeneuve», dans *RUO*, 17 (1947), pp. 377-394.
- 48 *Codex historicus* du Scolasticat, 14 septembre 1930. Dom L. David, qui avait été l'hôte du Scolasticat, avait gagné le P. Latour à sa manière, mais celui-ci confessera plus tard sa «conversion solesmienne».
- 49 Cf. J.-Ch. LAFRAMBOISE, *Notice nécrologique du P. C. Latour*, pp. **11-13**.
- 54 Le P. Villeneuve ouvrit, dès ce moment, un *Codex* des retraites. Le compte rendu de la première retraite sera imprimé neuf ans plus tard dans *Le Droit*, 20 juin 1920. Le P. Villeneuve rédigea aussi, en 1919, un «Coutumier en usage au Scolasticat Saint-Joseph pour la direction des retraites fermées».
- 55 L. du F. E. Guérin à M^{sr} A. Langevin, Ottawa, 9 août 1911.

- 56 Cf. G. CARRIÈRE, « Le rôle du laïcat selon le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, o.m.i. », dans *RUO*, 40 (1970), pp. 178-182.
- 57 Cf. J.-M.-R. VILLENEUVE, *L'Un des vôtres... Le Scolastique Paul-Émile Latallée*, Montréal, 1927, pp. 178-180, 266-273.
- 58 Fr. GoHIET, *Conférences sur la question ouvrière*, Québec, 1892, 189 pp.
- 59 J.-M.-R. VILLENEUVE, *L'Un des vôtres*, pp. 150-151.
- 60 «Constitutions», avril 1920; l'exemplaire que nous avons vu est accompagné d'une présentation du P. Villeneuve, datée de décembre 1921.
- 61 Cf. G. LESAGE, «Le rayonnement social du cardinal Villeneuve», dans *RUO*, 22 (1952), pp. 130-134.
- 62 *Lettre pastorale à l'occasion de la Convention des Unions nationales catholiques qui se tiendra à Hull au cours du mois*, Ottawa, septembre 1921, 16 pp.
- 63 Cf. G. CARRIÈRE, *Le rôle du laïcat...*, pp. 187-189.
- 64 *Ibid*, pp. 182-185.
- 65 Cf. ID., «Le cardinal Villeneuve, o.m.i., et les universités canadiennes», dans *Culture*, 13 (1952), pp. 82-83.
- 66 G. SIMARD, «Son Excellence M^{gr} Villeneuve», dans *RUO*, 2 (1932), p. 10.
- 67 J.-M.-R. VILLENEUVE, *Le Recrutement des Vocations à l'Enseignement bilingue en Ontario. Causerie... à la première Convention biennale des Canadiens français de l'Ontario*, Ottawa, 1912, 16 pp.
- 68 In., «L'Appel de la Race' et la théologie du père Fabien», dans *l'Action française*, 9 (1923), 82-103.
- 69 Ch. CHARLEBOIS, *Les Canadiens français d'Ontario et la Presse*, Ottawa, 1912, 42 pp.
- 70 Cité par M. LAURENCE, «Quelques notes historiques sur l'appui fourni par les Oblats dans la fondation et l'évolution de Le Droit Ltée» ; Sur les débuts du *Droit*, voir aussi L. TREMBLAY, *Entre deux livraisons, 1913-1963*, Ottawa, 1963, pp. 9-19.
- 71 Cité par E. GUÉRIN, *Le P. Charles Charlebois*, dans A. FRANCŒUR, *Notices nécrologiques de la Province du Canada-Est*, t. IV, Ottawa, 1957, p. 21.
- 72 *Le Droit*, 9 octobre 1945.
- 73 Cf. G. CARRIÈRE, *Histoire documentaire*, t. VI, pp. 280-282.
- 74 L'ouvrage portait, de fait, comme premier titre: *Aux jeunes de mon pays*. R était publié par la Bibliothèque de l'Action française à Montréal, en 1927.
- 75 Cf. G. CARRIÈRE, Bibliographie des professeurs oblat des facultés ecclésiastiques de l'Université d'Ottawa (1932-1962)», dans *RUO*, 32 (1962), pp. 81-104, 215-244. L'auteur a ajouté à certains tirés à part des *Addenda*, aux pages numérotées I-IX.
- 76 Cf. G. CARRIÈRE, «'Caritas ad veritatem'. Les vingt ans de la Société thomiste de l'Université d'Ottawa, 1929-1949», dans *RUO*, 19 (1949), pp. 472-483; l'auteur a prolongé la liste des conférenciers et des officiers de la Société: *ibid*, 30 (1960), p. 106.
- 77 J.-Ch. LAFRAMBOISE, »In Memoriam....», dans *RUO*, 17 (1947), p. 7.
- 78 L. au P. recteur, dans *RUO*, 10 (1940), p. 391.
- 79 La relève a été assurée par d'autres périodiques, notamment par *Église et Théologie*, qui commence à être publiée en 1970, et dont la fondation avait été préparée au Scolasticat.
- 80 G. CARRIÈRE, «Le père Raoul Leblanc, o.m.i. (1894-1948)», dans *RUO*, 18 (1948), p. 389.
- 81 J.-Ch. LAFRAMBOISE, «L'Université d'Ottawa», dans *Missions*, 74 (1947), p. 197.
- 82 J.-M.-R. VILLENEUVE, «Centenaire marial des Oblats de Marie Immaculée», dans *Bulletin paroissial de N-D. de Grâces de Hull*, n^o 23-25, mai juin 1916, repris dans *Annales du T.S. Rosaire*, 25

- (1916), pp. 203-205, 336-339, 383-386.
- 83 M. BÉLANGER, «Les journées d'Études mariales, dans *RUO*, 19 (1949), pp. 246-251.
- 84 *Ère mariale. Bulletin de la Société canadienne d'Études mariales*, 1956, douze livraisons de quatre pages, grand format. Dans le numéro d'avril, le P. Bélanger présentait l'histoire, les objectifs et les travaux de la Société.
- 85 Voir encore: E. MARCOTTE, «La Société canadienne d'Études mariales», dans *Marie*, 2 (nov.-déc. 1948), pp. 60-61; N. PROVENCHER, «In memoriam, le Père Marcel Bélanger, O.M.I. (1908-1972)», dans *Cahiers marials*, n° 88 (juin 1973), pp. 255-256 (avec bibliographie des travaux du P. Bélanger); R. NORMANDIN, *Notice nécrologique du P. Bélanger*.
- 86 Card. Villeneuve, Allocution au Scolasticat, 28 août 1935; le même jour le P. Th. Labouré, sup. gén. référerait spécialement à lui à propos de «l'esprit de famille», de «cet amour de la famille, des traditions, du Fondateur», qu'il se réjouissait de trouver au Scolasticat, dans *L'Apostolat*, 6 (1934-1935), p. 421.
- 87 *Codex historicus* du Scolasticat, 19 mars 1918.
- 88 Cf. G. CARRIÈRE, «La préparation d'un père et d'un chef», dans *Études Oblates*, 28 (1969), p. 85.
- 89 L. DESCHATELETS, allocution du 19 mars 1948; dans le «Rapport de la Province du Canada (Est)», de 1947, dans *Missions*, 75 (1948), pp. 43-44, le P. Deschâtelets écrivait: «le scolasticat reste le centre de vie oblate par excellence... Que de trésors ont été accumulés depuis des années par les supérieurs et gardés jalousement par les archivistes. Que de travaux historiques ont été élaborés... Et une revue déjà bien appréciée *Les Études Oblates* stimule déjà ce mouvement de fierté et de conscience oblate.. Le P. Deschâtelets rêvait même «d'une sorte d'institut supérieur d'histoire oblate au sein de l'Université».
- 90 Cf. l'avant-propos de G. CARRIÈRE, *Vie oblate*, 33 (1974), pp. 3-4. Le mémoire soumis par le P. Gilbert à l'administration provinciale en 1941 a été publié dans *Études oblates*, 30 (1971), pp. 3-8.
- 91 L. de M^{gr} J. Cénez, 23 juillet 1928, dans G. CARRIÈRE, *Docteur du Christ*, p. 1059, n. 64.
- 92 L. du P. A. Perbal, au P. G. Carrière, 15 février 1962, *ibid*, p. 1072, n° 96.
- 93 S. DUCHARME, «Le T.R.P. Deschâtelets, o.m.i.», dans *RUO*, 17 (1947), p. 130. Cf. O. MEUNIER, «La première Semaine d'Études missionnaires au Canada», dans *RUO*, 5 (1935), pp. 138-141; L. DESCHATELETS, «Le 2^e Congrès international de l'Union Missionnaire du Clergé, Rome, 1936», dans *Bulletin de l'Union Missionnaire du Clergé*, 4 (1937-1938), pp. 24-31.
- 94 A. DORVAL, *Notice nécrologique du P. J.-É Champagne*, p. 3.
- 95 J.-t. CHAMPAGNE, *Les Missions catholiques dans l'Ouest canadien (1818-1875)*, Ottawa, 1949.
- 96 ID., «L'enseignement de la missiologie», dans *Études Oblates*, 8 (1949), pp. 305-315.
- 97 F. JETTE, *Qu'est-ce que la missiologie? De l'unité scientifique en missiologie*, Ottawa, 1950; le P. Yves CONGAR, o.p., en rapportait avec approbation les conclusions dans *Bulletin thomiste*, 8 (1947-1953), n° 1468.
- 98 J.-E. CHAMPAGNE, «Bref rapport concernant... l'Institut de Missiologie de l'Université d'Ottawa», dans *Kerygma*, 3 (1969), p. 75. Tout un numéro de *Kerygma* a été consacré, en 1969, à la mémoire du P. Champagne, avec des articles de M. Patry, R. GAUTHIER, M. ZAGO, F.-X. Saint-Arnaud, M. Bélanger, etc. Sur l'Institut en particulier: A. SEUMOIS, «Les Oblats et la missiologie», dans *Études Oblates*, 8 (1949), pp. 305-315; F. JETTE, «L'Institut de Missiologie de l'Université d'Ottawa», dans *Bulletin de l'Union Missionnaire du clergé*, 12 (1953), pp. 164-169.
- 99 J.-E. CHAMPAGNE, «The Canadian Research Center for Anthropology», dans *Anthropologica*, N.S. 1 (1959), p. 3; J. TRUDEAU et J. LOTI, «The Canadian Research Center for Anthropology», dans *RUO*, 38 (1968), pp. 351-360; J. TRUDEAU, «Le Centre canadien de Recherches en Anthropologie», dans *Kerygma*, 3 (1969), pp. 62-64.
- 100 J.-E. CHAMPAGNE, «Kerygma. Une revue missionnaire pas comme les autres», dans *Kerygma*, 1 (1967), pp. 5-7.

- 101 J. E. CHAMPAGNE, *Manuel d'action missionnaire*, Ottawa, 1947, 843 pp., paru en anglais l'année suivante.
- 102 M. ZAGO, «La miologie sert-elle à quelque chose pour les missions?», dans *Kerygma*, 3 (1969), pp. 70-73.
- 103 *Ibid*, pp. 72-73.
- 104 L. de A.-A. Breault, au P. J.-É. Champagne, 2 novembre 1933.
- 105 «Aide Intellectuelle Missionnaire (1932-1953), Rapport du P. F. Jetté, dir.
- 106 Allocution du 7 mars 1960.

The Deschatelets Archives¹

SOMMAIRE - Très tôt dans son histoire les archives ont été l'une des activités privilégiées du Scolasticat Saint-Joseph. Après avoir démontré l'importance des archives dans une communauté religieuse l'auteur en donne les grandes lignes historiques et s'attarde ensuite sur la description des fonds, l'organisation, les services, etc. La préoccupation majeure des responsables des archives est d'essayer, par tous les moyens à leur disposition, de rendre accessible la documentation devenue considérable et de servir une clientèle qui augmente de plus en plus. On se propose de faire appel à l'ordinateur dans un avenir rapproché.

The importance of Archives maintained by religious Congregations is twofold. On the one hand, as they are a tangible witness to a certain level of civilisation, they furnish material for general history and indeed are an appreciable part of the human patrimony which historians have to explore. On the other hand, to Christians eyes, they are a record of the activity of the living God. For this reason, they are a benefit of the Church and constitute spiritual nourishment for succeeding generations of the People of God. Did not Pope Clement I say, in the first century of the Church, "The ecclesiastical archivist has a very important task to fulfil, that of supporting the symbols of the Faith."

The Blessed Eugene de Mazenod, founder of the Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate, often insisted on the responsibility of the members of his Congregation for preserving documents relative to the history of the Oblates.

I have gone through my papers. I have burnt nearly 200 letters. I preserve those which can serve as matter for the history of the Congregation. [...] But we need a devoted, patient and zealous man who is capable of putting all these things in order. He will be assured of having well spent his time when from his work will spring the interesting history of the beginnings and progress of the Congregation; the accounts of principal missions and of various foundations; a glimpse of the edifying, exemplary and apostolic life of the members of the Congregation who have consecrated or even sacrificed their existence to the glory of God and the salvation of souls. Were I to find such a man of good will, I would not hesitate to make abandon all other work, all ministry, and to leave him, even for two entire years, at this task alone.²

In a letter addressed to Father Jean-Baptiste Honorat, superior of the first Oblates sent to Canada, he wrote as follows:

You content yourself with telling me in your last letter that your mission at Saint Jacques was magnificent; some details would not have been superfluous. Do you take care at least to write an account of each mission which will remain in the Archives of the house? That was the practice at Osier and in other houses. I insist that you do this in Canada. You will thus assemble little by little, the history of the Congregation in this country [...] I beg you not to neglect this advice. Kindly regard what I say as amounting to a directive and apply yourself to this work on receiving my letter.³

The Oblates of Canada have been faithful to the directives of their first Superior General. In each house they have been diligent in writing the *Codex Historicus* and keeping documents suitable for the history of the Congregation. On not a few occasions, major Superiors have intervened in order to assign a priest to the task of writing the history of the Congregation.

Origins of the Deschatelets Archives.

I propose today to outline for you the story of the Deschatelets Archives which, thanks to the foresight and encouragement of the directors of the St. Joseph Scholasticate and the Provincial Administration of the Oblate Province of St. Joseph, as well as to the unlimited devotedness of a succession of notable archivists, corresponds in a most eloquent manner to the desire of Bishop de Mazenod. These Archives are considered as a collection of great value. Father W. N. Bischoff, S.J., describes them as "One of the very best collections, and certainly

indispensable for research on any topic concerning the Oblates."

In 1914, Guillaume Charlebois, O.M.I., provincial, directed Jean Duvic, O.M.I., former superior of St. Joseph's Scholasticate to write the history of the Province of Canada. Like similar projects that had been previously decided, this one did not go far. But Rodrigue Villeneuve, O.M.I., then a professor at the Scholasticate, took charge of the documentation gathered for this purpose.

At this time, there existed at St. Joseph's Scholasticate the St. John the Baptist Society, devoted to the study of social questions, working class problems, education, training in eloquence, history of the Congregation, etc. These various activities were assigned to subcommittees. It was thus that in 1918 was founded the subcommittee for the History of the Congregation.

Rev. Father Superior [...] has congratulated warmly and at length the Scholastic Brothers for the initiative just taken by them in organizing a subcommittee for historical studies of the Congregation and in drawing up a plan for the composition of an historical repertoire of all the texts relative to this subject⁴.

The subcommittee also undertook to collect and classify documents of interest to Oblate history. This initiative marks the precise beginning of the Deschatelets Archives.

Father Rodrigue Villeneuve, O.M.I., had a decided influence on the young student Oblates in regard to their desire to know their Congregation better. Did he himself not function as an archivist when by means of documents in his possession he gave answers to their questions? By 1920, the Archives had made good progress in respect of space, furniture, system of classification, variety of maps portraying Oblate history, photographs displayed in the corridors of the house, liaison with other scholasticates of the Congregation, notably those of Washington, D.C., and San Antonio, Texas, etc.

The stage was now set for the appearance of a personage who was henceforth to play a prime role in the history of the Archives as a whole, Brother Leo Deschatelets, O.M.I. Immediately upon his arrival at the Scholasticate in 1919, he had become a member of the subcommittee for the History of the Congregation. Thanks to the deep and dynamic relationships he entered into with others, he aroused a lively concern and love for the Congregation. In 1923, he became director of the subcommittee, succeeding Brother Antoni Maillette. He resigned from this post a year later as he wished to devote more time to the task of collecting documents and reminiscences of veteran Oblates. Attached to the Scholasticate as professor in 1926, he continued to be concerned with Oblate history and the activities of the subcommittee. In a word, Father Deschatelets gave a strong impetus to the Archives of the house. Later, when he would be summoned to Rome by the major authorities, he would employ all his free time, copying out by hand, for the benefit of the Archives of the Scholasticate, the correspondence and different documents of the Founder. When he became Superior of the Scholasticate, then Provincial of the Oblate Province of Eastern Canada, and finally Superior General of the Congregation, he retained his profound interest in the Archives of St. Joseph's Scholasticate, so dear to him. It has been said of Cardinal Villeneuve that these Archives should have been "the child of his Oblate predilection, the beloved offspring that he confided to the care of his dear son, the good Father Leo Deschatelets. Hence the name that has been given to the Archives of the Scholasticate."⁵

Time does not permit me to do justice to all the others who have played an influential role in the development of these archives but let us at least mention two of them here. Father Joseph Champagne, O.M.I. made an appreciable contribution to the Archives by microfilming a great quantity of Oblate documents from everywhere across the country. He even created a special laboratory for the development of these microfilms. The geographical maps are the fruit of his expertise and his devotedness. Finally, how could we fail to mention one who has devoted his whole life to the Oblate Archives and the history of his Congregation: Father Gaston Carrière, O.M.I. His contribution has been unfailingly generous and prolonged. He sees to

everything: development, organization, welcoming those engaged in research, and often directing their work, revising texts, numerous contributions to reviews, journals, associations, of articles, reports, interviews, conferences, etc. It can be said without exaggeration that if the influence of the Deschatelets Archives now goes far and wide, it is thanks, in great part, to his initiatives, his numerous contacts with a select clientele, his industry and his zeal.

Synopsis of How these Archives Have Been Stocked.

The Deschatelets Archives are not the concern of an Oblate Province in particular or of some special association. They are not administrative in character; they are exclusively historical. Whence come its stocks of documents? Its collection was first developed thanks to the efforts of the community of Oblate students who preserved everything which came to hand. This primary stock was subsequently enriched by the microfilming of Oblate documents or of such that could interest the Oblates first in the General Archives at Rome and then, everywhere across Canada. The purpose was to collect everything bearing on Canadian Oblate history. The liveliness and vigour with which the Archives have been directed and organized have not passed unnoticed, as far as different Oblate authorities of the country are concerned and several of them have decided to send to Ottawa a great part of their documents. It is impossible and, in any event, would be burdensome, to explain here in detail all that is to be found in these Archives.⁶

The Archives contain first a *library* of more than 10,000 volumes on the Founder, the Congregation in general and on Canada in particular. Therein is to be found a collection of works by and about Oblates, including an important and very rich quantity of works in Indian and Eskimo languages. Then we have complete series of all the important reviews of the Congregation. Secondly, we have a large quantity of manuscripts on the Founder, the holy Rules, the General Chapters, and the history of the Congregation in general. Then come important stocks of some of the Oblate Provinces. Apart from that of St. Joseph's Province of Montreal, there is that of Manitoba (which is in the process of being classified and which extends for some thirty linear metres), that of St. Peter's (ten metres at present, and more to come) that of James Bay (Diocese of Moosonee, 15 metres). The collection of the Oblate Commission of Indian and Eskimo Works constitutes a mine of information on the Indians and Eskimos of Canada.

One hundred and fifty linear metres are allotted to the individual files on Oblates - bishops, fathers and brothers.

The stock of *microfilms* is one of the most important collections of the Archives, with more than 35,000 metres of film. Gratitude is owing to Fathers Joseph Champagne and Gaston Carrière who, with the help of Oblate students, have seen to the microfilming of most of the collections found in diocesan and Oblate archives in Canada and abroad. It is thus that researchers have access to the documentation of the dioceses of Montreal, Quebec, Ottawa, Edmonton, Saint Boniface, Chicoutimi, Fort Smith, McLennan (Alberta), Manitoba, MacKenzie, Grouard, Keewatin and others. In addition there are several reels depicting particular personages and various missions.

Not to be overlooked are fifty metres of *photographs* often utilized for the illustration of works of all kinds.

Geographical maps complete this inventory. They have been collected for the making of the map of ecclesiastical boundaries of Canada (10 metres).

The Deschatelets Archives Today.

The Deschatelets Archives are considered to be a laboratory for historical research,

rather than a mere depository or a simple museum. They wish to provide the historian and the seeker in general with effective instruments for their research. No longer is it a matter of confiding everything to the memory or the humour of the archivist. The main idea which dominates the whole organization and the different operations carried out is to render the easiest and most rapid access possible to all of the documentation. "The most highly significant and valuable collection amounts to no more than a warehouse of waste paper unless finding aids and retrieval systems are available."⁷

Organization.

By way of organizing our material, we have first a system of classification which is extremely elaborate and extends to 400 pages. It is a sort of framework or grill according to which are inventoried all the masses of documents which come to us continually. It was conceived quite a long time ago but took its definitive form about a dozen years ago and has since been kept up to date. As it is now constituted, it provides in advance for everything that is of Oblate interest and can receive a considerable number of deposits without disturbing the integrity of the stock as a whole.

Another instrument of greatest utility and by far the most important is the card index. Each document, as we receive it, is given its precise place in our system of classification. After then being described and analyzed, the data thus extracted is entered upon cards as in libraries. This is long and arduous work. We are resolved not to curtail it as we are convinced that in the long run, our efforts will be well rewarded. We have ample proof of this in seeing how much profit visitors derive therefrom. This card index is composed of four sections: shelf list, authors, subject index and correspondance. In regard to this last section (correspondance), let it be noted that we have assumed the onerous task of analyzing one by one a considerable quantity of letters with at least three cards for each one: author of the letter, the recipient and the shelf list. Other cards are sometimes added for other kinds of subject matter if it is judged that they are of sufficient importance to justify supplementary cards. This last section has taken on astronomical dimensions but it has proved most useful from several points of view.

The index of reviews is also very valuable. How could we do less than justice to such a source? Thanks to the persevering work of our predecessors – scholastic brothers especially – we possess about ten of these indexes: *Missions des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (the most important review for the history of our Congregation), *Les Petites Annales*, *La Bannière*, *L'Ami du Foyer*, *Les Cloches de Saint Boniface*, *L'Apostolat de Marie-Immaculée*, *Les Études Oblates*, *Les Annales de la Propagation de la Foi* (Quebec and Montreal), etc.

Numerous bibliographies, information on particular stocks, special inventories, programmes of all sorts, are likewise very helpful and much appreciated.

Finally, it may be of use to mention that the Deschatelets Archives have contributed, in these latter years, to the compilation of the most exhaustive inventory possible of the different stocks of Oblate archives of this country and of the General House at Rome. They include especially those of Edmonton, McLennan, Fort Smith, Falher, Vancouver, Montreal, Whitehorse, Winnipeg, etc. All this is in view of an eventual Oblate Canadian history.

Automation.

We are of course keeping an eye on the prospects being opened up for the Deschâtelets Archives by the computer. One would have to be completely cut off from the world not to realize that the information revolution affects every domain. A new era is certainly beginning for the archivist. We must adapt ourselves to conditions which are radically different from what we have known hitherto. Diskettes or discs have an incredible capacity for the storing and retrieval of information and it is certainly not permissible to turn our backs on the new technologies becoming available. What inestimable advantages it would be to have our archives

made accessible in data banks ! The Oblates throughout Canada, for instance, could have access in a matter of minutes to the entire documentation that has been accumulated in our Archives. Such possibilities, however, cannot be realized overnight. There are complications to be faced, rapid changes in technology are taking place, it is expensive and somewhat less than miraculous. The acquisition of computer equipment is not immediately envisaged as far as the Deschâtelets Archives are concerned. We are for the moment content to engage in a work of analysis in order to determine how we may eventually programme any apparatus we may acquire in future. The quality of the results is in proportion to the quality of the entries that are made in any computerized data bank.

Clientele.

Judging by the extent to which the Deschâtelets Archives are used, it must be said that they amply fill their role and justify the energies and resources that have been devoted to their organization. Clients from all over Canada and beyond are growing in numbers and seem well satisfied with the welcome they receive. Many come to us in order to examine our records, others make their consultations by correspondence or by telephone. At present some twenty persons engaged in research, university students, professors or historians, are preparing to publish volumes, write articles for reviews or prepare theses with the aid of our documentation.

In closing, permit me to assure you that our Archives keep their doors wide open and are ever happy to receive all interested in research. *Omnes sitientes venite ad aquas.* - Those who thirst, come and refresh yourselves (Isaiah).

Romuald BOUCHER, O.M.I.

NOTES:

1 This article is the reproduction of a paper presented to the Congress of the Association of Archivists of Religious Communities of Ontario, Hamilton, May 1985.

2 E. DE MAZENOD, *Journal*, December 14, 1838.

3 Letter of E. de Mazenod to Father J.-B. Honorat, February 7, 1844.

4 Scolasticat Saint-Joseph. *Codex historicus*, March 19, 1918.

5 See Scolasticat Saint-Joseph. *Association Saint-Jean-Baptiste*, Procès-verbaux des réunions.

6 Those interested can consult the article of Father G. Carrière, which appeared in *Vie Oblate Life* of December 1982, pp. 277-291: *Les Archives Deschâtelets; inventaire sommaire des principaux fonds.*

7 Auguste R. SUELFLOW, in *American Archivist*, 32 (1969), p. 356.

L'entrée de la Congrégation dans la modernité

(Centenaire de la Maison Deschâtelets)

SUMMARY — In face of a world that is changing profoundly, it behooves us to renew our ways of inculcating faith and training in religious life. The Church has made great efforts to adapt herself since the Second Vatican Council, while the Oblates have shown their willingness to come to grips with the modern world by revising their Rules and Constitutions. The General Chapter of 1986 must be able to offer the world an evangelical witness and a spiritual challenge. The Congregation will thereby strive to rediscover her evangelizing role in these times. Hence all Oblates must cooperate by prayer, fidelity to the values of Oblate life and by taking interest in the major events affecting the Congregation. The Holy Spirit will be with the Congregation as she enters the modern age. We must have recourse to the spirit of poverty and detachment at this critical time. The evolution of the great institutions such as the Scholasticate of St. Joseph guides us in making an appropriate response.

Chers Confrères Oblats

Ce n'est pas sans émotion que je me retrouve dans cette maison centenaire. Quand j'ai reçu l'invitation du P. Maurice Gilbert, j'ai aussitôt pensé au psaume 87:

«Tyr, la Philistie ou l'Éthiopie,
un tel y est né.
Mais Sion, chacun lui dit: Mère!
car en elle chacun est né» (v. 4-5).

Appliqués à cette maison, les versets du psaume sont vrais pour un grand nombre d'Oblats. Ils sont vrais pour chacun d'entre vous; ils sont vrais pour moi également.

C'est donc avec une très grande joie que je reviens ici. Joie d'être avec vous, joie de participer à la célébration de vos jubilaires et joie de revoir cette maison, si riche en souvenirs, en talents et en vertus de toutes sortes. J'y retrouve même mes trois derniers supérieurs... Et probablement aussi, mais sans le connaître, mon prochain supérieur!

Cette maison a une longue histoire au service de la Congrégation et de l'Église. Elle a formé près de 1 500 prêtres Oblats dont plus du tiers sont allés dans les missions. Elle a donné à l'Église un cardinal et plusieurs évêques; elle nous a donné le P. Deschâtelets; elle a vu le dévouement admirable de plusieurs générations de Frères.

Elle fut à l'origine de merveilleuses initiatives, et en divers domaines: intellectuel et social, marital et oblat, apostolique et missionnaire. Elle a connu de nombreux développements et, depuis vingt-cinq ans surtout, une évolution considérable. Après cent ans, elle continue toujours d'être prioritairement, sous une forme nouvelle, au service du sacerdoce et de la vie religieuse.

Au P. Gilbert j'ai demandé, en recevant son invitation: «De quel sujet, croyez-vous, je devrais parler?» — «Peut-être, m'a-t-il répondu, vous pourriez nous dire comment vous voyez la formation dans le monde d'aujourd'hui, en relation, par exemple, avec votre lettre du 29 juin 1983 sur la réconciliation.» Dans les jours qui suivirent j'y ai pensé et finalement j'ai opté pour un sujet assez proche de ce thème mais plus vaste, plus étendu: L'entrée de la Congrégation dans la modernité. C'est le problème de l'Église aujourd'hui. C'est le problème de la vie religieuse et c'est aussi le problème des Oblats, un problème que chacun vit au fond de lui-même et que la Congrégation, dans son ensemble, vit aussi et intensément. Cette réflexion sera, en même temps, une préparation au prochain Chapitre.

I — Un monde qui change.

Je commence par rappeler trois faits des années 60-65, alors que j'étais «Magister spiritus» ici, au scolasticat Saint-Joseph. Ces faits m'avaient beaucoup frappé. J'y ai souvent réfléchi dans la suite et j'ai compris à travers eux le changement profond qui était en train de s'accomplir, ou déjà accompli, au niveau des sensibilités religieuses.

Le premier a une date précise: c'était le 12 avril 1961, quand la radio annonça que, pour la première fois, un homme venait d'être placé en orbite autour de la terre: Youri Gagarine. Un scolastique est venu me voir aussitôt. Il était hors de lui-même. Que ce soit un astronaute russe ou américain, pour lui, c'était très secondaire: ce qui comptait c'était la victoire de la science, la victoire de l'homme sur l'espace.

Plus tard, au cours de la retraite de trente jours que je donnais aux scolastiques de langue française, à Ste-Anne-de-la-Pocatière, comme préparation aux vœux perpétuels, j'ai fait une deuxième expérience semblable. J'ai toujours beaucoup apprécié l'ouvrage du P. Louis Lallemand, s.j., *Doctrine spirituelle*. J'en citais parfois certains passages.

Cette année-là, j'avais eu le malheur de citer le texte suivant, à propos du mystère de l'incarnation du Verbe:

Après l'Incarnation nous ne devons plus rien admirer. Il est dangereux de donner notre admiration aux créatures. Il n'y a qu'un Dieu incarné qui la mérite. Admire quelque chose dans l'ordre de la nature, c'est marquer le peu de vertu qu'on a¹.

À peine fini mon exposé, un scolastique m'arrive en furie pour protester. «Je n'accepte pas ce texte du P. Lallemand. Je pense exactement le contraire: Après l'Incarnation, nous devons tout admirer! L'Incarnation a rendu le monde plus admirable que jamais!» – Je lui ai répondu: «Oui, c'est vrai, c'est une manière de voir. Les deux perspectives sont différentes et complémentaires.»

Ma troisième expérience, durant ces années, fut encore la réflexion d'un scolastique à la fin d'une de ces retraites de trente jours. Les retraitants étaient des hommes qui avaient déjà trois ou quatre ans de vie religieuse, et donc normalement un certain acquis spirituel. Ce scolastique donc, qui était l'un des plus sérieux du groupe, vint me dire: «Durant ces trente jours, on parle beaucoup de «seconde conversion», mais vous savez, pour la plupart d'entre nous, la première conversion n'est pas encore faite.»

Les trois sont devenus prêtres. Après quelques années, le premier et le troisième ont demandé et obtenu leur retour à l'état laïc.

La transformation des mentalités qui s'accomplissait ici et qu'on pouvait toucher du doigt était à l'œuvre un peu partout dans le monde occidental.

Elle signifiait pour l'Église un changement profond des sensibilités religieuses, et en conséquence la nécessité d'une attitude beaucoup plus positive face au monde et aux réalités terrestres, un plus grand respect des valeurs humaines et religieuses où qu'elles se trouvent, la nécessité aussi d'un changement de langage pour parler aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui, et entrer en dialogue avec eux, et être compris par eux.

Elle signifiait également la nécessité de renouveler les chemins de l'éducation de la foi et même de la formation à la vie religieuse; autrement, les jeunes générations risquaient d'être perdues pour l'Église.

Pour sa part, le Concile Vatican II a voulu répondre à ce défi: celui pour l'Église, de son entrée dans la modernité.

La Congrégation est confrontée au même défi. Sa réponse se précise de Chapitre général en Chapitre général.

II - Le tournant des derniers Chapitres.

Sous cet aspect, l'histoire des derniers Chapitres, depuis quarante ans, est significative.

Au Chapitre de 1947, avec l'élection du P. Léo Deschâtelets, une ère nouvelle commence, marquée d'abord par le besoin de vivre et de reconstruire, après les années de guerre. La Congrégation se développe, ouvre plusieurs nouveaux territoires missionnaires et passe de 5 694 membres en 1947 à 7 268 en 1966: donc une augmentation de 1 574 en 19 ans. Ce fut une première étape. La deuxième, déjà présente dans les années de l'après-guerre, était celle de l'adaptation à ce monde neuf en train de se former, un monde moins religieux, plus séculier, plus autonome que le précédent par rapport à Dieu et aux réalités de la foi. La réponse de l'Église, je l'ai dit, fut le Concile Vatican II (1962-1965). Pour nous, les Oblats, ce fut la refonte des *Constitutions et Règles* et le changement de mentalité qui peu à peu est en train de s'accomplir.

Le Chapitre de 1953 demanda une nouvelle édition des *Constitutions et Règles*. Une Commission post-Capitulaire fut constituée à cette fin. Elle devait présenter un texte révisé au Chapitre suivant.

Le Chapitre de 1959, qui dura près de deux mois, étudia longuement le texte révisé, mais se sentit incapable de conduire le travail à sa fin. Il demanda de constituer une nouvelle Commission qui préparerait un second texte révisé.

Ce second texte révisé fut remis au Chapitre de 1966 et c'est alors, je pense, qu'un tournant décisif fut pris par la Congrégation; le Chapitre opta nettement pour la modernité. Il oublia discrètement le texte révisé – encore très marqué par les *Constitutions* de 1928 – et formula lui-même un texte entièrement neuf, avec un vocabulaire et des perspectives empruntés presque uniquement aux documents du Concile. Le Chapitre de 1972 poursuivit la même orientation en votant deux documents : *La Visée Missionnaire* et *Les Structures administratives*.

Le pas était franchi. L'orientation était belle et bien prise, et, comme pour l'Église, elle était irréversible. La Congrégation était entrée dans le monde moderne et décidée à faire face aux défis que ce monde lui présentait, afin d'être capable, en retour, de mettre ce monde devant le défi de la foi.

Tout n'était pas parfait dans le nouveau texte des *Constitutions* (1966): il était, si je puis dire, trop exclusivement dépendant du Concile et pas assez marqué par le caractère proprement oblat. Un équilibre était nécessaire. Il se fera peu à peu et aboutira au texte de 1980, un texte très moderne aussi mais dans lequel le Fondateur a repris toute sa place.

Dans la Congrégation, tout n'était pas parfait non plus. Nous étions disposés à faire face aux défis de la modernité, mais peu préparés à le faire. Nous étions, et nous sommes encore en grande partie, dans un état de grande fragilité. De 1947 à 1966, vous ai-je dit, la Congrégation est passée de 5 694 à 7 268 membres. Mais de 1966 à 1972, elle descendait à 6 719 et aujourd'hui, elle atteint à peine les 5 550 membres.

Pour nous, comme pour l'Église, l'entrée dans la modernité constitue une période difficile. C'est un temps de mutation profonde, un peu comme celui de l'adolescence. L'enfant allonge, il maigrit, il semble maladif, il a des boutons dans la figure. On ne sait pas encore quelle sorte d'adulte il sera, mais on sait que ce passage est nécessaire. Ses parents, qui l'ont connu en pleine santé, s'inquiètent et lui-même se cherche, il éprouve le besoin de s'affirmer. Il ne peut rejeter son passé, même si parfois il en éprouve la tentation. Sa consistance, une grande partie de ses richesses, les principaux traits de sa personnalité - il le sait bien - lui viennent de son passé. Par ailleurs - et il en est encore plus conscient - il vivra sa vie dans l'avenir; il doit être un homme de l'avenir, s'il veut réussir sa vie.

Après dix ans de Généralat, c'est cette image qui, de plus en plus, me vient à l'esprit quand je pense à la Congrégation: un corps apostolique placé entre deux mondes et lui-même en pleine

mutation. Intellectuellement son choix est fait, il a opté pour le monde nouveau; mais, en pratique, il n'y est pas encore à l'aise, il n'y a pas trouvé sa place et son rôle véritable, il cherche.

C'est dans ce contexte, me semble-t-il, que se situe le prochain Chapitre. Depuis 1947 des pas considérables furent faits. La Congrégation a pris davantage conscience de son passé, elle a pris conscience de ses valeurs profondes, elle tient à garder ces valeurs et à les vivre aujourd'hui, au cœur du monde moderne: ce fut le sens du dernier Chapitre, celui de 1980.

Le Chapitre qui vient, celui de 1986, l'invitera à faire un pas de plus: est-elle capable de faire passer cette option dans la vie concrète? Quelle sorte de témoignage évangélique et de défi spirituel, quelles formes de service apostolique peut-elle offrir au monde moderne? Dans le passé, elle avait opté pour l'évangélisation des pauvres *prioritairement* par la mission populaire et les missions étrangères. Aujourd'hui, elle opte encore, et unanimement pour l'évangélisation des pauvres, mais par quels chemins particuliers, par *quelles formes prioritaires* d'action missionnaire le fera-t-elle? C'est tout le sens du prochain Chapitre: que doit être la mission de la Congrégation dans le monde d'aujourd'hui.

Avec quelle attitude, de quelle manière devons-nous considérer cette nouvelle étape?

III - Une attitude de confiance, d'ouverture et de coopération.

Dernièrement, aux jeunes Oblats d'Europe, en session à Vermicino, je rappelais ce qu'ils peuvent faire pour préparer le prochain Chapitre. En un sens, l'avenir est aux jeunes, mais il n'est pas qu'aux jeunes. Il est à tout Oblat engagé dans la Congrégation. Chacun de nous, quel que soit son âge, possède une responsabilité en cette matière. Je pense ici à l'attitude de Paul vieillissant, devant son disciple, Timothée. Paul tenait à ce que l'Église continue d'aller de l'avant et à ce que la doctrine chrétienne, les valeurs essentielles du Christianisme primitif soient fidèlement transmises aux générations futures.

Ces idées, écrit-il à Timothée, si tu les exposes aux frères, tu seras un bon serviteur du Christ Jésus. [...] Exerce-toi à la piété... Que personne ne méprise ton jeune âge. Au contraire, montre-toi un modèle pour les croyants, par la parole, la conduite, la charité, la foi, la pureté... Veille sur ta personne et sur ton enseignement; persévère en ces dispositions... Combats le beau combat de la foi... O Timothée, garde le dépôt...²

Paul n'était pas sans éprouver certaines craintes, mais il gardait confiance et demeurait ouvert sur l'avenir. La même disposition nous est demandée aujourd'hui: garder confiance, être ouverts sur l'avenir et faire notre part, si minime soit-elle, pour le bien préparer.

D'abord faire confiance au monde nouveau qui naît et à la Congrégation qui, elle aussi, s'efforce de renaître et de trouver sa place, son rôle évangélicisateur, dans ce monde nouveau. Deux regards sont possibles ici: l'un pessimiste: «tout est en train de crouler!»; l'autre, plus confiant, plus optimiste. Ces deux regards s'expriment ouvertement en Europe de ce temps-ci, alors qu'on prépare le Synode d'évaluation des résultats du Concile après vingt ans. Le professeur Jean Delumeau, qui a opté pour l'attitude optimiste, citait dernièrement dans *Le Monde* du 22 juin 1984, une réflexion des évêques canadiens: «Une vieille maison en rénovation ressemble longtemps à une maison en ruine.» Il faut être capable de dépasser les apparences et de voir que la rénovation est en train de se faire, même si, pour un temps, un certain désordre règne.

Ensuite, coopérer autant qu'on le peut à l'œuvre de rénovation. Nous pouvons le faire de bien des manières:

1 – par notre prière. Cette œuvre de rénovation relève de l'Esprit Saint encore plus que de nous. La prière demeure le premier moyen de toute rénovation spirituelle;

- 2 – par notre propre fidélité aux valeurs de la vie oblate, ses valeurs fondamentales, celles qui font partie de son patrimoine spirituel: un amour passionné pour le Christ et pour son Église, l'esprit missionnaire et la préoccupation du monde des pauvres, l'esprit de famille et la simplicité de vie, la dévotion à la Vierge Marie;
- 3 – par notre intérêt actif pour les événements majeurs qui influencent la vie de la Congrégation, un Chapitre général, par exemple. Dans une grande famille comme la nôtre, certains parfois se montrent indifférents ou jouent aux sceptiques face à des événements comme ceux-là. Ils affirment n'en rien attendre. Ils ont tort car, à la longue, les Chapitres façonnent une Congrégation et lui donnent sa vraie figure. Le seul fait qu'un Chapitre détermine les orientations générales d'un Institut et élise son gouvernement central suffit à en indiquer l'importance;
- 4 – enfin, par notre amitié, notre volonté de dialogue, notre effort de compréhension à l'égard de tous, et spécialement des jeunes, si nous-mêmes nous sentons devenir «vieux». À ce propos, le comportement de Jean Paul II chez les étudiants, à Louvain-la-Neuve, en Belgique, au mois de mai dernier, a surpris favorablement et fait réfléchir bien des gens. La présidente de l'Assemblée générale des étudiants, Véronique Oruba, une jeune de descendance polonaise, s'est adressée au Pape en un langage très dur, qui reprenait la plupart des critiques qu'on fait à l'Église aujourd'hui. Le Pape l'a écoutée attentivement, il a souri parfois, et à la fin, l'a embrassée sur le front'. Il aurait pu réagir de façon bien différente! Pourquoi a-t-il fait ainsi? Probablement parce qu'il a senti qu'en pareil cas, entre jeunes et moins jeunes, une affection très simple, et qui s'exprime, constitue le premier pas, et souvent le seul possible, vers un dialogue authentique, encore à venir.

L'entrée de la Congrégation dans la modernité demeure une œuvre difficile et de longue haleine. En définitive, c'est l'Esprit de Dieu qui l'accomplira. Il a commencé de le faire par la rénovation des Constitutions et Règles; il continuera son travail par la rénovation des cœurs. Le chemin de Dieu est habituellement celui de la pauvreté et du détachement. Pour faire de Paul l'Apôtre des Nations, Dieu a commencé par l'humilier, le faire tomber de cheval, le rendre aveugle; à Marie de l'Incarnation, qui intercédait pour certaines personnes, il a dit: «Apporte-moi des vaisseaux vides», c'est-à-dire des âmes pauvres, dépouillées de toutes choses⁴.

C'est ce à quoi je pense quand je considère l'évolution de certaines de nos grandes institutions: ici, par exemple, à l'ancien scolasticat Saint-Joseph, ou au scolasticat de Solignac, en France, ou au scolasticat de Hünfeld, en Allemagne, ou au juniorat Saint-Charles, en Hollande, qui célébrera aussi ses cent ans d'existence en octobre prochain.

Cette évolution, sous certains aspects, surtout celui des vocations, pourrait nous rendre pessimistes. Il ne le faudrait pas. Dieu certainement est à l'œuvre en tout cela. Il faut lui faire confiance et continuer d'aller vers l'avenir avec une ferveur renouvelée, étant assurés que le Christ Sauveur «collabore toujours avec ses vrais disciples et les fils aimants de sa Mère très sainte»⁵.

Fernand JETTE, O.M.I. *supérieur général*

Ottawa 19 août 1985

NOTES :

1 L. LALLEMANT, s.j. *Doctrine spirituelle*. Collection *Christus*, 1959, p. 272.

2 1 Tm, v. 4 et 6, *passim*.

3 Cf. *Le Monde*, 23 mai 1985. *La Croix*, 23 mai 1985.

4 MARIE DE L'INCARNATION, *Écrits*, éd. Dom Jamet, I, p. 363; II, p. 115.

5 Paul VI aux Oblats, 19 avril 1978.

Notre-Dame de la Blanche

*Mère de Dieu, nous te proclamons reine,
Reine en nos cœurs et Reine en ce séjour,
Protège-nous, ô blanche souveraine,
Garde-nous bien ton maternel amour,
Garde-nous bien ton maternel amour.*

1-

*Salut à toi pure lumière,
Astre et joyau de notre ciel,
Jardin fermé lis immortel,
Honneur et grâce de la terre.
À toi nos bois, nos champs, nos monts,
Qu'ils soient ton trône et tes fleurons,
O! Notre-Dame de la Blanche.*

2

*Témoins des mérites et «du charme»
De nos maîtres des jours anciens;
Guidant nos pas vers nos destins,
Ils ont «jeté» en nous la flamme.
Ravive-la de jour en jour,
Propage-la, dans ton amour,
O! Notre-Dame de la Blanche.*

3-

*À toi cent années de vaillance
Remémorées en ce séjour;
De notre foi, hymne de l'amour
Au sacerdoce et à l'offrande.
À toi tout ce concert divin,
Nous T'en offrons l'hymne sans fin
O! Notre-Dame de la Blanche.*

Le refrain et le premier couplet sont du Frère Paul-Émile Lavallée, scolastique décédé accidentellement à La Blanche, camp d'été du scolasticat St-Joseph, au Lac MacGregor dans la paroisse de Perkins, le 15 août 1922. Les couplets deux et trois, composés spécialement pour le centenaire, sont du Père Gabriel Dionne, o.m.i., un de nos meilleurs troubadours de notre maison d'été du scolasticat.

Le père Joseph-Henri Tabaret, o.m.i. (1826-1886)

Un «missionnaire qui enseigne»¹

SUMMARY – Father Henry Tabaret, the centenary of whose death we celebrate this year, was an authentic Oblate missionary who rendered eminent services to his adopted country, his Congregation and to the entire Church. While the young Henry aspired most of all to be an educator of the young, he asked, on becoming a priest, to be sent to the foreign missions. Although quite frail in health, he was assigned to Canada. After some years of parish ministry, he was named director of studies, then rector, of the Bytown College where he spent the greater part of his life. He thus became, by force of circumstances and under the impulsion of the Holy Spirit, a "missionary who was teaching".

Even though Bishop de Mazenod had not planned to have "missionaries who are teaching" in his original Rule, he perceived the influence of the Holy Spirit in the heart and life of Father Tabaret and that his work was such because "the service of the Church required it." Today as then we must know how to interpret the signs of our times.

En 1926, pour célébrer le centenaire de la naissance de celui qu'on a appelé le «père et fondateur» de l'Université d'Ottawa, le père Georges Simard a prononcé une conférence remarquable intitulée «Le père Tabaret, o.m.i. et son œuvre d'éducation.»² Il profitait de l'occasion pour exprimer toute la satisfaction qu'il éprouvait du fait que les «chapitres généraux ont inscrit eux-mêmes l'enseignement dans les buts de notre Congrégation.»³

Le 28 février 1986 marque le centième anniversaire de la mort du père Tabaret.

Engagé dans l'étude de l'histoire de l'Université d'Ottawa, je me promettais de célébrer à mon tour le centenaire de la mort du père Tabaret lorsque parut la «thèse» du père E. A. Ruch dans le numéro de décembre 1985 de la revue *Vie Oblate Life*.⁴ Ce père a raison, bien des choses ont changé dans la congrégation des Oblats depuis 1926. Sa «thèse» s'échafaude sur le fait que, lors du Chapitre général de 1980, *aucune mention* des «missionnaires qui enseignent» n'a été retenue dans la nouvelle édition des Constitutions et Règles des Oblats. Du même coup, il qualifie d'«anormal» les Oblats qui enseignent les sciences profanes ailleurs que dans les juniorats, scolasticats ou séminaires.⁵

Cette «thèse», toutefois, ne se fonde pas sur une étude sérieuse de la réalité oblate contemporaine que le père Motte, Assistant général pour la formation, a décrite à larges traits dans le numéro d'octobre 1985 de la *Documentation OMI*.⁶ Elle n'est pas non plus conforme à ce qu'ont vécu notre Vénéré Fondateur et nos premiers pères comme nous le prouve l'exemple du père Tabaret dont je veux célébrer le centenaire de la mort en montrant comment il a été un «missionnaire qui enseigne».

I - Joseph-Henri Tabaret, «missionnaire».

Le jeune Henri Tabaret n'est pas né professeur d'université, encore moins recteur ou provincial. Durant son cours classique, en France, il est fort impressionné par un Oblat de Marie Immaculée' qui prêche la retraite au collège qu'il fréquente. Un de ses compagnons d'alors qui, comme lui, sera Oblat et viendra le rejoindre à Ottawa vingt ans plus tard, se souvient qu'Henri lui avait confié à cette occasion:

Je n'ai qu'une inclination au cœur: trouver un coin où je pourrai me consacrer à l'éducation des enfants.⁸

Quarante ans plus tard, le père Adolphe Tortel, son compagnon de collège, dira au père Fillâtre, lors du décès du père Tabaret:

Nous ne pensons guère alors qu'Ottawa serait le coin où Dieu lui ferait remplir sa vocation.⁹

Les voies de Dieu comportent souvent des détours et ce n'est qu'après coup qu'un œil averti en discerne le cheminement. La vie du père Tabaret ne fait pas exception et elle ne manque pas de détours qui paraissent mener dans une direction fort différente de celle qu'il avait d'abord entrevue.

En 1845, il entre au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier. L'année suivante, il commence ses études de théologie au Scolasticat de Marseille. «Menacé de la consommation» – comme on disait alors – il doit abandonner le cours régulier de théologie et poursuivre privément ses études cléricales sous la direction des Oblats à Notre-Dame de Lumières puis à Notre-Dame de l'Osier. Sa santé ne s'améliore pas.

À Notre-Dame de Lumières, le père Ricard était son Supérieur jusqu'à ce qu'il parte en 1847 pour les missions de l'Oregon comme Supérieur des premiers Oblats qui y furent envoyés. Le frère Tabaret a sans doute oublié son désir de jeunesse de se consacrer à l'éducation. Ce genre de ministère ne figure d'ailleurs pas parmi les fins de la congrégation des Oblats à laquelle il appartient. Ce sont désormais les missions étrangères qui l'attirent. Il s'en était ouvert à M^{sr} de Mazenod à diverses reprises ainsi qu'il le rappelle dans sa lettre du 26 juillet 1848:

Monseigneur,

Plusieurs fois déjà j'ai fait connaître à Votre Grandeur mes sentiments à l'égard des Missions Étrangères. Aujourd'hui, je viens solliciter à ses pieds une toute petite place sur le bâtiment qui doit bientôt porter, sur les plages de l'Oregon, plusieurs membres de la Société.

Un grand obstacle, je le sais, semble s'opposer tout d'abord à ma demande, mais je n'hésite pas à vous assurer, Monseigneur, que c'est précisément le motif qui m'oblige, en cet instant plus que jamais, à réclamer cette faveur insigne de votre bonté paternelle.

Sans aptitude pour l'étude, et d'ailleurs d'une constitution qui ne me permet pas de m'y livrer, bien que néanmoins elle soit assez robuste, je ne saurais voir sans peine la congrégation s'imposer de nombreux sacrifices pour me donner une instruction dont je serai toujours incapable de tirer aucun fruit, tandis qu'elle est contrainte chaque jour de priver de ces mêmes soins, ceux de ses enfants qui la dédommageraient avec usure.

Cette considération, Monseigneur, produit sur moi depuis quelque temps surtout une vive impression et m'a porté bien des fois à conjurer Dieu de vous manifester ses desseins à mon égard. Ce n'est pas cependant que je me fasse illusion ni que j'ignore combien je suis indigne d'une telle grâce; mais j'ose espérer avec confiance que la Sainte Vierge qui a daigné m'appeler à une si haute vocation ne me refusera point les secours qui me sont nécessaires et si telle est sa sainte volonté, il me sera facile, avec son aide, d'acquiescer les sciences qui me sont indispensables, tout en me formant aux mœurs et au langage des peuples chez lesquels il lui aura plu de m'envoyer.

Telle est, Monseigneur, la demande que je vous adresse avec une humble soumission, persuadé que notre Seigneur Jésus-Christ vous fera connaître ce qu'il désire de moi.¹⁰

Il semble bien avoir mis de côté le rêve qu'il avait eu de consacrer sa vie à «l'éducation des enfants». Sans doute influencé par l'exemple de son maître de théologie, le père Pascal Ricard, parti pour l'Oregon, ce sont les missions étrangères qui l'attirent désormais. Il est conscient qu'il devra se former «aux mœurs et au langage des peuples» chez lesquels il aura plu à Dieu de l'envoyer. On constatera plus loin comment cette préoccupation a profondément marqué sa vie et son apostolat de missionnaire.

M^{sr} de Mazenod n'accède pas à sa demande et le laisse mûrir. De passage à Notre-Dame de l'Osier, l'année suivante, il confie au frère Tabaret qu'il a l'intention de l'envoyer en Angleterre pour y parachever ses études et se disposer aux missions étrangères. Il est bien possible que le Fondateur ait songé à la demande de l'évêque de Kingston transmise par le père Guigues concernant la direction du Collège Regiopolis de Kingston que l'évêque offrait aux Oblats. Dans l'impossibilité où il se trouvait d'accorder les sujets requis, le Conseil décida de donner des espérances à l'évêque et «qu'on viserait à préparer quelques sujets irlandais et français, afin que la chose puisse être mise à exécution dans deux ou trois ans. Le R.P. Tempier a été prié de répondre dans ce sens à la lettre du père Guigues.¹¹

Quoi qu'il en soit, le père Tabaret écrit au Fondateur:

Je vous marquais combien cette nouvelle m'était agréable. Je saisis encore cette occasion pour vous exprimer de nouveau quelles sont mes intentions à cet égard.

Lorsque je considère mes aptitudes et mes inclinaisons, il me semble toujours que je serai peu propre à exercer le ministère en France. Les missions, au contraire, me paraissent plus conformes à mes inclinaisons» [...].¹²

Appelé au Chapitre général du mois d'août 1850, M^{gr} Guigues profite de l'occasion pour demander au Supérieur général de lui accorder du renfort pour les missions du Canada. Le nom du frère Tabaret refait surface. Toutefois, avant de prendre une décision on demande l'avis du médecin qui déclare:

Si le jeune frère restait en France, il était perdu sans ressources tandis que, dans les missions étrangères, il avait une chance de vie mais une chance seulement. Après une pareille déclaration, le Conseil ne pouvait hésiter; il n'hésita point et le F. Henri Tabaret partit avec M^{gr} Guigues, après avoir été ordonné diacre par le Saint et Vénéré Fondateur.¹³

Arrivé au Canada, il est envoyé au Collège de Bytown qui servait alors de scolasticat pour les Oblats du Canada. Il est ordonné prêtre par Mgr Guigues le 21 décembre 1850. D'après un bref historique du Collège d'Ottawa publié en 1889, il aurait d'abord été secrétaire de M^{gr} Guigues:

[...] he had specially endeared himself to M^{gr}. Guigues, while fulfilling the duties of secretary to His Lordship.¹⁴

Quelques mois plus tard, M^{gr} Guigues – qui, tout en étant évêque de Bytown, continuait d'exercer les fonctions de «Visiteur extraordinaire» pour tous les Oblats du Canada avant que la Congrégation se divise en provinces – l'envoie à la mission de L'Orignal où se trouvaient déjà les pères Bourassa et Mignault. Cette mission s'étendait alors des deux côtés de la rivière Ottawa: Montebello, Papineauville et Grenville dans le Bas-Canada; L'Orignal, Hawkesbury, Alfred et Vankleek Hill dans le Haut-Canada. Il y demeure deux ans.

On a peu de détails sur son ministère. Retenons un passage d'une allocution prononcée à l'occasion du dévoilement de la magnifique statue du père Tabaret lors des fêtes inaugurant l'Université catholique en 1889. C'est le député J. J. Curran qui parle. Il avait étudié au Collège vers la fin des années 1850:

Father Tabaret had too great a soul, and sympathies too embracing, to confine his labors solely to those of his own creed. His genial disposition had won the love and confidence of those outside the pale of his own congregation, and whilst he said Mass and preached for the members of his Catholic flock on Sunday morning, in the afternoon of the same day he not unfrequently spoke words of the broadest Christian charity to a congregation composed of men of many sects.

In that mission, he was beloved by all and, more than once, he was called to the bedside of a dying Christian, who had sent for him, not because he belonged to his Church, but because he felt comforted by the presence of one, whom all knew, was the embodiment of many Christian virtues.¹⁵

Ces quelques phrases en disent long sur son esprit «missionnaire»!

Ce furent deux années d'adaptation à un pays neuf où vivaient côte à côte des anglophones et des francophones, des catholiques et des protestants. Son biographe déclare:

Du moment qu'il toucha le port de Québec, il se fit un véritable citoyen de sa nouvelle patrie, sans oublier sa vieille France; il tint à se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. On l'a dit avec vérité: n'eussent été son nom et son accent, il eût été impossible de dire quelle était sa nationalité. Ami de l'Irlande qu'il eût plus tard le bonheur de visiter plutôt en pèlerin qu'en touriste, dévoué aux intérêts des Canadiens français, plein de respect pour toutes les nationalités étrangères, il voulût être exclusivement un missionnaire catholique et il le fut dans toute l'acception du mot.¹⁶

C'est un Français qui parle d'un confrère, français lui aussi. S'il prend un tel soin à parler de son adaptation, c'est sans doute que d'autres ne s'y étaient pas engagés avec autant d'ardeur. On remarque aussi le genre de respect qu'on a pour l'Irlande qui est perçue comme le pays catholique par excellence vers lequel se tournent instinctivement ceux qui exercent leur ministère auprès des populations anglophones. La récente famine, le typhus qui avait ravagé un bon nombre d'immigrants irlandais, faisaient de ceux-ci des pauvres entre les pauvres dont les Oblats,

missionnaires des pauvres, se sentaient responsables.

Mais revenons à Bytown.

M^{gr} Guigues était fort préoccupé par son collège. Ayant vu le jeune père Tabaret à l'œuvre dans son diocèse, il décide en 1853 de le ramener à Bytown et de lui confier la direction des études au Collège. Les ambitions de sa jeunesse allaient se réaliser bien au-delà des rêves que le piètre état de sa santé lui avait fait oublier. De l'âge de 26 ans jusqu'à sa mort soit de 1853 à 1886, il consacra toutes ses énergies au développement du Collège.

II - Joseph-Henri Tabaret, un « missionnaire qui enseigne ».

Il ne se contente pas d'être le Directeur des études. Dès la première année il est professeur de zoologie et d'anatomie. L'année suivante, il enseigne les sciences physiques et mathématiques. Sans doute fallait-il, étant donné le petit nombre et surtout le manque de préparation adéquate de ceux qui étaient les professeurs de ce temps-là, que quelqu'un se dévoue pour enseigner ces disciplines. On admire toutefois que le père Tabaret ne se soit pas contenté – comme on le faisait dans les collèges classiques de l'époque – d'enseigner les langues latine et grecque ainsi que la langue maternelle et les éléments de comptabilité.

Dans l'allocution citée plus haut, le député Curran signale ce qui suit: «[...] thrown as he was in contact with fine intellects of other denominations in charge of educational establishments, he never failed to note and even to speak approvingly of the many good points he found in their methods».¹⁷

Le père Fillâtre, son biographe, précise:

[...] il n'essaya point de copier aveuglément les systèmes d'Europe; mais après avoir scruté les besoins de la population qui l'entourait, il s'ingénia à prendre dans chacun d'eux ce qui lui parût mieux lui convenir. L'anglais est indispensable à Ottawa; il voulût que l'anglais fut enseigné aussi parfaitement que possible. Chaque jour, le catholique instruit est obligé de se rencontrer avec la classe protestante; son bonheur était de penser que ses élèves, tout en ayant des idées plus saines sur la religion et la philosophie, n'auraient pas à se reconnaître inférieurs dans les autres branches du savoir.¹⁸

Ces quelques lignes résument les axes fondamentaux du programme qu'il mettra graduellement au point et qui atteindra son apogée en 1874. Durant toutes ces années, il

[...] était toujours à la tête du dévouement et de la besogne. Très souvent il enseignait neuf heures par jour, faisant une partie de la surveillance, dirigeant les études et conduisant la communauté. C'était un travail surhumain, plein de déboires et de mécomptes de toutes sortes; et cependant au milieu de tous ces embarras, jamais je n'entendis le R.P. Tabaret se plaindre ou se décourager. Au contraire, il aimait à nous faire entrevoir le jour où l'œuvre aurait grandi et où la population d'Ottawa, plus instruite et moins pauvre, saurait mieux l'apprécier. Ce jour (dit son biographe en 1886) vous le voyez, mais n'oubliez jamais à quel prix il vous a été assuré par celui que nous pleurons.¹⁹

Le père Fillâtre exagère sans doute en parlant de neuf heures d'enseignement par jour, surtout s'il faut additionner les heures consacrées aux autres activités. Il n'en demeure pas moins qu'il lui fallait multiplier son action à une époque où les moyens financiers étaient à peu près inexistants.

De septembre 1853 au mois d'août 1856, le Supérieur n'a eu pour faire marcher le Collège que ce qu'il retirait des élèves; cette modique somme suffisait à peine pour payer les gages d'une domestique chargée d'entretenir la propreté dans l'établissement, pour faire face aux dépenses d'éclairage, de chauffage et pour acheter quelques livres pour la Bibliothèque.²⁰

Les soucis financiers n'étaient pas son unique ni sa principale préoccupation. Dans un rapport qu'il prépare pour le Supérieur général en novembre 1857, il énumère «les subdivisions que comprend l'œuvre du Collège»:

^{1°} – Desservir la paroisse de Saint-Joseph (l'église n'ayant pas encore été livrée au culte, je me suis dispensé de toute communication sur ce point).

2° – Achever l'éducation des jeunes Oblats de la Province et les préparer à la Prêtrise. Nous en avons actuellement trois [...].

3° – Former les ecclésiastiques du diocèse de Bytown. L'année dernière nous en avons trois, actuellement nous en avons six et nous en attendons trois autres de France.

4° – Former la jeunesse catholique du diocèse et la mettre à même de pouvoir un jour occuper les diverses charges de la Société et défendre les intérêts du Catholicisme.²¹

On a peine à croire que quatre pères oblats parvenaient à accomplir tant de choses. Mais poursuivons:

Les classes sont divisées en trois cours: 1 - un cours classique; 2 - un cours spécial de commerce; 3 - un cours préparatoire.²².

Dans une ville comme Bytown, les jeunes gens n'avaient pas tous la préparation requise pour entreprendre un cours classique: d'où la nécessité d'un cours préparatoire. D'autre part, comme il s'agissait de former le clergé qui aurait à administrer les paroisses et comme il fallait prévoir que la plupart des jeunes ne se dirigeraient pas vers la vie cléricale, il fallait un cours de commerce. Le père Tabaret était si convaincu de ce besoin qu'il exigeait que tous les étudiants suivent d'abord le cours commercial avant de s'engager dans le cours classique proprement dit. Et tout au long des années passées au Collège, il insistait pour qu'on se familiarisât avec les sciences.

C'était là un bel idéal, mais il fallait convaincre son Supérieur général que le Collège avait des besoins qui dépassaient largement le personnel qui lui était affecté.

Pour répondre aux besoins de la localité, nous sommes obligés de faire un cours simultanément en anglais et en français [...]. La Congrégation emploie ici quatre pères mais que sert le nombre, si l'on n'a pas le dévouement ou si ayant la bonne volonté, on manque absolument des qualités requises pour l'enseignement.²³

Il passe en revue ses trois collègues. L'un ferait bien dans le ministère paroissial, mais «il ne peut se résoudre à être employé au Collège». Un autre est un «vaillant religieux» mais il n'a «qu'une classe de dogme parce que, tout compte fait, c'est là qu'il réussit le moins mal et qu'il n'y en a pas d'autre pour faire cette classe». Le troisième «est bon professeur et bon religieux mais ses supérieurs ont été obligés de l'envoyer ailleurs parce que le mauvais état de sa santé ne lui permet plus de s'occuper d'enseignement».

Il était le quatrième et, quelques paragraphes plus haut dans le même rapport, il avait déclaré «mieux que personne je sais que si (la Province) n'a pas confié l'œuvre à des mains plus habiles, c'est qu'elle ne l'a pas pu.. Comment, dans ces conditions, faisait-on marcher le Collège?

Force est donc d'improviser des professeurs avec les séminaristes qui viennent ici le plus souvent parce qu'ils n'ont pas trouvé place ailleurs et dont les mœurs et surtout les talents sont loin d'offrir les garanties nécessaires à la charge qui leur est confiée, qui la plupart remplisse leur charge sans goût et que l'on est obligé de changer chaque année. Dès lors, il devient impossible de suivre un plan d'études régulier; dès lors aussi peu de travail et peu de succès.²⁴

C'était là, à son avis, la raison fondamentale du petit nombre des élèves: quinze pensionnaires et une quarantaine d'externes. C'est surtout le Supérieur qui devait porter la croix :

Le Supérieur actuel manque de bien des qualités nécessaires à sa charge et cependant il est obligé de porter à lui seul tout le fardeau parce qu'il ne voit personne autour de lui sur qui il puisse compter. C'est vous dire que beaucoup de choses sont en souffrance.²⁵

Après avoir brossé ce tableau peu reluisant, il conclut:

Non, Monseigneur, et je le dis avec une conviction profonde, il n'est pas possible que cet établissement marche sur ce pied. Il ne m'appartient point de suggérer à Votre Grandeur les remèdes qu'il conviendrait d'apporter au mal que je viens de lui signaler; mais si mon attachement pour la Congrégation à qui je suis redevable de tant de bienfaits pouvait me servir d'excuse, j'oserais vous prier d'envoyer deux pères dont l'un d'origine anglaise pour prendre la direction des affaires et quelques frères oblats irlandais et autres pour professer, mais qu'ils soient tous d'une vertu solide, d'un dévouement à toute épreuve et qu'ils aient en outre des dispositions bien marquées pour l'enseignement. Je ne dis pas qu'ils réussiraient tout d'abord à réunir un grand nombre d'élèves, mais au moins le bien se fera, il y aura édification et bonheur dans la famille. Après quelques années d'expérience, ceux-ci pourront se former de bons successeurs et aller eux-mêmes servir utilement la Société dans les différents postes où nous sommes

demandés soit au Canada soit dans les États.²⁶

Son plaidoyer eût quelque succès puisque l'année suivante, le Fondateur des Oblats écrivait au père Gaudet à Brownsville, au Texas, que le père Tabaret, venu en France pour y chercher du renfort pour le Collège,

va s'en retourner avec une petite colonie, sacrifice immense qu'il m'a fallu faire pour ne pas laisser périr le Collège de Bytown. C'est une nécessité, mais vous savez la répugnance que j'ai toujours eue pour ces établissements. Il n'y a qu'à lire la règle primitive. J'ai cédé pour l'Amérique parce qu'on assure que le service de l'Église dans le pays l'exigeait.²⁷

Le Fondateur avait le cœur assez grand pour se rendre compte que ce qui n'était pas prévu dans sa vision de la Congrégation pour Marseille et pour la France, pouvait bien être reconnu comme indispensable par ses Oblats qui travaillaient à l'étranger pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le Collège s'était donné comme mission de servir également les francophones et les anglophones. Comme il était sous la direction de pères français et que la plupart de ses professeurs étaient français eux aussi, la population francophone s'y sentait à l'aise. L'apprentissage de l'anglais n'était pas perçu comme un obstacle trop considérable par les Canadiens qui fréquentaient le Collège. L'image du Collège, telle que perçue par les anglophones, était moins reluisante. Il fallait faire des efforts particuliers pour les convaincre que l'obligation qui leur était imposée d'apprendre le français n'était pas une tentative déguisée d'assimilation culturelle. Ils en eurent une preuve éclatante lorsque les Oblats acceptèrent finalement – après avoir refusé plusieurs fois – de prendre charge de la paroisse anglophone de la haute ville. Le père Tabaret y voyait la raison de l'intérêt que les anglophones manifestèrent à l'endroit du Collège:

C'est ainsi qu'au commencement du mois de mai, ils ont envoyé eux-mêmes au Parlement une pétition signée des noms les plus influents de la ville, tant protestants que catholiques, pour demander au Gouvernement l'augmentation de l'allocation annuelle faite au Collège. Nous avons une quinzaine d'élèves irlandais de plus et déjà plusieurs demandes ont été faites pour l'année prochaine.²⁸

Cette importance accordée à l'anglais par le père Tabaret ne manqua pas de lui susciter quelques ennuis de la part de ses confrères oblats établis au Bas-Canada. Il écrit au Supérieur général qu'il ressent fortement «l'espèce de défaveur qui entoure nos œuvres de Bytown et en particulier, celles du Collège», même s'il «respecte les motifs qui ont pu la faire naître dans l'esprit des membres de la Congrégation au Canada».²⁹ Il aurait pu ajouter les mots «et dans l'esprit de l'économiste général de la Congrégation», s'il avait été au courant de la lettre du père Sardou au provincial du Canada quelques années plus tard. Parlant du père Tabaret qu'il considère «un peu Yankee», il ajoute: «Il a tort, car à mon sens, le système français vaut mieux que le système américain».³⁰ Heureusement, le Fondateur n'avait pas les mêmes préjugés. Il faisait confiance à M^{gr} Guigues et au père Tabaret.

Au-delà et au-dessus des préoccupations linguistiques et culturelles, le père Tabaret, à l'exemple du fondateur du Collège, M^{gr} Guigues, insistait sur le caractère catholique de l'institution. Le Registre des délibérations de la corporation du Collège d'Ottawa transcrit les statuts de la corporation le 10 mars 1862:

Article 1^o - L'objet que se propose la corporation du Collège d'Ottawa est de fournir à la jeunesse du pays les moyens de se procurer une instruction solide qui la mette en état de pouvoir un jour remplir avec avantage les devoirs que la société a droit d'attendre de chacun de ses membres.

Article 2^o - Monseigneur J. E. Guigues, évêque d'Ottawa et premier fondateur de l'œuvre du Collège ayant spécialement en vue les intérêts des catholiques, la corporation du Collège veillera avec le plus grand soin à ce que l'enseignement ne présente rien qui soit contraire au dogme catholique; d'autre part les mesures nécessaires seront prises pour que les élèves non catholiques ne soient nullement inquiétés au sujet de leur croyances religieuses.³¹

On ne peut qu'admirer pareille élévation d'esprit qui ne se laisse inféoder à aucun parti. En son âme et conscience il est convaincu que l'œuvre de l'enseignement est un ministère apostolique. Pour convaincre son Supérieur général de l'importance de l'œuvre qu'il dirige, il écrit une longue lettre dont nous citerons quelques passages:

La population du bassin de l'Ottawa s'accroît rapidement. L'avenir du catholicisme dans cette partie du pays réclame de bons prêtres formés à la science ecclésiastique et aux vertus de leur saint état; il exige aussi que l'on procure aux catholiques les moyens de pouvoir lutter avec avantage contre les sectes protestantes, et de longtemps le clergé du diocèse ne sera pas à même de remplir cette tâche. [...]

Souvent, j'ai entendu dire que le Collège ne rendra jamais l'argent que nous y avons dépensé. Je sais que la direction d'un Collège n'est guère plus lucrative au Canada qu'en France, mais une Congrégation n'a-t-elle pas d'autres intérêts que ceux qui se traduisent en espèces sonnantes? La considération publique n'est-elle rien pour les corps religieux? Quiconque connaît l'esprit de nos populations, celui de la population anglaise surtout, n'ignore pas que parmi les moyens d'acquiescer leur estime, l'un des plus efficaces est l'enseignement.³²

Il continue en insistant sur la nécessité de développer le goût de l'étude chez *les* jeunes pères.

Le Canada n'est plus ce qu'il était il y a quelques années. Partout et dans le jeune clergé en particulier, on remarque un mouvement très prononcé vers les études sérieuses. J'ai entendu des hommes qui ne nous étaient nullement opposés se plaindre que plusieurs de nos pères ne sont pas capables de paraître dans la société parce qu'ils manquaient de connaissances nécessaires. Depuis treize ans que je suis au Canada, j'ai vu plusieurs pères quitter la congrégation. Cela a sans doute plusieurs causes, mais je suis convaincu que le manque de goût pour l'étude y était pour beaucoup [...].

La direction du Collège exige des sujets anglais et des sujets français. Si cette nécessité a des inconvénients, il m'a toujours paru qu'elle avait aussi des avantages et qu'en obligeant les jeunes Oblats du Canada à passer ensemble la première année de leur ministère, elle contribuerait puissamment à affaiblir les préjugés nationaux qui rendent la vie de famille parfois si difficile parmi nous.³³

On croirait entendre M^{gr} Guigues et sa préoccupation fondamentale concernant la réconciliation de tous ceux qui partagent la même foi, quelles que soient leur langue et leur culture particulière.

Il se rend compte que cet idéal n'est pas facile à atteindre et que la province religieuse à laquelle il appartient risque de ne pouvoir supporter en même temps un noviciat, un scolasticat et un collège. Il suggère quelques solutions possibles. La première consisterait à le remplacer comme supérieur du Collège et à ajouter au personnel de celui-ci au moins un autre Oblat de langue anglaise de grande qualité.

Pour cela, écrit-il, il faudrait:

1° - Changer le Supérieur. Tant qu'il s'est agi de pourvoir aux besoins matériels de l'établissement, j'ai pu suffire tant bien que mal. Aujourd'hui, les bâtisses du Collège et de l'église ainsi que les terrains qui en dépendent offrent un état satisfaisant et nous sommes pourvus du strict nécessaire pour nous présenter devant le public avec quelques avantages. Le moment est venu où l'œuvre doit entrer dans une nouvelle phase. J'ai accompli ma tâche et il devient urgent de nommer un Supérieur qui, par ses talents et par ses vertus, puisse mériter l'estime et la confiance tant des personnes du dehors que du personnel de la maison.

2° - Placer au Collège au moins un sujet anglais d'une vertu solide et capable de paraître avec avantage devant la population en donnant des lectures et des sermons de circonstance. Un père qui aurait *ces* qualités attirerait un plus grand nombre d'élèves et par son influence auprès de nos Représentants haut-canadiens, tous anglais et auprès des Membres du gouvernement, non seulement il obtiendrait une allocation annuelle plus forte que celle que nous avons, mais il pourrait encore assurer à notre Collège une bonne part dans le partage des biens de l'Université du Haut-Canada si les projets qui se poursuivent actuellement se réalisent, comme on le pense, en peu d'années (ce pourrait être une affaire de 100,000 frs).

En supposant que le plan que je vous expose ne serait pas réalisable dans les circonstances présentes, je crois de mon devoir de vous en soumettre un autre. Il consisterait: 1) à faire choix de deux Oblats que l'on jugerait avoir *les* qualités requises pour prendre la direction de l'œuvre dans un avenir prochain et qui viendraient au plus tôt achever leur théologie à Ottawa tout en se formant aux us et coutumes du pays; 2) à détacher du Scolasticat d'Angleterre deux sujets irlandais que l'on enverrait dans une de nos maisons de Dublin pour y suivre les cours de l'Université catholique et qui, après avoir pris leur grade, viendraient faire leur théologie au Collège et en prendre plus tard la direction conjointement avec les pères français.³⁴

Quelle lucidité et quelle largeur de vue! Plus loin, dans la même lettre, il mentionne les avantages de fonder un Juniorat pour la formation de jeunes aspirants à la vie oblato qui parleraient l'anglais et le français et qui pourraient exercer leur ministère dans la province et dans les districts de la Rivière Rouge.

Sa lettre semble avoir convaincu l'Administration générale car dès l'année suivante, le

père Tabaret est envoyé à Montréal où il succède à M^{gr} Guigues comme provincial. Nous aurons d'autres occasions de retracer le cheminement du père Tabaret jusqu'à sa mort. Arrêtons-nous ici.

Une conclusion très nette se dégage des pages qui précèdent. Même si M^{gr} de Mazenod n'avait pas prévu de «missionnaires qui enseignent» dans la «règle primitive», il a su reconnaître l'action de l'Esprit dans le cœur et dans la vie du père Tabaret parce que «le service de l'Église l'exigeait». Quel est celui d'entre nous qui peut prétendre être plus «missionnaire» que M^{gr} de Mazenod lui-même et déclarer «anormaux» les Oblats qui enseignent des matières profanes dans des institutions autres que les juniorats, scolasticats ou séminaires? Un Oblat peut bien ne pas vouloir exercer de cette façon son ministère sacerdotal et missionnaire. Un autre, cependant, peut le faire en toute bonne conscience sous le souffle de l'Esprit.

Dans le but d'éviter toute équivoque, je tiens à proclamer clairement qu'il est non seulement important, mais essentiel, qu'on s'interroge sans relâche, personnellement et en communauté, sur le sens véritable de notre vocation oblata et des œuvres diverses dans lesquelles les Oblats sont engagés à travers le monde. Une des façons – il y en a bien d'autres – d'approfondir ce que Dieu veut de nous consiste à retracer et à essayer de comprendre ce que Dieu a accompli chez ceux, et par ceux, qui nous ont précédés dans la Congrégation en commençant par notre Vénéré Fondateur et nos premiers pères. Je sais autant que quiconque qu'ils sont morts et que les temps ont bien changé. Il n'en reste pas moins, cependant, que si nous parvenons à comprendre de quelle façon ils ont interprété les signes de *leur* temps, nous serons mieux en mesure d'interpréter les signes de *notre* temps. Tout en m'appliquant à cet exercice, je suis pleinement conscient qu'aucun Oblat ne peut prétendre connaître tous les chemins que l'Esprit a empruntés ou empruntera pour mettre en œuvre le charisme oblata qui ne se laisse pas enfermer dans une définition puritaine.

Nous en avons la preuve dans la vie du père Tabaret auquel le Fondateur a fait confiance, même si ce qui se passait à Bytown ne pouvait s'appuyer sur aucun passage de la «règle primitive» et n'avait en commun avec ce qui se passait à Aix ou à Marseille que l'engagement profond envers la gloire de Dieu, le bien de l'Église et le salut des âmes.

Roger GUINDON, O.M.I.

NOTES :

- 1 Le présent article ne fait pas partie comme tel du numéro spécial sur le centenaire du Scolasticat Saint-Joseph. Il traite quand même d'un sujet qui lui est connexe, d'un sujet d'actualité que la direction de la revue *Vie Oblate Life* a jugé bon de faire paraître sans retard.
- 2 G. SIMARD, *Le père Tabaret, o.m.l., et son œuvre d'éducation*, Université d'Ottawa, 1928, 40 p.
- 3 *Ibidem*, p. 40.
- 4 E. A. Rucx, ... *Missionary who are teaching*. Dans *Vie Oblate Life*, décembre 1985, p. 279-290.
- 5 *Ibidem*, p. 281, 284 et 285.
- 6 *Documentation OMI*, octobre 1985, p. 1-6.
- 7 Père Louis Toussaint Dassy, de la maison de Notre-Dame de l'Osier.
- 8 Au père A. Tortel. Dans J.-Jules FILLATRE, *Le R.P. Tabaret. Notices nécrologiques des membres de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, t. 5, Paris, A. Hennuyer, 1887, p. 479.

- 9 *Ibidem*, p. 479.
- 10 Lettre à M^{sr} de Mazenod, 26 juillet 1948. (Archives Deschâtelets. Lettres des premiers pères, v. 4).
- 11 Conseil général, 22 juin 1846, T. I, p. 71.
- 12 Lettre non datée, mais qui doit être de 1850, année du Chapitre général auquel M^{sr} Guigues assiste comme «visiteur du Canada. (Archives Deschâtelets, G-LPP, 2734).
- 13 *Notices nécrologiques*, T. V, p. 481.
- 14 *The Owl*, T. III, p. 87.
- 15 *Ibidem*, p. 49-50.
- 16 *Notices nécrologiques*, T. V, p. 481-482.
- 17 *The Owl*, T. III, p. 50.
- 18 *Notices nécrologiques*, T. V, p. 497.
- 19 *Ibidem*, p. 484-485.
- 20 *Ibidem*, p. 483.
- 21 Lettre du père Tabaret à M^{sr} de Mazenod, 29 novembre 1857 (Archives Deschâtelets, G-LPP, 2737)
- 22 *Ibidem*.
- 23 *Ibidem*.
- 24 *Ibidem*.
- 25 *Ibidem*.
- 26 *Ibidem*.
- 27 Lettre de Ms^r de Mazenod au père Gaudet, 28 août 1858. Dans Bx Eugène DE MAZENOD, *Lettres aux correspondants d'Amérique*, T. II, p. 201.
- 28 Lettre du père Tabaret au père J. Fabre, supérieur général, 28 mai 1862. Cités dans *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, T. II, p. 61-62.
- 29 Lettre du père Tabaret à M^{sr} de Mazenod, 15 juillet 1860.
- 30 Lettre du père M. Sardou au père J. Fabre, 11 mai 1869.
- 31 *Registre des délibérations de la Corporation du Collège d'Ottawa*, T. I, 1861-1919, p. 12.
- 32 Lettre du père Tabaret au père J. Fabre, 19 octobre 1863. Dans *Correspondance des premiers pères*, T. IV.
- 33 *Ibidem*.
- 34 *Ibidem*.

SOMMAIRE
TABLE OF CONTENTS

Hommage au Scolasticat Saint-Joseph

La Direction

La fête du centenaire

The Editor

The Centenary Celebrations

Henri Goudreault

Homélie du centenaire

Roger Guindon

Le Scolasticat au Collège de Bytown (Ottawa)

Sylvio Ducharme

Une volonté constante de progrès

Émilien Lamirande

Le rayonnement intellectuel, social et pastoral du Scolasticat Saint-Joseph

Romuald Boucher

The Deschatelets Archives

Fernand Jetté

L'entrée de la Congrégation dans la modernité

«Notre-Dame de la Blanche»

Roger Guindon

Le père Henri Tabaret, un «missionnaire qui enseigne»